

MARIE-MICHÈLE ROY

SANS ELLES
suivi de
Étude de deux variations dialogiques
et de
Réflexions sur la collaboration

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures et postdoctorales de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en études littéraires
pour l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

2012

Résumé

Il faut d'abord souligner que ce mémoire a été produit dans le cadre d'une collaboration entre Amélie Côté, étudiante à la maîtrise en design graphique à l'Université Laval, et moi-même, Marie-Michèle Roy, étudiante en études littéraires. Ce mémoire est divisé en quatre volets. La première partie du mémoire présente le roman dans sa version originale, sans illustration.

La deuxième partie consiste en une étude du dialogue entre le texte et l'image au sein du livre illustré dans *La Saveur de vide* du peintre et auteur Lino, et dans *Harvey. Comment je suis devenu invisible*, collaboration d'Hervey Bouchard et de Janice Nadeau. Deux notions dialogiques sont développées : le dialogue de la troisième dimension et celui de la continuité.

La troisième partie constitue un essai réflexif sur le travail de collaboration entre Amélie Côté et moi-même.

La quatrième partie, mise en annexe, présente le résultat final : le roman illustré *Sans elles*.

Tables des matières

Résumé	ii
--------------	----

Sans elles

Leçon de ballet.....	2
Enfance	7
Au quai de Saint-Antoine.....	22
Feu.....	27

Étude de deux variations dialogiques : *La Saveur du vide* et *Harvey. Comment je suis devenu invisible*

Introduction.....	32
<i>La Saveur du vide</i> : le dialogue de la troisième dimension	41
<i>Harvey</i> [...] : le dialogue de la continuité	50
Conclusion	60

Réflexion sur la collaboration

Pourquoi collaborer ? Trois brèves tentatives pour répondre à une question immense.....	66
---	----

Bibliographie	81
----------------------------	----

Annexe

<i>Sans elles</i> , roman graphique, en collaboration avec Amélie Côté.....	83
---	----

SANS ELLES

Roman

N.B. : Ce texte constitue l'œuvre littéraire à partir de laquelle Amélie Côté (illustratrice) a travaillé. Le roman graphique, le résultat de notre collaboration, est présenté en annexe.

Leçon de ballet

Tu l'entends, et tu ne te trouves pas encore dans le salon. Le son agressant enterre tout. Le tapement du pied de Mère, comme si elle portait des chaussures d'acier et qu'elle frappait sur un baril métallique. Ça te secoue le cerveau. Tu es en retard à la leçon. Mère déteste attendre. Tu es ingrate, un vrai cafard.

Tu entres enfin dans le *salon-ballet*. Le dos courbé sous les yeux violents de Mère. C'est l'inspection. Ton chignon, bien serré. Ton collant, tendu au maximum. Ton tutu, parfaitement évasé. Tu ne négliges jamais rien, toi. Ta tenue est tout le temps irréprochable. Elle n'a aucun reproche à ton égard. Le sourire de Mère te soulage. Ses rides se détendent. Elle est satisfaite. Tu inclines ton corps vers l'avant, fais la révérence pour Mère. Tu t'installes à la barre. Tu t'échauffes, et Mère te regarde, te trouve merveilleuse, te pardonne ce léger contretemps.

Mère jette un coup d'œil au pendule. 17 H 38. Gabriel ne se pointe pas encore. Mère l'accuse des pires bassesses. *Sûrement en train de se masturber dans les toilettes. Plus ça va, plus il me fait peur. Il va devenir un pauvre déguenlasse, un obsédé sexuel.* Elle lui hurle l'ultimatum. *Cinq, quatre, trois deux...*

10 janvier

Tout à l'heure, la sueur ruisselait et dégoulinait. Mes cheveux collaient à ma nuque, à mes tempes. Les jambes écartelées, les pieds dans les étriers, je livrais bataille. Le médecin piquait du nez dans ma béance. Je poussais pour que ces deux pourritures voient le jour et sa laideur. Deux êtres me déchiraient à l'intérieur, s'agrippaient à moi. Je hurlais pour que ces deux immondices ne vivent jamais cette vie. Celle qui les rongera et qui grugera leur carcasse jusqu'au dernier morceau d'âme. Deux êtres me lacéraient en dedans, tuaient ce qui résistait en moi, emportaient avec eux ce qui restait de moi.

Maintenant, je connais les souffrances du corps et de l'esprit, le supplice du vide complet, la torture de l'évacuation massive. Chaque fois que je poserai mes yeux sordides sur eux, je souffrirai le martyr.

Ton frère apparaît dans le cadre de la porte. Mère remarque chaque oubli, chaque défaut. Sa tignasse détachée, mêlée. Son collant tout plissé, les poils qui s'en échappent. Et cette protubérance sous le nombril. Mère fixe la bosse. Ça la dégoûte toujours. Gabriel dit qu'il a égaré son tutu. Le rouge grimpe sur ses joues, sa respiration accélère. Tu dois enlever ta jupette pour la prêter à ton frère. Tu obéis, car tu as pitié de ton jumeau. *Cache-toi ! Ta sœur et moi, on n'a pas à endurer cette horreur.* Mère pointe là, vers son sexe.

Mère n'en a pas fini avec lui. Elle colle sa face contre la sienne. À trois centimètres à peine. *Tu n'as pas honte de te présenter comme ça. Dans le fond, c'est ça que tu veux, montrer que t'es un homme. Tu veux nous narguer avec ta chose ! Tu me fais vomir.* Enfin, elle décolle sa figure de haine de celle de ton frère. Tu crois que c'est terminé, mais non. Une gifle, comme un coup de fouet sur la joue de Gabriel. La mâchoire de ton frère se crispe. Il se retient, se force pour ne pas pleurer devant Mère. Rien à faire, une larme roule, coule, le long de sa pommette enflée. Humilié, une fois de plus. Tu n'oses pas intervenir. C'est entre Mère et lui. Tu évites de traîner dans le furieux sillage de Mère. Ça ne ferait qu'aggraver les choses.

Ton jumeau caresse sa joue. Il s'échauffe les muscles avant le début de la séance, prend son trou pour ne pas provoquer le courroux de Mère, encore. Quand il finit, il fait la révérence. Mère met le disque. Elle choisit toujours le même : *Casse-Noisette*. Tu danses toujours sur la même pièce avec Gabriel. *La Valse des fleurs*. Tu le détestes Tchaïkovski, depuis le début, depuis que tu as quatre ans. Mère ne s'en lasse pas. Comme toujours, ce sera difficile, rude, impossible. Elle s'impatientera. Vous suerez à en tremper votre maillot de corps.

Tu as les quelques mesures de harpe du début pour te préparer. Mère garde ses yeux clos. Ses doigts bougent sur une harpe imaginaire. Les violons se mettent de la partie. Son corps se meut, danse. Ses pieds tracent des pas de valse. Ses mains tiennent l'épaule d'un cavalier invisible. *Un, deux, trois. Un, deux, trois.* La voix basse de Mère compte les pas. Tu demeures en position, attend qu'elle reprenne ses esprits. Tu patientes, ton frère aussi, le temps de la pièce. Mère garde ses paupières fermées, même si la musique s'est tue. Gabriel tousse un bon coup, pour gâcher le délice de Mère. Elle sort de sa transe. La leçon de ballet peut débiter, sans explication. Vous n'avez pas droit à l'erreur.

Les vents et la harpe, puis le murmure des violons. Une dernière accalmie avant la tempête. Les cuivres attaquent, et Mère crache les pas. Tu ne peux pas t'empêcher de penser à de la mitraille. Des balles sifflent tout près de tes oreilles quand Mère se met à gueuler la routine. *Et un, demi-plié. Deux, rond-de-jambe-en-l'air. Trois, petit-fouetté-retiré. Quatre, dégagé-en-l'air. Cinq, battement-en-cloche. Six, grand-battement-retiré. Sept, jambe-sur-la barre. Huit, plié-sur-une-jambe. Deuxième série. Un, grand-rond-de-jambe-à terre.*

Mère continue, mais tu ne l'entends plus. Tu ne vois que le désastre. Ton frère chute par terre, sur le ventre. La peur brûle ton estomac, comme un ulcère qui éclate. Mère arrête, et l'orchestre poursuit sans elle. Elle applaudit Gabriel, et toi, tu te tais. Son visage s'assombrit. Tu n'aimes pas, ça signifie que le sol va trembler.

Tu ne veux pas être la victime. Arrête, tu n'es pas comme ton frère. Obéissante et vaillante, pas maladroite, dégoûtante. *Espèce d'épave ! Tu rampes sur le tapis comme une limace gluante. Je vais être obligée de chercher un nouveau partenaire pour ta sœur. Tu flanches au moindre effort. Iris n'a pas besoin d'une loque puante et malsaine comme toi. Tu m'écaïures !*

Tu aimes ton frère. Tu voudrais le dire à Mère. L'enchaînement ne suit pas la mélodie. Tu te la boucles, Iris, tu te la fermes. Mère n'a aucun sens du rythme. Tais-toi, Iris. Tu n'iras jamais dans une école de danse comme elle le désire. Tu ne sais rien sur le ballet. Ils riront quand tu danseras à l'audition. Tu as

honte. Mère n'apprend rien à personne. Cesse de penser, Iris ! Tu ne diras rien de toute manière. Tu ne sauveras pas Gabriel. Tu montes dans ta chambre comme Mère l'a demandé. Tu ne souperas pas, Mère a toujours raison. *Ton maillot va te péter sur le dos. Il y a des mailles dans tes collants. T'es trop grosse. Tes cuisses sautent quand tu danses.* Tu disparais, et c'est tout.

Pendant que tu crèves de faim dans ta chambre, Gabriel fait l'esclave dans la cuisine. Il prépare le souper de mère. Tu sais qu'il t'amènera quelque chose à manger. Moins d'une demi-heure plus tard, le voilà. Il te regarde dévorer tes rôties. Ses yeux remplis d'amour. Il s'assied près de toi. Tu te couches, la tête sur son torse. Tu sens son odeur aigre, rassurante. Son maillot est encore trempé de sueur. Culpabilise, Iris ! Tu es une personne terrible, mauvaise. Ton amour pour ton jumeau, ta prétendue moitié, c'est la définition parfaite de l'inertie, de la stérilité, de la crainte. En retour de ce rien, tu es protégée, servie, vénérée. Tu n'oses pas t'aventurer. Pas d'affection sincère, juste de l'artificiel. Toi, tu l'aurais laissé mourir de faim et de froid dans ses minces couvertures. Il serait monté dans son grenier. Il ne t'aurait pas attendue. Il sait trop bien que Mère t'effraie au point de ne rien faire. Tu as le cœur percé par son adoration sans condition. Gabriel ne te demande jamais rien.

Tu feins un profond sommeil pour qu'il puisse partir. Il essaie de ne pas te réveiller. Tu l'aimes si fort.

15 mai

Une seule journée est restée gravée dans ma mémoire. Il ne me revient aucun autre souvenir de ma jeunesse. Comme si je n'en avais pas eu. Comme si je n'avais jamais été une petite fille, juste la danseuse étoile de l'école de danse. Le même événement me gifle en pleine figure, m'agresse, me bloque le souffle dans la gorge. Ce moment dégoûtant reste pris, là, comme une roche. Je veux vomir,

mais je n'y arrive pas. Ma respiration coupée, les nausées, les suées quand je me mets à y penser. Ce jour de mai, ce n'est pas seulement un mauvais souvenir. C'était une heure sale, infecte. J'aurais dû écouter Mélina. Je n'étais pas la première. Après la répétition générale pour le spectacle de fin de saison, dans un champ, près d'un grand arbre : le pire instant de ma vie. Ça a été si court en temps réel, mais ça m'a semblé une éternité. Je ne me suis jamais pardonnée. Je la sens toujours la cicatrice sous mon sein droit. Je me souviens, j'ai essayé de le couper le soir même, avec mes petits ciseaux de gauchère. J'ai ouvert la rondeur. Chaque fois que je frôle la boursoufflure, je repense à ça. J'ai peur d'être malade. J'ai encore pleuré aujourd'hui. Ils ne m'ont pas entendu.

J'ai pris mon bain tout à l'heure. J'ai lavé la baignoire, juste avant, avec de la Parisienne au citron. Des effluves d'eau de Javel brûlaient mes narines. J'ai mordu dans une débarbouillette pour ne pas qu'ils m'entendent. D'autres souvenirs sont remontés à la surface. Ce soir de mai, j'ai désinfecté ma béance avec de la Parisienne au citron. J'en ai versé entre mes jambes, j'ai frotté avec une laine d'acier. Il y avait du sang sur mes doigts, sur mes cuisses, sur le plancher.

J'ai laissé tellement de larmes couler. Ma tête est encore pleine de souillures, d'encre épaisse et noire autour de ce jour de mai. Rien n'est visible sauf ça. Je revois mes mains couvertes de rouge, ma culotte à fleurs tachée de sang et de liquide poisseux. Tout était trop propre autour de moi : le lavabo, la cuvette ultra blanche. C'était de ma faute.

Enfance

Jour de plage

De ton enfance, des images te reviennent. Des moments de poupées avec ton frère, dans ta chambre rose. Sa catin, Wendy, celle aux faux cheveux roux. Tu peignais avec la brosse violet nacré, ta préférée. Ton jumeau faisait la même chose avec la bleue. Tu habillais ta poupée Léonie. Un pull crocheté gris par-dessus une robe bleu ciel. Pas de chaussures, pas besoin, tu t'en allais au bord de l'eau avec Mère et Gabriel. Tu n'as pas dit à ton frère qu'il n'avait qu'une seule chance. Un faux pas, et c'est fini. *Ton frère devra se comporter comme il faut, sinon il restera dans la voiture.*

Le jour de plage, tu entendais déjà des rires dans ta tête. Le fleuve, les goélands, les algues échouées sur la grève de cailloux. Tu as toujours aimé cette journée.

Il n'a pas attendu que la voiture s'arrête, il était trop excité. Il a ouvert la portière, comme s'il avait des fourmis dans les doigts. Mère fixait avec ses yeux ronds, méchants. Elle t'effrayait, elle ressemblait à une vieille chouette en chasse. Gabriel, c'était sa proie. Sa bouche était comme un gros bec aux énormes cisailles acérées. Elle l'a engueulé. *Tu veux te tuer ! Imbécile ! Referme la porte !* Trop tard. Mère grimaçait, comme quand elle souriait. *Tu attendras ici. Tu vas rester couché sur la banquette toute la journée.*

Tu devais suivre Mère, ne pas penser à Gabriel. Le jour de plage, c'était jouer au volley-ball avec Mère, construire des châteaux de sable, manger de la crème glacée. Tu devais t'amuser. Mais tu ne te préoccupais que de ton frère. Tu essayais de te convaincre. « Joue avec Mère, Iris. Ris avec elle, Iris. Empiffre-toi de crème glacée. Laisse Gabriel en dehors de ça. Oublie-le. Profite du jour de plage avec Mère. » Tu n'y arrivais pas. Tu pensais seulement à lui, à son visage en peine. Tu t'es quand même éloignée, bras dessus, bras dessous, avec Mère. Vous êtes parties vers la baie de Beauport. Tu as vu sa face blanche,

translucide par la fenêtre, et ses yeux désolés. Rendue sur la plage, tu l'imaginais couché, sa poupée Wendy contre son cœur. Il pleurait comme un chien, tu en étais certaine. Il a peut-être dormi pour passer le temps.

Et toi, tu ne voulais pas frustrer Mère. Tu t'efforçais de ne pas craquer. « Souris à Mère, Iris. Ignore ses moqueries quand tu rates ton service. Continue, joue, Iris. » Tu savais que Gabriel se morfondait. « Allez, envoie le ballon à Mère. Tu aimes le volley-ball avec Mère. » *Un peu d'entrain, ma grosse.* Tu as toujours détesté qu'elle t'insulte devant tout le monde. *Bouge-toi le gras du cul, vache !* Les gens autour ne disaient jamais rien. Ils ne voulaient pas de chicane. Tu as toujours voulu dire à Mère que tu faisais de ton mieux, mais elle ne t'aurait pas cru. Tu essayais d'aimer le volley-ball avec Mère. Tu pensais quand même à lui. À Gabriel, tout seul, dans la voiture, pas de nourriture, pas d'eau. Tu te disais : « Laisse tomber, jouis du moment avec Mère... »

Ton frère avait peur, tu pouvais le sentir de loin ou de près. Quand il pleure, ton cœur est en crise. Lorsqu'il a peur, ton ventre remue. Pendant le jour de plage, Gabriel t'envoyait sa crainte de bouger. Tu avais vu le regard de Mère, toi aussi. Son blanc d'œil perçant. Une violente crampe t'a pris cette journée-là. Ton jumeau n'a pas bougé, n'a rien tenté. La frayeur le bloquait. Il a patienté, la bouche asséchée, la langue râpeuse de soif. Sans doute qu'il se mourait, là-dedans. Peut-être qu'il comptait les secondes, qu'il répétait les comptines d'école pour accélérer le temps. *Venez mes choux sur mes genoux, avec vos bijoux et vos joujoux, mais ne lancez pas de cailloux aux vieux hiboux plein de poux.* Tu espérais qu'il avait enfoncé ses doigts dans ses oreilles pour ne pas entendre le vide.

Tu songeais trop à lui. Mère t'a lancé le ballon de volley en plein visage, simplement pour te réveiller. Elle savait ce qui t'empêchait de t'amuser pour de vrai. Mère a décidé de t'acheter de la crème glacée au chocolat. Rien ne te faisait envie. « Mange ta glace au chocolat ! Dévore-la. » *Même s'il avait été avec nous, il n'en aurait pas eu.* Iris, tu as écouté Mère, tu as léché la glace fondante, croqué dans les morceaux de pacanes

pendant que Gabriel avait chaud, soif et faim. Tu as tout bu la limonade et mangé toutes les chips. *Il ne faut rien laisser à Gabriel.* Tout pour toi. Tu as été dégueulasse. Tu as enduré les injures. *Grosse truie obèse.*

Gabriel dans l'auto, comme une pauvre bête. Mère n'a même pas laissé une fente pour qu'il respire un peu. La sueur coulait dans son dos, dans tous ses plis. Il s'est retenu des heures. Tu connaissais toutes ses expressions, même celles des « besoins ». C'était ça que tu voyais dans sa figure.

Pour revenir, Mère voulait que tu t'assoies à l'arrière avec lui, question de le narguer. Il a regardé là, à l'endroit exact où il fallait pour que Mère jouisse. Elle ne vous a pas regardé directement, juste à travers le rétroviseur. C'était assez. Sa haine parvenait jusqu'à nous. *La chaleur était au rendez-vous. Iris et moi avons profité du terrain de volley-ball. Nous avons mangé des glaces. Nous nous sommes bien amusées. Pas vrai, mon bébé?* Tu n'as pas parlé, pour ne pas faire de peine. Tu as détesté ça. Tu aurais voulu qu'il soit là. Tu te serais mise à brailler pour que Gabriel te serre dans ses bras. Ça aurait été lui, comme à toutes les fois. C'était toujours lui qui finissait par te consoler. Tu as été tellement lâche. Même s'il avait vécu la pire journée de sa vie, confiné dans la voiture, il t'aurait pris la main ou caressé la cuisse. Ton frère a toujours bâti les ponts entre vous.

En arrivant à la maison, il s'est pissé dessus. Mère a craché tous les gros mots de la terre sur lui, même si c'était votre anniversaire, à toi et à ton frère. Pour ses huit ans, ton frère a passé le reste de la journée enfermé.

9 juin

Je l'ai fait, alors que j'avais dit que ça n'arriverait plus jamais. Ça s'est passé si vite. Je l'ai vu dans la rangée des produits ménagers, à la pharmacie. Il a remarqué que je le dévisageais. Je n'ai pas baissé les yeux. Je n'ai pas eu peur d'affronter, et j'ai soutenu son regard. Lui non. Il a abandonné au bout de quelques secondes, n'est jamais venu me parler. Je suis allée, j'ignore pourquoi. Je n'avais rien

de particulier à lui dire. J'avais envie d'avoir une conversation avec une personne qui ne me connaissait pas, qui ne me jugerait pas. À son front dégarni, je devinais qu'il n'allait pas à l'école avec moi. Depuis qu'ils sont arrivés, je ne fais que sortir. J'ai besoin de quitter la maison, de marcher pendant des heures. Mélina ne les laisserait jamais brailler éternellement. Dans le village, je cherche quelqu'un sans savoir qui. Partout je rencontre des visages que je hais. Des copines de la danse, de l'école. Des faces auxquelles j'ai le goût d'envoyer un crachat sale.

Et j'ai croisé ce visage d'homme doux. J'ai avancé vers lui sans hésiter. Il n'a rien dit du tout, même si j'étais près de lui. Je n'ai peut-être pas assez attendu. Je lui ai adressé la parole, mais je ne me rappelle plus de ce que j'ai dit. Il m'a souri. J'ai pris sa main, et je l'ai tiré vers le dehors. Il m'a demandé si je voulais boire quelque chose. Non. Il fallait aller chez lui.

Il m'a amenée dans son appartement. Celui au-dessus du dépanneur. Il avait honte, ramassait ce qu'il pouvait, pendant que j'enlevais mes vêtements. Je l'ai attendu, assise sur le bord du lit. Il s'est arrêté, et m'a fixé comme s'il n'avait jamais vu une adolescente nue, avec un ventre flasque. Il s'est approché de moi, s'est assis si près que je sentais l'odeur de ses cheveux pas lavés. Tout était maladroit. Ses mains moites sur mes seins, comme s'il tâtait des oranges pourries. J'étais immobile, offerte. Quelques baisers dans mon cou. Quatre ou cinq coups de reins, rien d'autre. Il s'est allongé à côté de moi. Je suis restée sur le dos, les jambes ouvertes. Une fissure traversait le plafond de sa chambre. Rien n'a changé à l'intérieur. Pas de chaleur au ventre. Pas de bouffée de larmes. Le vide autour et en dedans. Et son regard de poisson mort rivé sur moi. Son front en sueur, son souffle court. Tout m'a écœurée. Je me suis rhabillée. J'ai quitté sans un mot.

Ici, j'ai réessayé. J'ai glissé ma main dans ma culotte. J'ai tenté de trouver quelque chose. J'ai cherché. Peine perdue.

Noël douze

À 8h39, je suis le premier réveillé dans la maisonnée. Encore sous mes épaisses couvertures d'hiver, l'humidité sur ma nuque, derrière mes oreilles, mes genoux. Je retire la grosse laine sale de sur moi et saute hors du lit. Mes pantoufles, mon peignoir. Je traîne mon corps osseux jusqu'à la fenêtre minuscule. Je grimpe sur ma chaise de devoir, et je tire le rideau de ma petite lucarne de grenier. Une vitre givrée, glacée. Vitrail opaque de neige restée collée, là, pour embêter. J'appuie ma main, je sens la couche gelée fondre. Ma paume et mes doigts engourdis, rougis. Créer une meurtrière, observer le dehors. Le ciel terne aux épais nuages cotonneux. Un tas de ouate grise qui crache des flocons fondants. Ce n'est même pas une vraie bordée de Noël. Au sol, une mince couche blanche s'étend. Elle ne cache même pas tous les brins d'herbe. Les bouleaux chétifs luttent contre un vent quasi inexistant. Les lumières multicolores serpentent entre les branches cassantes. Les jeux lumineux, seule trace de Noël à l'extérieur. Un paysage de mouillasse digne du mois de novembre. Aller aux toilettes avant de me pisser dessus.

Je descends au salon. Les braises crépitent dans le foyer. Je lance des bûches dans l'âtre avant le réveil de Mère, ranime le feu avec le soufflet. Sous le sapin, la crèche et le village en porcelaine cachés par les cadeaux. Je branche le fil dans le mur. Les ampoules bleues scintillantes, les boules argentées miroitantes, les soldats de plomb ballant sur les branches au bout de leur filament d'or. Trop beau. J'aime le sapin de Mère.

Ma sœur arrive, je l'entends. Je capte sa chaleur dès qu'elle se trouve dans les environs. Elle m'embrasse sur la mâchoire, presque dans mon cou. Son baiser me gêne, me donne chaud dans le ventre. Ses bras étreignent ma taille. Un murmure dans le creux de mon oreille. *Joyeux Noël, Gabriel!* Son souffle matinal sur ma peau. Mon duvet se hérissé. La serrer très fort. Sentir l'odeur aigre de son cuir chevelu. Peut-être qu'elle sait que mon cœur s'excite dans sa cage. Sa tête sur mon torse. Elle l'entend défoncer les barreaux, j'en suis sûr.

Les escaliers craquent. Iris me repousse, se détache de moi, se précipite sur le divan. Mère apparaît dans le salon-ballet. Ses cheveux tirés en arrière, figés par la pommade. Mère dans sa robe à traîne écarlate, chaussée de ses escarpins assortis, les yeux trop maquillés. Vieille pute. Mère avec tout son mépris, ridicule. Ne pas rire de sa graisse pendante, fuyant par l'échancrure du dos. Ne pas me moquer de ses pieds presque bleus et gonflés, tellement ses chaussures confinent ses orteils. Ne pas rigoler devant son maquillage de poisson mort, devant ses paupières au coloriage qui dépasse, devant le rouge à lèvres sur ses dents. *Que faites-vous en pyjama ? C'est Noël, faces de rats ! Allez m'enlever vos guenilles, vous me faites pitié. Allez, hop ! En tenue de gala !*

Je le vois dans sa moue, Iris regrette de s'être collée contre moi. Elle se plie si vite aux ordres. Je monte aussi au grenier pour enfiler mon costume de clown. Pour Noël, ne pas faire d'histoire. Je mets mon pantalon noir trop court, qui remonte jusqu'aux genoux. J'enfile mon veston le plus récent. Il se déchire entre mes épaules. Ma chemise blanche, je ne l'ai pas repassée. Mes orteils se recroquevillent dans mes souliers vieux d'il y a cinq ans. Un habit de cirque.

Je redescends au salon-ballet. Iris est déjà avec Mère. Sa poitrine dans un chemisier rouge cerise, ses jambes satinées, dénudées sous sa jupe noire plissée. Je la regarde comme une femme, pas comme une petite sœur. Elle, elle évite de poser son regard sur moi. Mère se moque, jacasse comme une mamie sénile. *Tu devrais avoir honte, mon garçon. Tu ressembles à un petit singe de kermesse. Manque juste les cymbales dorées.*

Ma sœur lutte pour ne pas éprouver la moindre émotion pour moi. Elle fixe le parquet, mais son menton frétille. Je sais qu'elle veut s'apitoyer sur mon sort. Elle garde sa posture distinguée, demeure assise, les jambes collées, les mains sur les genoux. Comme une dame invitée à prendre le thé chez son prétendant. Mère glousse, tape sur ses cuisses flageolantes. La gifler, lui cracher dessus. Je garde mes mains dans mes poches. Mère arrête de mugir comme une vulgaire vache. *Je veux mon café dans ma tasse habituelle. Et que ça saute !* Sa tasse avec le Père-Noël et la Fée des étoiles qui s'embrassent. Je disparaîs dans la cuisine.

Un filet de café fumant heurte le fond du silex, le remplit petit à petit. Dans le salon, *La Danse russe* de Tchaïkovski. La maison tremble. Iris ne dit rien, sans doute. Elle ne veut jamais blesser personne. Mais ici, c'est le tremblement de terre. Dans l'armoire, les tasses s'entrechoquent sur l'étagère, glissent vers le bord. Elles s'approchent au rythme des pas de Mère qui danse comme une génisse sans grâce. La tasse de Noël est de plus en plus près. Oups. Je n'ai pas le temps de tendre la main. L'anse se fracasse contre le rebord du comptoir. Je ne cherche aucune solution. Au salon, Mère crie, réclame sa boisson chaude. Impossible de lui servir le café dans une autre tasse.

J'entre à peine dans le salon, que c'est déjà la catastrophe. Ce n'est pas à cause de la tasse. Pire encore. C'est un trophée d'excellence. Le plus gros de sa vitrine a cassé le carreau de vitre, et est tombé par terre. La ballerine ne tient plus sur son socle. Mère n'a toujours pas remarqué l'anse cassée. Elle fulmine, n'en revient toujours pas.

Elle sort enfin de sa torpeur, mais ne s'aperçoit de rien. Mère saisit sa tasse dans le vide de l'anse cassée. Dans son élan, elle frappe la tasse. Le liquide brûlant éclabousse sa toilette de gala grotesque. Devant mes yeux, une scène délicieuse, au ralenti. Mère sautillant, qui souffle sur ses seins, qui regarde le dégât sur le sol. Ses yeux me foudroient, me transpercent, me calcinent. Mes cheveux, en tas, dans sa main qui tire. Elle serre le poing, me menace. Les paupières closes, attendre le coup qui ne vient pas. Son souffle de bœuf dans mon visage. *Tu bousilles tout ! Je vais te montrer. Tu vois ces trois cadeaux ? Qu'est-ce que tu dirais si je les foudrais dans le feu ? Moi aussi, je peux tout briser !* Les flammes dévorent le papier vert et doré, puis le carton des boîtes. *J'aurais aimé voir ton visage quand tu les aurais ouverts, quand tu aurais vu qu'il n'y avait rien dans les boîtes. Je voulais que tu déballes du vide. Ta face vaut encore plus cher comme ça, quand je brûle du vide. Maintenant, disparais !*

Elle me confine au grenier pour Noël douze. Iris ne montera pas ici. Lâcher prise, rester là, compter les heures. Dans mon doudou de laine, je ne braillerai pas.

18 juin

Leurs pupilles grossissantes se cherchent. Je les plonge dans le noir. Ils finissent toujours par se retrouver au bout du tunnel. Iris, je la force à rester dans l'ombre, derrière moi. Lui, il vient tout le temps la sortir de là, la toucher, plonger ses yeux dans les siens. Leurs iris se connectent, et les voilà à l'abri. Plus rien ne compte autour quand le fil est tendu entre eux. Je suis en dehors de cette bulle. Je ne sens pas l'odeur réconfortante qui s'y répand. Je ne vois pas les beautés qu'ils aperçoivent. Je n'entends pas les refrains enfantins qu'ils sifflent en chœur. Rien ne me parvient. Tout reste dans ce dôme, immense, inaccessible. Je m'approche, et une intense répulsion m'empêche d'avancer. Je n'ai jamais pu entrer là-dedans. Je dois les séparer. Je ne peux pas les laisser ensemble trop longtemps. Il ne faut plus qu'ils se lient l'un à l'autre.

Jamais dans ma vie, quelqu'un ne m'a amenée loin de tout. Avec Méлина, je n'avais aucune complicité. Son œil était toujours froid et vide, sans aucune étincelle pour établir le contact. Je n'ai rien trouvé dans ses yeux verts aux pépites d'or. Quand j'essayais de m'accrocher à son regard, ma sœur fermait ses paupières longuement. Comme si elle écrasait mes doigts agrippés avec peine sur le rebord d'une corniche. Je tombais dans le vide, seule. Chaque fois que Méлина m'a foudroyée de son œil embrasé de douleur, des larmes de colère montaient dans le mien. Je n'ai fait que la blesser. Tout s'éteignait d'un coup. Pas de bonne odeur de fraise, pas d'étoile de mer multicolore, ni de sirène aux yeux d'émeraude, pas de chansons de Noël. Rien d'autre qu'un creux dans l'estomac. Juste des larmes chaudes et salées.

Je ne leur permettrai plus de partir loin.

Méлина n'a jamais voulu me suivre. Elle préférait se laisser pénétrer par Céline, la voisine. Leur rire insipide, pendant que je jouais dans ma chambre, alors que je faisais semblant d'aimer ma poupée.

Mélina et Céline dans le salon, assise devant le piano. En duo, leurs coudes qui se frôlent, leur sourire qui répond à celui de l'autre. Mélina et son amie dans la piscine. Synchronisées l'une à l'autre, elles enchaînent les culbutes, les jambes en chandelle, les bras écartés. Elles créent un spectacle pour elles seules. Céline et ma sœur, dans le même lit, sous la couverture. La voix de Mélina lisant l'histoire du Petit Chaperon rouge. Le faisceau de la lampe de poche tenue par Céline. Leur gazouillis qui dure toute la nuit. Deux fillettes enfermées dans une bulle au parfum de sucreries. Pas de place pour moi, pour personne.

Iris et Gabriel dans leur pays à eux.

Aux fraises

Tu gémissais pour qu'il t'entende. Assise sur le carrelage de la salle de bain, tu te plaignais. Tu avais laissé la porte ouverte exprès. Tu savais qu'il viendrait. C'était toujours comme ça. Tu pleurnichais, et il accourait. Tes yeux piquaient, ton nez coulait. Des pleurs prêts à recommencer sur le bord de tes lèvres. Tu voulais que Gabriel te serre dans ses bras, qu'il invente quelque chose pour te rassurer.

Il est venu te voir, et t'a consolé. Tes larmes ont séché sur tes joues. Il a entouré tes épaules. Tu t'es confiée à lui. Ça te pinçait dans le ventre, là, juste en dessous de ton sexe. Peut-être que tu digérais mal le souper de la veille. Tu as souri question de la persuader que tu n'es plus inquiète, et que tu n'as presque plus mal. *Grâce à toi, ça tiraille moins.* Mère criait du bas de l'escalier. Tu devais arrêter de souffrir, dans trente minutes, tu sortais de la maison. Mère avait décrété qu'il était obligatoire de porter vos bermudas blancs.

Dans l'auto, tes crampes ont recommencé. Tu as pesé sur ton ventre. Ta mine a changé, ton sourire s'est affaissé. T'as fait ça juste pour qu'il te regarde et qu'il remarque ta douleur. Ça fonctionnait toujours. Gabriel t'a collée contre son flanc, t'a caressé et baisé les cheveux. Les yeux de Mère dans le rétroviseur. Elle

a soupiré si fort, crié si vite. *Lâche-la ! Elle digère mal c'est tout ! Ôte tes sales pattes !* Gabriel t'a abandonnée. Mère te toisait, te jugeait. *Si tu mangeais moins aussi. Tu ne serais pas ballonnée comme une grosse dinde de Noël ! Comme tu peux être conne. Prends ton mal en patience, ça te servira de leçon. Arrête de te goïnfrer comme une truie, et fiche-nous la paix avec tes larmes de crocodile.* La dernière phrase résonnait dans ta tête, en écho. Le mot « truie » créait une distorsion dans ton cerveau. *Bang ! Bang !* Tu faisais de ton mieux pour te retenir. Tu n'as versé aucune larme. Ça n'en valait pas la peine. Tu n'as pas montré ta douleur. Mais tu n'as pas réussi à faire la sourde oreille. Tes cris s'accumulaient, ils devenaient si gros que tu manquais de souffle. Mère te scrutait dans le rétroviseur, attendait tes pleurs, tes excuses. Tu n'avais pas à être navrée, cette fois. Non, Iris. *Mère, pardon d'être aussi grosse et laide.*

Tu sentais que Gabriel brûlait à l'intérieur. Tu entendais ses dents grincer, s'user les unes sur les autres. Il est resté immobile jusqu'à notre arrivée chez *Pouliot, fraises et baies*. Mère a salué la propriétaire des champs, comme toujours. Elle a montré nos paniers comme si Madame Pouliot était une amie de la famille, comme si nous étions des invités de marque. Elle nous a ensuite poussés vers les fraisiers.

Gabriel et toi, vous vous êtes accroupis à cinq ou six rangs de fraises de Mère. Vous cueilliez les fruits sans rien dire. Tu as reniflé. Gabriel s'est tourné vers toi. Tu retenais un tel torrent. Ton frère arrachait les fraises de leur plant, les écrasait contre ses paumes. Le jus coulait sur ses poignets. Il contenait une telle envie de te cajoler, de te dire que tu étais belle. Il ne pouvait plus mépriser ta peine, ta douleur. Mère vous ignorait. Ton jumeau s'est approché. Tu as tout laissé jaillir. Dans ses bras paralysée par tes maux, secouée par tes pleurs, la bouche béante, tu as touché la fourche de ton bermudas. Tu as humé le rouge déposé sur tes doigts. Ça puait. Tu saignais. Tu n'as pas pu t'empêcher de brailler, encore. Tu t'es blottie contre Gabriel. Tu t'es cachée, le nez écrasé contre son torse. Tu as compris. Tes larmes mouillaient son tee-shirt. Mère était trop occupée à ramasser ses fraises. Elle ignorait que tu la fixais de loin, que tu souhaitais lui dire. Mais Mère ne parlait jamais de ces trucs-là.

Quand tu t'es retournée, ton frère t'a montré quelque chose d'épouvantable. Il s'était assis sur une poignée de fraises. Pour ne pas que tu te fasses engueuler toute seule. Son bermuda taché comme le tien. Tu lui souriais, mais tu voulais hurler. Mère allait le tuer. Toi, tu avais une bonne excuse, pas lui.

Mère vous a rappelés à elle. Tu courais, un peu derrière ton frère. Mère a lorgné vos paniers. Puis, elle a parlé sans articuler, la mâchoire si serrée qu'elle déchirait presque ses joues. *Vous n'avez pas assez rempli vos paniers, incompetents. Je l'avais pourtant demandé, ce n'était pas si compliqué. Retournez-y.* À peine rendus près d'une rangée, Mère vous a agrippés au collet. Vous l'avez suivie jusqu'à la voiture. Vous vous êtes assis sur la bâche empruntée à Madame Pouliot. Mère n'a pas arrêté. *Une vraie bande de cochons. De la vermine vautrée dans la saleté, des rats. Vous êtes deux sales crottés.*

Pour votre anniversaire de treize ans : des insultes. Tu ne t'es pas expliquée. Tu n'as pas révélé ton lourd secret. Ton frère et toi, vous avez passé le reste de la journée dans votre chambre. Lui, dans son grenier. Toi, dans ta chambre rose. Pour ton anniversaire, t'as eu le droit à des saignements et à des pincements au ventre. Tu n'as jamais eu la carte que ton jumeau avait bricolée pour toi. Tu n'avais rien pour lui. Il te l'a donnée trop tard, la semaine suivante.

13 juin

Je n'ai pas senti qu'il fallait lui dire. Je n'ai pas parlé de ça. J'ai suivi les conseils de ma mère. J'aurais aimé crever en les expulsant. Les gens m'auraient oubliée. Tout le monde se doute pourquoi je ne suis plus à l'école, ou à la palestine. J'aurais aimé pouvoir les rendre amnésiques. Ils auraient perdu tout ça quelque part dans les dédales de leur mémoire. J'aurais continué à vivre, à danser.

Ils continuent d'être un poids même à l'extérieur, même s'ils ne demandent rien. Ils n'ont pas fait exprès. Je les déteste quand même.

J'ai fait une connerie aujourd'hui. Je suis retournée le voir. Je suis allée sonner à sa porte. Je portais les talons de ma mère, ceux qu'elle avait achetés pour le baptême de mes enfants, demain. Il n'a pas répondu tout de suite. Comme s'il savait que c'était moi. Au fond, il ne pouvait pas se douter que je reviendrais. Je l'ai quitté de façon si dégoûtante. Sans lui adresser le moindre mot, sans le regarder. Je m'en foutais de cet homme. Je ne lui ai rien laissé. Pas même de l'espoir. Mais j'ai appuyé sur sa sonnette une deuxième fois. J'ai entendu des pas derrière la porte. Je transpirais, ça sentait le talc. Il a demandé qui c'était. Je me suis tue. Puis, il a enfin ouvert, et m'a fixée longtemps. J'aurais eu envie de lui dire quelque chose. Toutes sortes de mots dégueulasses se bousculaient, et m'étranglaient. J'aurais été capable de lui demander de me jeter sur sa table de cuisine comme si j'étais une pute. J'aurais pu le supplier de relever ma robe, et de me prendre par-derrière, pour ne pas qu'il me voie pendant que je n'éprouve rien du tout. J'y serais arrivée s'il n'avait pas pris ma main si doucement. Il m'a fait entrer. Tout m'a énervé. Rien n'a été supportable. Pas même la délicatesse avec laquelle il m'a couché dans les draps, avec laquelle il m'a dévêtue. Surtout pas ses lèvres partout sur mon corps, ses baisers sur le bout de mes seins, sa langue rude de fumeur dans mes oreilles, mon nombril, ma vulve. Encore moins ses doigts dans mes cheveux, ses mains glissant le long de mes cuisses. Il n'a pas compris. Je voulais qu'il me défonce pour voir, pour vérifier si j'étais toujours là. Je n'habite plus mon corps. Je l'ai repoussé. Quand je me suis cambrée comme une chienne, il m'a laissée tomber.

15 juin

Je ne croyais pas ma mère capable d'une chose aussi violente. Elle n'a pas hésité une seconde avant de me foutre une claque. Il n'y avait aucune culpabilité dans ses yeux. Elle a honte de moi. Depuis qu'ils sont là, ma mère me déteste encore plus. Tout va à Mélina, à Gabriel, à Iris. Moi, j'ai le droit à une gifle parce que j'ai sali ses chaussures avant le baptême. Je suis revenue de chez lui sans penser aux talons de ma mère. Je suis passée par la route en poussière de pierre, celle qui s'enfonce un peu dans le

bois. Ma mère n'a vu que la couche de sable brun-gris sur ses souliers blancs. Elle m'a demandé où j'étais allée. Je n'ai pas répondu. Elle trouvait que je sentais la cigarette. J'ai baissé la tête pour rire plus discrètement. Pourquoi j'ai ri ? Je n'arrive pas à saisir. Je n'ai pas répondu. Je me fichais de ce qu'elle disait. « Pourquoi j'avais mis ses chaussures à elle ? Pourquoi je sentais la cigarette ? Pourquoi je ne me suis pas excusée ? »

Je n'ai pas pleuré quand elle m'a frappée de toutes ses forces. Elle m'a tourné le dos. Ça ne me faisait toujours rien. Elle ne m'aimera plus, et je m'en balance. Ma mère m'a jeté hors de chez elle, et rien n'a changé en moi.

Je reste silencieuse, vide. Je dois aller à Saint-Antoine, dans la maison d'été. Ils veulent avorter de moi, et garder mes enfants, mes problèmes.

Téléphone

Ça n'arrive presque jamais. Mais aujourd'hui, ça sonne. *Laissez sonner ! Ne répondez pas !* Mère bouillonne de rage quand quelqu'un ose appeler. Seize fois que le téléphone sonne, mais personne ne décroche. Peut-être que notre père a déjà tenté de nous rejoindre. Aujourd'hui, la sonnerie insiste. Essayer de ne pas l'entendre. Le huitième appel insistant depuis le début de la semaine. *Laissez ! Ils vont finir par se fatiguer.* Ça arrive une fois par an, dans le mois de juillet.

Gabriel, apporte-moi un thé avec des biscuits, dans ma chambre. Tout de suite ! Ne pas attiser sa colère. Je me grouille. Pendant que l'eau bout, je mange quelques biscuits. Mère ne le saura pas. Elle rumine dans sa chambre comme une vieille vache folle. Depuis le début de la semaine.

La sonnerie arrête, nette, en plein milieu de son élan, n'a pas le temps sonner son trente-troisième coup. Mère a décroché. *QUOI ? QU'EST-CE QUE TU VEUX ? POURQUOI T'ARRÊTE PAS D'APPELER ? FOUS-MOI LA PAIX !* Ne pas trop retarder, quand même. Ne pas éveiller plus de foudre en elle. Je monte lui porter son encas.

Mère crie derrière la porte. Un gros coup. Quelque chose heurte le mur de l'autre côté de la porte. Je reste là, le plateau en équilibre sur les bras. Avec la théière pleine dessus, c'est lourd. De l'autre côté de la porte, encore plus de bruit. J'entre, et je ressorts aussi vite. Je dépose le thé et les biscuits, c'est tout. Aucun regard, aucun faux pas. Juste passer sans respirer. Ce n'est pas un plan compliqué. Qu'elle me gueule dessus, la vieille crasse, je m'en fous. Qu'elle m'insulte, un jour, je lui revaudrai ça.

Mère vulnérable, recroquevillée sur son lit aux couvertures défaites. Mère pathétique, ses cheveux dénoués qui trempent dans sa morve, qui collent partout où ses larmes ont coulé. Mère aussi hideuse qu'à l'habitude, ses lèvres pincées, rentrées dans sa bouche, coincées entre ses dents. Mère sans fierté, ses genoux massifs rentrés dans son ventre mou dénudé. De la graisse qui déborde, comme de la pâte à biscuit qui dépasse autour de l'emporte-pièce. Mère impudique, son soutien-gorge beige aux bretelles tombantes. Ses vieux seins aux vaguelettes blanches. Mère presque nue dans sa petite culotte blanche. Ses fesses à moitié découvertes par la position fœtale. Tout le dos de Mère dans le long miroir derrière elle. Mère, une baleine échouée dans des draps de satin. Ne pas rire d'elle. Une occasion rêvée. Mais retenir l'éclat qui chatouille ma gorge et qui pousse sur mes dents. Mettre le plateau sur son secrétaire, et la couvrir, elle, de son peignoir qui gît sur le sol. Ne pas croiser son regard, même si elle en est absente. Juste poser l'étoffe de molleton rose sur son corps de femme laide. Pas de contact avec sa peau. Presque jeter le tissu chaud sur elle, le laisser retomber sans y toucher, lui permettre d'épouser ses difformités par lui-même. Partir. Mère comme un nouveau-né. Sans défense.

Avant que je ne sorte, une plainte. La voix de Mère, mais je ne la reconnais pas. Ce n'est plus ce ton pesant. Comme un râle de fin de vie. *Il ne veut pas m'oublier. Il sait tout. Veut pas me laisser tranquille. J'ai pas besoin de sa criss de pitié. Rien à foutre de son amour. Rien à crisser qu'il veuille bien de moi comme ça. Faut qu'il m'oublie, qu'il m'enterre. C'est juste un osti de criss.*

Laisser Mère seule. Je n'ai pas envie de comprendre.

30 juillet

Depuis que Mélina m'a quittée, j'ai compté le nombre de fois. J'ai voulu les tuer vingt et une fois, trois fois chaque jour. Je les garde en vie juste pour ne pas leur éviter le pire. Je veux qu'ils vivent du dégueulasse, eux aussi. Personne n'a écarté les cochonneries de mon chemin. Je me suis noyée dedans. Eux, ils vont presque y mourir... In extremis, je vais les en sortir. Avant même qu'ils soient remis, je leur enfonce la tête jusqu'au fond. Maintenant, ils seraient trop faibles pour survivre, c'est trop tôt. Ils pleurent, je les nourris, les change, puis je les remets dans leur berceau. Ils restent là en attendant de tomber quand ils essaieront de marcher. Ils iront à l'école parce que c'est cruel là-bas. Les autres les frapperont, les humilieront, les haïront. J'ai déjà pensé les laisser crever. Pendant des heures, du matin au soir, je suis partie loin. Eux, ils sont restés là, et se sont accrochés.

Au quai de Saint-Antoine

Le ciel nuageux, et son reflet dans l'onde brunâtre du Saint-Laurent. Le vent dans mes cheveux. Devant moi, le fleuve. Sous mes pieds, ses silencieuses vaguelettes. Le ciel nuageux, une épaisse couverture laineuse sur les collines de la Rive-Nord. La cigarette aux lèvres, assis au bord du quai, je l'adore. Michèle, mon amie. Notre seule amie. Ses cheveux noirs, son teint blanc immaculé. Son maillot échancré. Ses seins tout jeunes. Michèle et ses longues jambes. Elle envoie un coup de pied dans l'eau pour arroser Iris. Ses mollets se tendent. Y déposer un baiser. Son rire et celui d'Iris. Mon cœur bondit. Plus rien ne compte. De temps en temps un bateau sur l'eau, à toute allure, entre les deux rives. Plus rien ne compte. Dans le ciel nuageux, la cacophonie. Les mouettes et leur famine.

Mère n'est pas là. J'aime Michèle. Lui montrer, la toucher. Ici, au quai de Saint-Antoine. Effleurer sa cuisse duveteuse. Je me sens poète. Je pense, mais je ne parle pas. Les images. Pas les mots. Michèle s'assoit à côté de moi. Son sourire, comme un jet d'eau froide en pleine figure. Ses dents imparfaites, mosaïque de céramique. Son souffle haletant, œuvre de virtuose. Son parfum, agrume, girofle, vanille. Iris reste sur la grève. Michèle et moi, seuls, sur le quai. Je tends la main vers elle. Une caresse sur la cuisse, près de l'aîne. J'ose. Le visage de Michèle éteint. Sur ses lèvres, un faux sourire. Malaise. Retirer ma main. Ne rien dire. Elle me regarde, sans me voir. Ses yeux perdus quelque part où je n'ai pas le droit d'aller. Ses pupilles rapetissées. Autour, ses iris verts, incrustés de pépites d'or. Gauche, droite. Ils fuient mon regard. Je la saisis de mon œil pervers. À moitié entré en ce lieu où je n'ai pas le droit de pénétrer. Michèle parvient à fermer la porte, à tourner la tête.

La grisaille épaisse pèse sur le quai de Saint-Antoine. Tremblements nerveux de mes doigts jaunis. Accumulation de cendre au bout de ma Peter Jackson. Ma langue colle au palais. Le goût âcre de la cigarette soulage mes maux, pendant un trop court moment. Je fais des ronds de fumée pendant que les rires pèsent sur mes épaules. Des rires de jeunes femmes. Prendre une bouffée mortelle. Tousser fort pour ensevelir le

ricanement chevalin d'Iris. Pomper le poison qui s'installe dans toutes les parois de mon corps et qui m'assassine lentement. La cigarette, une mort trop douce, trop lente. Plutôt mourir à la pointe du couteau, vidé de mes viscères alors que je vis toujours. Souffrir.

Fumer, et fermer ma gueule. Monter la garde. « Bon chien, bon chien. » Petit ton doucereux d'Iris. Attendre sur le banc. Rouge. Jaune. Orange. Pas une touche de vert. Je fixe la palette de couleurs chaudes sur l'autre rive, sans la voir. J'entends leur rire mesquin dans les bourrasques glacées. J'écoute leur roucoulement malsain. Le fleuve s'agite, s'emporte. Fracas des flots sur les rochers immobiles. Fissure dans ma poitrine, fragmentation des vagues après l'impact. La tourmente fluviale. Mon cœur éclate. Vomir les morceaux. Non! Les retenir. Tout ravalé, comme le fleuve quand il quitte la grève. Ne rien démontrer. Laisser Iris en paix. Ne pas salir son bonheur. Tout supporter. Michèle et Iris, main dans la main. Michèle et Iris, bouche contre bouche. Des mains glissent sur des hanches rondes. Des lèvres roses, douces s'entremêlent. La main porcelaine de Michèle effleure le sein de ma sœur.

Iris compte sur moi, Michèle se fie à moi. Me taire quand Mère m'interroge. Lui répondre : « Non, les garçons ne plaisent pas à Iris. » Ne pas crier : « Non! Ma sœur déteste les garçons! C'est une sale lesbienne! » Effacer les images de terreur de ma tête. La scène où je blesse Iris avec un couteau. Taire les menaces de suicide puérides. Pas de plan de vengeance stérile. Accepter, rester loyal à la solidarité entre frère et sœur. Ne jamais laisser tomber. Ne pas détruire le pacte si bien scellé. Je serai près d'Iris quand la peine d'amour sonnera à la porte. J'aurai oublié Michèle et je pourrai médire d'elle. Tout ce qui compte : le bonheur d'Iris. Tout ce qui compte : le bonheur de Michèle. Tout ce qui compte : être invisible aux yeux de Mère. Terrer la colère, les désirs. Être un homme, un vrai. Devenir un homme attachant, non violent, obéissant. Errer pendant que Michèle et Iris s'aiment. Attendre qu'Iris revienne. Rentrer chez Mère, sans amour partagé. Ne pas tout raconter à Iris.

Aujourd'hui, je vais au quai de Saint-Antoine. Tout seul. Sans Iris. Sans Michèle. Mère ne veut pas. Elle peut bien crever. L'accès est dégagé. De la neige partout. Plus rien, tout se cache en dessous. Plus de sentier sablonneux, de galets, de grève. Seulement la forme des roches sous le grand drap blanc. Juste la forme à travers l'enveloppe. Rien que du blanc. Du blanc sale. Personne ne voit la saleté. La neige, c'est propre. On veut en manger, pour se rafraîchir quand on a soif. La neige c'est que de la merde. On croit que c'est blanc et pur. La neige blanche sale. Ôter le costume trop étroit. Ne plus être Gabriel. Le gentil, l'obéissant, l'hypocrite. Le froid, fouet sur mon visage. Me dévorer la face. Arrêter de souffrir, enfin. Un frisson insupportable sur ma peau. Me racler l'avant-bras jusqu'aux os, user mes ongles, les casser. Arrêter de souffrir, enfin. Sur le fleuve, les glaciers solitaires flottent, fondent, finiront pas disparaître au printemps. Partir, à la dérive, comme un glacier. Me noyer dans l'eau glacée. Mourir. Tête nue, j'avance. La bourrasque dans les oreilles. Personne ne peut m'arrêter. Monter sur la rambarde, passer par-dessus. Perdre pied. Ça serait si drôle. Suivre le défilement des glaciers sur le Saint-Laurent. Y plonger tête première. Des larmes chaudes sur mes joues. Je ne suis plus un homme. Rien à foutre. Repasser la rambarde, et rentrer chez Mère. Ne plus brailler comme une fille. Oublier Michèle.

20 juillet

Ça fait un mois que je suis arrivée à Saint-Antoine. Je n'ai pas encore eu le courage de descendre au quai . J'attends que Mélina s'en aille. Je ne peux plus supporter sa présence. Je l'aime encore assez pour ne pas tolérer qu'elle soit mon esclave. Je ne lui donnerai pas mieux que du vide. Elle me sourit sans cesse, du lever au coucher. Et moi, je lui offre des regards qui ne transmettent rien, des silences interminables quand elle est là, près de moi, des absences répétées, volontaires lorsqu'ils se mettent à pleurer. Elle s'occupe d'eux, et moi, je continue à creuser mon vide.

22 juillet

La nuit dernière, je suis descendue au quai de Saint-Antoine. J'ai attendu que Mélina soit endormie, je ne pouvais plus attendre qu'elle parte. J'ai eu envie de les abandonner ici. Je suis juste allée au quai. Il ventait fort. Je n'avais pas froid, mais j'avais peur. Quelque chose habite près du quai, survole les lieux. Je ne sais pas si on peut le toucher. Je ne crois en rien. Le ciel est vide, les corps aussi. Mais il y a un truc là-bas. Je n'arrive pas à comprendre. L'eau était calme. Je ne pouvais pas descendre sur la grève, la marée était haute. J'entendais juste le clapotis de l'eau contre le béton du quai. Je ne voyais rien du tout. Et là, plus rien, des mains invisibles m'ont étranglée. Je ne respirais plus, et je m'en foutais. Puis, j'ai hurlé. Combien de temps je suis restée comme ça, à gueuler dans le vent ? À un moment, je ne sentais plus les mains gelées sur mon cou. Tout le temps que je criais, il n'y avait plus ce serrement, juste une image horrible. Une fille était là avec ses cheveux blonds bouclés, sa peau laiteuse, son visage amoiché. Elle me ressemblait. Elle pleurait assise, seule. Son nez saignait, son œil n'ouvrait plus. Elle ne cachait pas son corps nu. Il lui manquait un sein, comme si on l'avait arraché de sa poitrine. Du sang coulait sur ses cuisses déjà ensanglantées. Ses pleurs se sont changés en hurlements. Le sol a cédé sous elle, puis elle a disparu sans que je puisse l'aider. Il n'y avait plus que mes cris. Ça m'a pris du temps à arrêter. J'ai vomi de l'air pendant un long moment. Et je suis revenue.

Le soleil et ses coups. Les promeneurs du dimanche sur le quai de Saint-Antoine. La marée basse. Les touristes sur la grève. L'escalier de fer grinçant, couinant sous leur poids. Le petit sentier de sable humide. La plage rocailleuse. Deux garçonnets, une balle rouge. Un chien, la gueule béante. Le fleuve. Une fillette et ses pieds dans l'eau tiède. Beauté factice.

Mère et son chapeau de paille, et sa robe soleil à pois, et son gros cul. Des amoureuses, main dans la main. Michèle et Iris. Moi, seul, à l'écart. Le regard attendri de Mère devant les accolades lesbiennes. Mère,

Iris et Michèle. Leur gloussement mesquin. Mère me foudroie de ses yeux fauves, me parle. Ses lèvres bougent, ouvrent et ferment, articulent les consonnes. Pourtant, je n'entends pas les voyelles. Je fixe l'intérieur de sa bouche. Ses dents tachées de vin. Sa langue sale, pâteuse, coupante. Sa luvette qui palpète. Des postillons sur mon avant-bras. Pas un son. Seulement Mère et sa grande gueule en putréfaction qui me crache dessus. Son haleine aigre sur mes joues, dans mes narines. Son double menton qui frétille sous les cris inaudibles. Une scène au ralenti, comme dans les films. Je suis le personnage agressé, épuisé, sur le point de lui sauter à la gorge.

Je ne devrais pas être là. Me volatiliser, me faire enterrer vivant sous le sable vaseux. Mourir asphyxié. La gorge et les narines pleines. Croquer les grains de sable. Goûter à la terre, déguster mon lit de mort. Je ne supporte plus les yeux acides de Mère. Lui enfoncer dans le crâne. Je n'en peux plus de ses commentaires acerbes de sa voix de vieille revêche. *Ab! Quel idiot ce Gabriel. Il croyait que tu allais t'intéresser à lui! Qui aurait cru qu'il puisse tomber amoureux de quelqu'un d'autre que lui.* Michèle sourit, affiche ses yeux faussement penauds. Lui cracher à la figure, la gifler. La haine brûle en moi. Les images angéliques, les paroles doucereuses, les caresses désirées. Sauter à la gorge de Mère. Tuer. Enfermer Iris, l'empêcher de voir Michèle. Les abattre, mais pas tout de suite.

Chapitre dernier

Feu

Le toit de bardeaux noirs bout sous les rayons de juillet. Un halo de chaleur humide brouille une parcelle du ciel au-dessus. Dans l'angle du toit, une lucarne ronde. Fenêtre qui donne sur les nuages, par où le soleil entre en fin de journée. C'est la seule ouverture de ma chambre vers l'extérieur. Mère veut que je la laisse close, en tout temps. Sous la lucarne, une baie vitrée. Impossible de voir à travers en plein jour. Il n'y a que le reflet du dehors. Le fleuve, l'autre rive : des champs, des monts, le ciel. Il faut coller son nez, salir la vitre pour percer le secret du salon de Mère, pour apercevoir la barre et le mur miroir du *salon-ballet*. Je ne vois pas jusque dans le fond de la pièce, mais je sais qu'il y a l'étagère encastrée. Je la connais par cœur. Un sanctuaire classique. Tchaïkovski, Beethoven, Mozart, Dvorak, Strauss, Mahler, Rachmaninov, Bach. Pénétrer dans l'intimité du salon, dans l'obsession. Une armoire vitrée de trois tablettes. Trois trophées par tablette. Des ballerines en plastique, peintes en or. Des couples de danseurs à la peinture dorée, écaillée. Figurines du passé, l'armoire du triomphe avorté. Une vieille horloge ronde. Dedans, une photo de la Tour Eiffel, en noir et blanc. Un souvenir de son seul voyage à Paris, de son unique voyage de danse. Sur les murs, que des œuvres de Degas. Des danseuses de ballets en répétition, sur scène, au vestiaire. Pas de livre, de téléviseur, aucune autre voix que celle du passé. Que la musique. Mère est restée figée au temps de la danse. *Celui-là, je l'ai eu pour mon interprétation d'Odette dans le Lac des cygnes. J'ai toujours été la meilleure. Et celui-là quand j'ai joué Clara dans Casse-Noisette. Tout le monde m'applaudissait. C'était magique. C'est toujours moi qu'on choisissait comme étoile.* Personne ne lui a dit qu'elle était l'étoile d'un trou perdu. Personne ne la connaît sauf les habitants du village où elle a grandi. Pathétique. Elle vit dans le passé, dans l'illusion d'avoir été quelqu'un. Il faut qu'elle meure avant qu'elle s'aperçoive qu'elle n'est rien d'autre qu'une vieille coquerelle prête à être écrasée sous une semelle. Peut-être que ce serait trop gentil de lui enlever ses illusions. Je sais qu'elle a mal quelque part à l'intérieur. Je ne veux pas le faire pour elle. Je le ferai pour moi, c'est tout. Parce

que je n'en peux plus de tout ça. Poser un dernier regard sur le hublot du grenier, sur l'extérieur de ma cellule. Je n'y retournerai plus jamais là-dedans.

Je me sauve. Je ne dois pas retarder, car elle pourrait se rendre compte que je rôde autour de la maison. Je fuis vers le bois. Repérer les cachettes : derrière les groseilliers, dans les vallons de feuilles mortes et de terre fraîche, sous un conifère aux branches cassées. Des odeurs de boue chauffée au soleil, de lichen, d'écorces. Attention aux racines en surface, aux entrailles de la terre remontées pour piéger les fugitifs. Les feuilles écran solaire dans l'attente. Me percher dans un arbre. Dans ma tête, un air se met à jouer. Pas capable de le fredonner ou de le siffler, mais je le reconnais. J'ai appris ce que c'était à l'école. Un requiem, un truc pour les gens morts, écrit par Mozart. Ça me fait sourire. Le chœur résonne en moi. Je n'ai plus de peine. Mère croit que je suis dans ma chambre, Iris aussi. La surprise que je leur réserve. Elles se préparent à mourir. Leurs yeux ahuris dans l'épaisse fumée, leurs plaintes inaudibles, leur suffocation silencieuse, leur peau en train de griller dans les flammes. Je vois tout ça dans la musique. Un magnifique tableau de fin de vie. Je n'ai pas peur. Attendre que le soleil se couche.

Michèle dort à la maison ce soir, dans le lit d'Iris. Mère croit que je purge ma peine dans le grenier, bien tranquille, comme un prisonnier innocent. Une semaine dans la chaleur du toit au pain sec et à l'eau, pour rien, pour son bon plaisir. Elle jouit de savoir que je crève là-haut. Une semaine qu'elle m'ignore totalement. Pourquoi je ne l'ai pas tuée avant ? J'ai eu un nombre infini d'occasions. Sa confiance aveugle en ma soumission. J'aurais pu la tuer avec un couteau de boucher, avec un oreiller, avec une théière d'eau bouillante. Chaque fois que j'étais seul avec elle. Pendant les deux semaines où je devais lui raser les jambes parce qu'elle s'était cassé un bras. Une petite incision à la trachée avec la lame du rasoir. Pourquoi avoir attendu ? Patience, mon tour s'en vient. C'est moi qui infligerai la punition, cette fois.

Le soleil n'est pas encore en voie de se coucher. J'ai le temps de me regarder en face. Je suis laid. Mes bras, mes jambes, mon tronc, mes doigts. Tout mon corps, maigre. Ma peau blanche, rôtie par l'été. Des

veines saillantes, faciles à trancher. Je suis transparent, sauf quand je suis gonflé de haine rouge. Je déclenche des démangeaisons insupportables, quand je m'attarde trop longtemps dans les parages. Je suis un parasite de malpropreté. Je leur donne envie de prendre une douche dès que mon regard se pose sur eux. Je suis un pou. Mes cheveux fins, frisés. Jamais coupés, gardés longs comme le voulait Mère. Il fallait être comme Iris. Ma nuque ruisselante sous cette tignasse de femme. Ma figure hideuse. Des sourcils invisibles. Mes yeux globuleux, presque extirpés de leur orbite. Toujours secs à force de les garder ouverts sur ce qui fait peur. Plus une seule larme n'en coule.

Crépuscule orange-rosé à travers les feuilles de mon arbre. J'ai faim. Patience. La nuit tombera bientôt. La voiture du père de Michèle dans la cour avant. Une portière qui claque. La voix d'Iris, celle de Michèle, au loin, l'automobile qui s'éloigne. Pas de mots audibles, juste le ton, celui de la joie qu'elles ressentent de se revoir. Pour la dernière fois : les caresses sur la rondeur des seins, les baisers autour du nombril, la rencontre des sexes humides, le langue-à-langue, les regards perdus dans l'obscurité, les doigts dans les cheveux lisses, les lèvres dans le cou, les corps voluptueux nus, enlacés. Deux filles qui s'aiment. Mon membre durci. J'en profite. Elles ne sauront jamais que j'ai fait ça.

C'est l'heure. Redescendre de l'arbre. Exécuter le plan à la lettre. Attendre l'extinction des feux, le requiem recommence dans ma tête. Je me cache derrière le rang de groseilliers. Attendre que Mère éteigne sa lampe de chevet. Rôder autour de la maison, les pieds dans mes sandales. L'eau de rosée s'infiltrer par les ouvertures. Ouvrir la porte du garage, jamais verrouillée, toujours bien huilée. Entrer et repérer, à la lueur de la lune, les bidons d'essence. Pas besoin de refermer la porte. Mes mains serrées sur la poignée du bidon. Mes bras s'élancent. Je suis le mouvement de la musique, me laisse pénétrer par les voix du chœur. La musique enterre tous les sons ambiants. Des jets d'essence sur les parois de bois peintes en blanc. Crachats de haine. Je fais le tour de la maison, mouille les fondations et l'herbe tout autour. Effluves enivrantes.

Je craque une tête d'allumette sur la mince ligne sablée. Une fraction de soufre dans mon nez. Flamme jaillissante. Je la jette dans le gazon. Je répète le geste quatre fois, pour chaque cloison. Couinement de la terre sous la brûlure.

Les flammes ne ralentissent pas, s'emparent de la maison. Plus rien n'est visible. Juste le feu, vorace. La musique cesse. Que le crépitement du bûcher, la plainte du bois enflammé dans la nuit. Ma prison, en fumée. Fuir sur le chemin de gravier.

Étude de deux variations dialogiques
La Saveur du vide et Harvey. Comment je suis devenu invisible

Le livre illustré, est-ce une nouvelle façon de considérer le support? Le roman se voit-il dénaturé lorsqu'un langage autre que le texte s'y intègre? Malgré la présence de l'image, le livre demeure ce qu'il est fondamentalement. Même si le peintre introduit de la photographie ou des fragments textuels sur une toile, il s'agit tout de même d'une œuvre plastique. La rencontre entre deux entités issues de codes différents ne crée pas un nouvel objet, mais plutôt un discours neuf. L'articulation de ce langage renouvelé ne date pas d'hier. Il y a bien longtemps qu'auteurs et peintres entrent en relation au sein du livre. Les enluminures constituent l'une des plus anciennes formes d'illustrations. Les premières enluminures ont pu être observées à l'époque de l'Égypte pharaonique. Celles-ci étaient produites sur du papyrus. Cependant, les enluminures que nous connaissons le mieux ont été réalisées au Moyen Âge. Les enlumineurs réalisaient des rinceaux (ornements représentant des branchages et des rameaux), de petites scènes ou des drôleries, dans les espaces laissés par les copistes chargés de l'écriture des manuscrits. La confection des livres (ou manuscrits) ne représentait pas une mince tâche. Les pages étaient fabriquées à partir de peaux de bête (veau, chèvre), et nommées « parchemin ». Les copistes écrivaient le texte intégralement à la main. Ces livres étaient rares, précieux, et destinés à un usage culturel. Bien sûr, quelques universités et amateurs de livres fortunés mettaient la main sur ces objets, mais ils représentaient une minorité¹. Cette pratique a été employée entre le onzième et le quinzième siècle, soit avant l'avènement de l'imprimerie. Suite à cette importante innovation, les manuscrits enluminés ont cédé le flambeau aux livres « papier ». Au cours des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, les livres sont investis par la gravure.

¹ Institut de recherche et d'histoire des livres, *Les manuscrits enluminés*, [en ligne], www.enluminures.culture.fr, [Site consulté le 2 mai 2012].



Figure 1 : *La Fleur des histoires. La Création de Mansel* Jean, 15^e siècle, France. La librairie Ancienne du feu follet, *Livres anciens – Bibliophilie – Livres rares*, [en ligne], www.edition-originale.com/



Figure 2 : *La Résurrection de Jésus*, attribué à Claes Jansz Visscher, gravure originale du 17^e siècle. Arts et Bible, *Banque d'images d'art*, [en ligne], www.artbible.net/

Au dix-neuvième siècle, les images décoraient les textes. L'exemple ci-joint constitue une page tirée d'une version illustrée du roman arthurien *Le Morte d'Arthur* de Sir Thomas Malory. Si nous lisons attentivement les mots, nous voyons bien que ce frontispice sert simplement d'ornement. Il n'est pas question, dans le texte présenté, de démons ou de branchages. Ces éléments graphiques rappellent

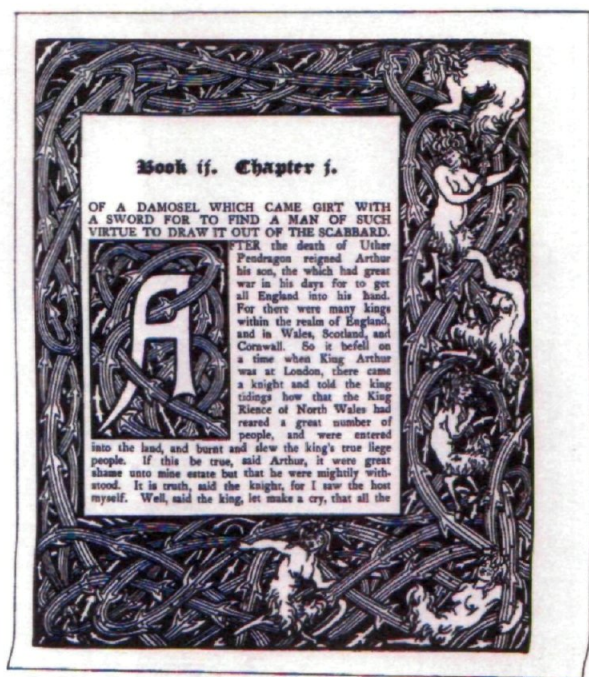


Figure 3 : *Le Morte d'Arthur* de Sir Thomas Malory, illustré par Aubrey Beardsley 1893-1894. John Lewis, *The twentieth Century Book: Its illustration and design*, Londres, Reinhold Publishing Corporation, 1967, p. 15

Thomas Malory.

Bien entendu, l'image n'a pas seulement une fonction décorative au dix-neuvième siècle et dans la première moitié du vingtième. Elle détient également une dimension didactique. Cela signifie que l'illustration ne se contente pas d'être juxtée à un paragraphe. L'image sert aussi à guider le lecteur dans son interprétation du texte. Il observe les différents signes mis en présence dans l'image. Cet examen des dessins lui permet de comprendre les émotions décrites par l'écrivain et de saisir la

cependant la tradition des enluminures, puisque les rinceaux constituaient un aspect redondant dans la production des manuscrits enluminés. À titre de comparaison, l'enluminure figurant à la page précédente contient, quant à elle, une petite scène. Toutefois, il s'avère aussi possible d'observer la présence de rinceaux. Ce rapprochement entre ces deux représentations graphiques laisse supposer que l'évolution de l'illustration au sein du livre s'effectue lentement au cours des siècles. Naturellement, puisqu'il s'agit d'une version illustrée d'un roman arthurien, cette ressemblance avec l'enluminure pourrait être considérée comme un hommage à l'œuvre de Sir

mécanique de l'action présentée par l'auteur. Grâce au langage visuel, le lecteur a accès à un portrait physique des protagonistes.



Figure 4 : à gauche : *L'Île au trésor* de Robert Louis Stevenson, illustré par Wal Paget, 1899. À droite : *L'Île au trésor* de Robert Louis Stevenson, illustré par John Minton, 1947. John Lewis, *The twentieth Century Book : Its illustration and design*, Londres, Reinhold Publishing Corporation, 1967, p. 207.

Les deux exemples ci-haut présentent le même instant dans *L'Île au trésor*. Ces « illustrations de situation reproduisent une action bien décrite dans le texte »². Ces images font référence à la même scène, celle au cours de laquelle le capitaine Billy Bones succombe à une foudroyante crise d'apoplexie. Auparavant, un homme aveugle lui avait remis la tache noire. Cette dernière constitue un

² Silvie Bernier, *Du texte à l'image. Le livre illustré au Québec*, Québec, Les Presses de L'Université Laval (Coll. Vie des lettres québécoises/CRELIQ), 1990, p.46.

symbole de mort dans le monde de la piraterie. Dans cette scène, le capitaine est donc en proie à la malédiction³. Toutes les informations nécessaires sont données au lecteur par le biais de ces gravures. Les deux illustrateurs ont travaillé une scène semblable, et il est certain que leur technique diffère. Il n'en demeure pas moins qu'après quarante-huit ans, John Minton saisit le même instant que Wal Paget dans l'ensemble du roman de Stevenson. Bien entendu, les techniques de gravure employées ne sont pas les mêmes. La version de Paget présente la scène quelques instants après la chute du capitaine. Pendant le malaise du capitaine, Jim, le principal protagoniste, appelle sa mère. Celle-ci arrive trop tard, Billy Bones a déjà succombé. La version de Minton, quant à elle, présente le « pendant » de la crise d'apoplexie. Il est possible de constater que Jim est bouleversé et pris au dépourvu. L'instant capturé par les deux illustrateurs ne s'avère pas tout à fait le même. Cependant, la scène demeure la même. Encore une fois, nous pouvons observer que les procédés d'illustrations ne changent pas de manière considérable d'un siècle à l'autre. La gravure était employée déjà au dix-septième siècle⁴. Ces exemples mettent en lumière le type de relation qu'entretenaient l'image et le texte auparavant. Les images étaient annexées à une œuvre déjà signée par un écrivain. Bien entendu, les peintres entrent en relation avec le texte des auteurs, mais ils laissent peu de place pour l'interprétation. Les rapports texte/image du dix-neuvième siècle et de la première moitié du vingtième siècle sont en général, du côté de la littérature, de l'ordre du collage. Selon Gaëlle Théval, « [l]e collage visuel se caractérise donc d'abord par l'insertion d'éléments sémiotiquement hétérogènes dans le poème, faisant de ce dernier un objet hybride.⁵ » Il y a ajout d'œuvres plastiques dans le texte, ce qui génère une nouvelle lecture du livre. Néanmoins, la complexité de l'interaction entre les deux sémies (texte/image) reste à développer.

³ R. L. Stevenson, « Le Vieux flibustier », dans *L'Île au trésor*, Paris, Le Livre de poche, 2006, p. 31-37.

⁴ Ce commentaire fait référence à la figure 2, apparaissant en page 33.

⁵ Gaëlle Théval, « De la poésie faite avec des moyens plastiques », dans Joana Barreto, Jérémie Cerman, *et coll.* [dir.], *Visible et lisible : Confrontation et articulation du texte et de l'image*, Paris, Nouveau Monde (Coll. CIES-Sorbonne), 2007, p. 145.

Dans la deuxième moitié du vingtième siècle, il est important de souligner l'arrivée du livre d'artiste. Cette appellation « a vu le jour dans les années 1960 chez des artistes du mouvement néodadaïste européen, d'une part, et de celui de l'art conceptuel américain, d'autre part.⁶ » Durant cette période, plusieurs peintres et sculpteurs ont commencé à employer le livre comme support. Les livres d'artiste n'ont pas la même visée que le livre illustré. En fait, il s'agit de changer les habitudes de lecture de celui qui se frôle à l'œuvre. Comment devra-t-il aborder cet *objet-livre*? Le lecteur devient un *regardeur*, comme s'il contemplait une œuvre d'art. Il observe le livre, cherche à en comprendre la forme, analyse le rapport qu'entretient cette métamorphose avec le texte (s'il y en a un). Le livre d'artiste représente également l'expression d'un refus des artistes. Ils s'opposent à « illustrer le texte de façon anecdotique »⁷. Ils ne supportent pas que « leur création ne serve que de faire-valoir à l'œuvre littéraire »⁸. Le livre n'appartient plus à l'auteur seul. Les peintres ne se soumettent plus à l'écriture ou à la forme figée du livre traditionnel. Ils créent des œuvres dont la matérialité éveille d'autres sens que la vue. En effet, certains livres font, de manière plus aiguë, appel au sens du toucher. C'est-à-dire que l'artiste utilisera des matériaux différents afin que le toucher du lecteur soit davantage sollicité. Bien entendu, le livre que je qualifie de « traditionnel » fait appel au toucher, puisque nous le tenons en nos mains. Toutefois, des livres d'artiste amènent le lecteur à sentir, sous ses doigts, des textures différentes, des reliefs qui parlent (ou murmurent) à travers le texte. Dans l'œuvre présentée ci-dessous, l'aspect tactile surpasse le visuel. Quand elle décrit son œuvre, Karen Trask affirme :

⁶ BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA, « Histoire d'un concept », dans *Le livre d'artiste. Une lecture réinventée* [en ligne], www.collectionscanada.gc.ca/livres-d-artistes/ [Site consulté le 6 février 2012].

⁷ *id.*

⁸ *id.*

Grâce à l'estampe, le moulage, le tissage ou le filage, je transforme les mots que l'on considère sans dimensions physiques en objets concrets. L'exploration des modes d'influence de la matérialité du papier sur notre relation avec les mots, ainsi que les liens entre la langue comme texte et les arts textiles sont au cœur de mon processus de création. Que le spectateur perçoive son propre corps dans l'environnement, par l'entremise du mouvement et du toucher, est un aspect important de mon œuvre. Je veux toucher les mots.⁹

Il ne s'agit plus de faire cohabiter deux formes de langage dans un même support : l'œuvre de Karen

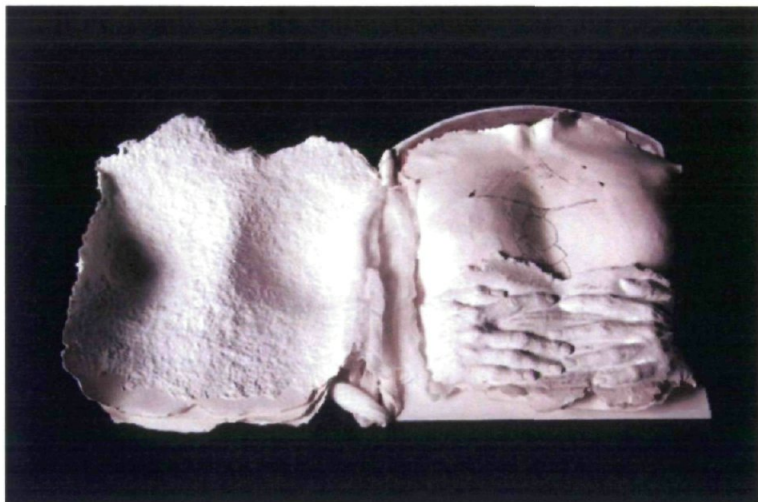


Figure 5 : Karen Trask, *Le poids des mots=Between Hands*, Québec : K. Trask, 1986.

Trask, comme celles de plusieurs autres artistes, vise à matérialiser ce qui s'avère impalpable. Karen Trask tente de préserver les sensations matérialisées par l'artiste.

La forme du livre n'a jamais cessé d'évoluer. Certains entrevoient l'avènement du livre d'artiste comme une manière, pour les peintres et artistes visuels, de prendre une place de

choix dans le projet éditorial. D'autres, comme Yves Peyré, n'envisagent pas ce phénomène comme un aboutissement en soi. Il définit cette forme du livre comme « un ornement, une décoration, au mieux [comme] un accompagnement qui a pour lui cet avantage d'être une vraie création [...] ». Il ne nie pas l'innovation apportée par le livre de peintre, mais il ne voit pas là l'équilibre entre le texte et l'image. C'est pourquoi il introduit l'expression *livre de dialogue* pour parler de la relation entre l'écriture et l'illustration au sein du livre. Il écarte les cas comme *Le poids des mots=Between Hands* de Karen Trask. Pour Peyré, le *livre de dialogue* constitue « l'apogée de l'image dans le livre (reposant sur la force d'une tension) sans qu'il y ait renoncement à l'idée de livre.¹⁰ » Selon Peyré, les arts visuels peuvent être intégrés au livre. Cependant, ils ne doivent pas en dénaturer la forme. Unir deux médias au

⁹ BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA, « Galerie des artistes », dans *Le livre d'artiste. Une lecture réinventée*, [en ligne], www.collectionscanada.gc.ca/livres-d-artistes/ [Site consulté le 6 février 2012].

¹⁰ Yves Peyré, *Peinture et poésie. Le dialogue par le livre*, Gallimard, Paris, 2001, p. 44.

sein du livre ne signifie pas que ce dernier doive perdre sa forme originelle. Pour Peyré, et pour moi également, il s'avère possible que les arts visuels et l'écriture se côtoient dans un même espace sans dénaturer le texte. Dans le cas du *livre de dialogue* (ou illustré), l'auteur s'avère l'hôte de l'échange. Les arts visuels doivent donc épouser les formes de son environnement d'accueil. Il en est de même dans le cas où l'auteur intègre l'espace de la toile.

Il est important d'expliquer le principe du *livre de dialogue* afin d'apporter une appellation aux œuvres qui font partie du paysage littéraire actuel. Certains livres illustrés produits dans les années 2000, présentent un rapport égalitaire entre les deux entités (texte/image). Le travail d'Yves Peyré est considérable et représente une percée dans le domaine du livre illustré. Toutefois, il cite en exemple des œuvres bien connues, *L'Après-midi d'un faune* de Mallarmé, illustré par Édouard Manet, par exemple. Il ne s'aventure pas dans l'analyse d'œuvres récentes, datant de la décennie 1990. Il ne définit pas non plus les nombreuses manières dont s'articulent les dialogues dans les livres. D'où ma proposition d'explorer deux cas de figure : *La Saveur du vide*¹¹, du peintre et auteur Lino et *Harvey. Comment je suis devenu invisible*¹², de l'auteur Hervé Bouchard et de l'illustratrice Janice Nadeau. J'ai choisi ces deux livres parce qu'ils sont issus de formes que Peyré ne considère pas comme des *livres de dialogue*. Pour lui, le livre de peintre et l'album (pour enfants ou non) constituent des exemples d'œuvres dans lesquelles le dialogue ne semble pas possible. Dans le cas du livre de peintre, le dialogue ne serait pas équilibré puisque les arts visuels occuperaient davantage de place. En ce qui concerne l'album, les images ne seraient qu'un accompagnement. À mon avis, les deux œuvres à l'étude conduisent à voir les choses autrement.

¹¹ Lino, *La Saveur du vide*, Montréal, Les 400 coups, 2003, 110 p.

¹² Hervé Bouchard et Janice Nadeau, *Harvey. Comment je suis devenu invisible*, Montréal, La Pastèque, 2010, 161 p.

Dans un premier temps, l'œuvre de Lino, selon la définition de Peyré, apparaît comme un livre de peintre. « Si le *livre de dialogue* a soif d'égalité dans l'expression, le *livre de peintre* privilégie la part plastique au point d'oublier jusqu'à la raison d'être de tout livre : le texte.¹³ » Bien entendu, la peinture est première dans *La Saveur du vide*, mais il n'en demeure pas moins que le texte s'intègre de manière à faire naître un dialogue florissant entre les images et les mots. Le texte ne vient pas seulement expliquer ce qui est illustré. La corrélation entre les deux éléments crée une entité neuve. « Chacune de ses parties fonctionne à la fois comme rouage de la nouvelle machine, et comme pièce indépendante extraite d'un contexte qu'elle continue de véhiculer avec elle, ce qui appelle à chaque fois une double lecture. La surface du poème se creuse alors d'une sorte de "troisième dimension" que serait la mémoire du geste de déplacement [...].¹⁴ » « Le geste de déplacement » évoque, selon moi, le rapport entre texte et image après les avoir mis en relation. La « troisième dimension » représente l'interprétation faite à partir du rapport entre les deux entités. Il faut cesser la lecture momentanément afin de comprendre cette nouvelle voix créée par la rencontre du texte et de l'image. Le dialogue mis en présence dans *La Saveur du vide* s'appellera donc *dialogue de la troisième dimension*.

Dans un deuxième temps, la collaboration entre Bouchard et Nadeau ne correspond pas à ce que Peyré entrevoit en terme de dialogue. Selon lui, dans l'album pour enfants, « texte et illustration restent sur leur quant-à-soi, [...].¹⁵ » En analysant *Harvey. Comment je suis devenu invisible*, je veux démontrer que l'album peut contenir des images en parfaite symbiose avec le texte. Les illustrations ne jouent pas seulement un rôle d'accompagnement ou de justification du texte. Dans l'œuvre étudiée, les dessins sont les interlocuteurs du texte. Ils complètent le discours, là où le texte n'a pas de mot pour exprimer ce qui survient dans l'histoire. Le texte s'arrête, et l'auteur laisse planer un silence parce qu'il ne trouve pas de

¹³ Yves Peyré, *op. cit.*, p. 44.

¹⁴ Gaëlle Théval, *art. cit.*, dans Joana Barreto, Jérémie Cerman, *et coll.* [dir.], *Visible et lisible : Confrontation et articulation du texte et de l'image*, Paris, Nouveau Monde (Coll. CIES-Sorbonne), 2007, p. 160.

¹⁵ Yves Peyré, *op. cit.*, p. 52-53.

mots pour exprimer l'émotion vécue par les protagonistes. L'image comble ainsi le vide laissé par l'auteur. Il y a également complétude dans ce cas-ci. Puisque l'image évite les temps morts dans le texte, je qualifierai ce phénomène de *dialogue de la continuité*. Bref, j'exposerai de quelles façons (*dialogue de la troisième dimension* et *dialogue de la continuité*) peut se présenter le dialogue dans deux œuvres de nature différente. Du coup, je démontrerai que Peyré avait tort d'exclure le livre de peintre et l'album de la définition du *livre de dialogue*.

La Saveur du vide : le dialogue de la troisième dimension

L'image et le texte fonctionnent selon un code qui leur est propre. Constaté la différence majeure entre les deux systèmes constitue une étape importante dans l'analyse d'une œuvre graphique. Un rapport privilégié s'inscrit entre les deux sémies, mais il s'avère primordial de comprendre chacune d'elles dans son individualité. « Il est vrai que peinture et poésie sont des dimensions tout à la fois contradictoires et complémentaires, la première s'appropriant le tangible quand la seconde est la proie de l'impalpable.¹⁶ » Je ne prétends pas redéfinir les codes régissant les arts visuels et l'écriture. Je tente d'expliquer comment le concret et l'abstrait¹⁷ peuvent entrer en dialogue. D'un côté, les arts visuels (le concret) visent à matérialiser un concept ou une pensée. Les matériaux utilisés, tels que la peinture, le papier, l'argile, par exemple, rendent l'idée de l'artiste directement accessible à la vue, et parfois au toucher. L'écriture (l'abstrait) quant à elle constitue un laboratoire où se développent les sensations et les idées. Le langage, matériau de construction du texte, suggère l'enchaînement de divers signes, de plusieurs mots. Cet assemblage peut parfois exprimer un concept si vaste, qu'il devient abstrait. Les écrits peuvent se refermer sur eux-mêmes, lorsque seul celui qui les a produits en saisit le sens. Si un auteur emploie seulement la phrase suivante : cette femme est belle. Il va de soi que l'image que l'on se

¹⁶ Yves Peyré, *op. cit.*, p. 18 .

¹⁷ J'utilise les termes ci-haut, car, lorsqu'il parle de la peinture, Yves Peyré la qualifie de tangible ou palpable. Par contre quand il réfère à l'écriture, il emploie le terme impalpable. *ibid.*, p. 12 et 18.

fera de cet individu sera abstraite. L'écrivain doit amplifier l'image, décrire les traits et l'allure de son personnage afin de rendre de le rendre tangible. Certes, image et texte s'éloignent en raison de leur nature, mais ils se complètent dans la mesure où l'un pallie les manques de l'autre. C'est pourquoi Peyré souligne le caractère bidimensionnel de la relation entre la peinture et l'écriture. Assurément, l'image parvient à rendre une réalité abstraite, comme les émotions, visible et palpable. Pourtant, elle ne fournit pas toujours les balises nécessaires à son interprétation. Bien entendu, il n'y a pas de solution donnée quand il s'agit de capter le message laissé dans la peinture. Cependant, il faut éviter de se lancer dans la surinterprétation. Dans cette perspective, le texte joue un rôle de guide, de complément de sens. Le lecteur ne s'égare pas et demeure sur le fil. Au sein du livre illustré (ou de dialogue), il va de soi que le texte se laisse compléter par les illustrations. Celles-ci permettent de mettre en scène des émotions émergeant du texte. Les mots décrivent les sentiments, mais ils ne les rendent pas accessibles pour autant. Il n'existe pas qu'une manière d'être triste ou de se sentir à part. De ce fait, l'écriture omet des détails parfois contributifs à la compréhension optimale de l'expression. J'entends par là que comme l'image, le texte s'expose aussi à la surinterprétation à cause de l'absence de repères.

L'écriture et la peinture peuvent entrer en contact sans courir le risque de meurtrir et d'atrophier l'autre. Cela dit, que se produit-il quand ces deux entités entrent en relation? Silvie Bernier propose une définition intéressante de cette mise en rapport du texte et de l'image. « La présence simultanée de deux systèmes de signes multiplie les messages et les interférences. Le livre illustré laisse ainsi entendre un concert de voix, parfois dissonantes.¹⁸ » Il est vrai que le livre illustré représente un tout foisonnant, qu'au premier abord, la lecture de cet objet hybride peut constituer un défi de taille. On ignore quelle action poser avant l'autre lorsque plusieurs éléments s'offrent ou se montrent. Lire ou regarder? Il n'y a pas de bonne réponse, puisque le tout finit par être harmonieux. Ce qui sonne faux, c'est plutôt le son

¹⁸ Silvie Bernier, *op. cit.*, p. 62.

strident de cette phrase lancée dans le vide, sans paroi où rebondir. L'image devient donc ce mur (ou ce miroir) sur lequel les mots peuvent résonner. En d'autres mots, au sein du livre illustré, je considère l'illustration comme l'écho de l'écriture. « Au lieu de sa fonction décorative ou didactique, l'illustration agit comme un élément perturbateur de continuité du texte en instaurant, en sourdine, un discours parallèle.¹⁹ » Silvie Bernier reconnaît l'évolution de l'image au sein du livre. Elle ne se contente pas d'apporter un agrément visuel ou des informations physiques au lecteur. Par contre, je démontrerai ultérieurement que l'illustration ne représente pas forcément un élément déstabilisateur et qui briserait la continuité. Ce que je retiens de cette affirmation, c'est l'expression « discours parallèle ». Ce message instauré « en sourdine », on peut, si l'on décide, l'écouter et y puiser une mine d'informations essentielles à la compréhension du dialogue. Il est possible de regarder un film en sourdine avec des sous-titres, mais pour tout saisir il faut entendre la voix et l'intonation des interlocuteurs. Les sentiments qui émanent des scènes n'en seront que plus clairs. Or, je doute que le terme « discours parallèle » convienne. Cela met de côté le discours résultant de la relation entre l'image et le texte. Comme si le lecteur s'élançait sur une voie de perdition en tentant de capter le nouveau message créé par la rencontre de l'écriture et de la peinture. Je propose plutôt la « troisième dimension », car ce nouveau langage fait partie de l'ensemble. Je rappelle l'énoncé de Gaëlle Théval sur la « troisième dimension » :

[...] le terme de collage désigne de façon simultanée une action et son résultat, et ce résultat ne saurait être dissocié du geste qui en est à l'origine. [...] Chacune de ses parties fonctionne à la fois comme rouage de la nouvelle machine, et comme pièce indépendante extraite d'un contexte qu'elle continue de véhiculer avec elle, ce qui appelle à chaque fois une double lecture. La surface du poème se creuse alors d'une sorte de « troisième dimension » que serait la mémoire du geste de déplacement [...].²⁰

Le livre illustré constitue une superposition articulée du texte et de l'image. Dans quel but ces deux modes d'expression ont-ils été mis en relation? Qu'est-ce qui se cache derrière ce « geste de déplacement »? La double lecture (le geste de déplacement) mène au résultat de l'équation. Cette

¹⁹ *id.*

²⁰ Gaëlle Théval, *op. cit.*, p.160.

nouvelle manœuvre qu'occasionne l'exploration d'une œuvre graphique ne vise pas forcément à mettre le lecteur dans une position inconfortable. Elle peut servir à propulser le sens profond vers lui. Passer à ce double mode de lecture équivaldrait à enfile des lunettes « 3D » au cinéma. Les détails que l'on aurait pu omettre de considérer sans lunettes jaillissent de l'écran. Dans le cas du livre illustré, le texte constitue les lunettes « 3D » de l'image, et vice-versa. La surface de la page se creuse à mesure que nous passons d'un mode à l'autre, et que notre compréhension se voit augmentée. L'union du texte et de l'image dépasse alors le stade de « difficulté » pour devenir une œuvre approfondie par la richesse de chacune des sémies. Sommairement, le *dialogue de la troisième dimension* pourrait être défini comme suit : une union contrastée ou fusionnelle entre le texte et l'image produisant un passage vers un autre niveau de signification. Bien entendu, cet autre degré est représenté par la troisième dimension.

Avant d'aborder l'œuvre de Lino, il me faut définir en quoi elle est pertinente en terme de dialogue. Selon Yves Peyré, le *livre de peintre* met le texte de côté au profit de l'aspect plastique de l'œuvre. Dans ce cas, *La Saveur du vide* n'en est pas un. Certes, il a été produit par un peintre seul. Il n'y a pas d'échange entre un illustrateur et un auteur. Peyré considère tout de même ces œuvres solitaires comme des *livres de dialogue*. « Le passage pour un peintre du discours à la poésie est un geste extrême, il suppose en effet l'insuffisance du mode initial d'expression.²¹ » Sans doute, le peintre arrive-t-il à s'exprimer par le biais de son médium. Cependant, il s'aperçoit des limites de la peinture dans l'expression. Il ne peut pas tout montrer, il doit aussi expliquer. L'image que je vais analyser, tirée de *La Saveur du vide* du peintre (et auteur) Lino démontre à quel point le texte joue parfois un rôle déterminant. Je tenterai de mettre en lumière les fonctions des éléments visuels et textuels dans la création de la troisième dimension. Il est important de rappeler les grandes lignes de la diégèse de

²¹Yves Peyré, *op. cit.*, p. 20 .

l'œuvre afin de saisir toute la pertinence de l'exemple choisi. À une époque indéterminée, dans un monde où les gens sont dépourvus de considération pour l'Autre, un peintre s'interroge. En effet, les individus se montrent indifférents parce qu'ils ne possèdent plus d'organes vitaux. L'émotivité provenant des tripes, ils ne s'en font pas pour leur prochain. Alors qu'il se balade dans un parc désert, le peintre découvre, sur un banc, un cœur humain. Il s'empresse de le recueillir et de trouver un chirurgien pouvant lui transplanter l'organe de vie dans la poitrine. Une fois l'opération effectuée, le peintre reçoit une gifle douloureuse : celle de l'indifférence de l'Autre. Il décide de partir, de faire un pèlerinage dans le but de comprendre son geste, à la suite duquel il recommence la douleur, la déception.



Figure 6 : Lino, *La Saveur du vide*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 63-64.

D'entrée de jeu, je souligne que tous les éléments visuels présents contribuent à la création de la troisième dimension. D'abord, le texte n'est pas typographié, mais manuscrit. Cet aspect me mène à croire que l'œuvre se rapproche davantage de la dimension plastique que de la dimension scripturale. Lino a fait l'ajout de bandes de ruban adhésif par-dessus sa toile afin d'ouvrir l'image vers un autre niveau de signification. L'illustration n'était-elle pas suffisante? Que j'aborde cette composition en rapport avec l'ensemble du texte ou isolément, la même conclusion se dessine : les ajouts textuels sont nécessaires pour accéder à la troisième dimension. Si j'appréhende cette image de manière isolée, sans tenir compte des propos qui la précèdent, mon interprétation demeure incomplète. Je constate la souffrance de l'être mis en présence. On dirait qu'il est captif. Je vois bien qu'il est plongé dans une profonde obscurité. Par contre, l'utilité de l'organe cardiaque et des parties génitales dans le dessin demeure au stade de l'énigme à déchiffrer. Par rapport à l'ensemble de l'histoire racontée, cette illustration, exempte de texte, mène à la confusion. Les dernières paroles prononcées par le peintre avant de clamer sa différence furent : « Je suis entré dans un café pour voir si j'y étais. Le garçon, comme d'habitude, fit son service sans me regarder, ni me dire bonjour. Mais bon sang! Personne ne remarque RIEN!²² » Grâce à l'image, je comprends qu'il s'indigne que les autres n'aient pas remarqué qu'il avait de nouveau un cœur. Les organes génitaux pourraient être justifiés par le fait que le protagoniste se met à nu devant ses semblables, en acceptant de vivre des émotions à nouveau. Malgré cela, certains détails brouillent les pistes. Effectivement, le fait que le personnage soit attaché ne se motive pas de lui-même. La croix seule, dans l'espace blanc de l'autre page, peut constituer un repère. Représente-t-elle réellement un repère si nous n'avons pas accès à la phrase ajoutée? Je n'accorde pas autant d'importance à la croix si je ne peux pas lire les mots sur le ruban adhésif.

²² Lino, *La Saveur du vide*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 62.

Pour moi, la création de la troisième dimension s'enclenche dès que je prends connaissance du message : « J'étais pourtant différent! » Tous les éléments de la composition deviennent effectifs grâce à cette courte phrase. J'aimerais, dans un premier temps, appuyer mon analyse sur la posture du personnage et sur la croix. Les poignets attachés du peintre ainsi que les traits rouges cruciformes dans l'espace blanc font référence à la figure universelle de Jésus crucifié. Jésus s'est sacrifié pour ses semblables en se laissant clouer sur la croix comme un criminel, un marginal. Le peintre se sent différent, parce qu'il a osé la transplantation du cœur. Il a pris le risque de s'exposer à des complications ou à la mort pour pouvoir se sentir humain à nouveau. La croix représente également un outil de torture. Le protagoniste s'est soumis lui-même au supplice de la chirurgie. Par la suite, il est torturé par la froideur de ses semblables. Par contre, la figure de la crucifixion ne sert pas seulement à mettre en lumière la souffrance. Elle marque aussi un contraste éminent dans la situation vécue par le peintre. Dans l'Antiquité, la crucifixion détenait un caractère sensationnaliste. Cette méthode de mise à mort constituait, en quelque sorte, un spectacle ouvert à tous. Hormis les proches des crucifiés, les gens étaient appelés à assister à la mort lente des criminels. En ce sens, je crois que la blessure du personnage s'avère d'autant plus évidente. Il a souffert afin de s'offrir aux autres, et de se montrer tel qu'il est. La greffe du cœur fait de lui un être humain sans pudeur, qui se donne en spectacle. Malheureusement, personne ne remarque sa différence. Les gens continuent à ne rien voir, et à ne rien ressentir. En revanche, il n'y a pas seulement la figure de Jésus sacrifié qui émerge de la nouvelle dimension créée par le texte. Je crois que les poignets attachés du protagoniste ne font pas exclusivement référence à la crucifixion. Le concept de captivité occupe également une place importante dans la composition du tout. Dans le monde du peintre, l'indifférence et l'insensibilité constituent le blason de la liberté. Souvent, les émotions empêchent les gens d'avancer. Une rupture difficile ou un deuil peuvent enfermer certains individus dans une profonde tristesse. En retirant leur cœur de leur poitrine, les individus se libèrent de

tout sentiment accaparant. Dans le cas du protagoniste de *La Saveur du vide*, le désintérêt de la société représente la source de sa captivité. Il se sent à nouveau prisonnier de ses sentiments. S'il n'avait pas eu de cœur, l'apathie des autres aurait coulé sur lui comme sur le dos d'un canard. Ces éléments graphiques, mis en relation avec la phrase collée, ouvrent la brèche vers la troisième dimension. Cependant, j'en suis seulement à la naissance de ce passage.

Un autre élément de la composition visuelle attire mon attention quand je lis la phrase ajoutée. Les organes génitaux découverts du protagoniste m'amènent aussi à approfondir ma compréhension de la relation entre le texte et l'image. Comme je l'ai mentionné précédemment, le fait que l'on puisse voir le pénis du peintre constitue une manière de signifier qu'il se met à nu devant les autres. Cela représente une autre manière de se donner en spectacle. Je crois que la présence marquée de l'organe reproducteur suggère une sorte de provocation. Je n'entends pas ici que Lino ait voulu choquer le lecteur en exposant l'appareil génital du personnage. Il s'agit plutôt d'attirer l'attention, encore une fois, sur l'indifférence notoire du « ils » mis en présence dans le texte. Cette image parle d'elle-même, reflète des paroles que le peintre aurait pu prononcer. Comme s'il disait aux autres : « Je pourrais vous montrer ce que j'ai de plus intime, mais vous ne remarqueriez rien! » Autre point, le pénis du personnage est la seule partie de son corps qui ne soit pas recouverte de peinture blanche. Ses bras, son tronc et ses jambes sont masqués par une couche blanchâtre. Je pense que cela réfère à l'intimité désirée par le peintre. En montrant ses parties intimes, il tente de dévoiler ce que les gens gardent secret. Cette image constitue une personnification des émotions. La couche de peinture blanche camoufle l'artificiel. À travers cette épaisseur blanche, deux éléments transcendent : les organes génitaux et le cœur tracé en rouge. Le peintre se livre dans son plus simple appareil, avec toute son émotivité, et rien ne survient, pas même un regard ou un « bonjour ». Voilà pourquoi il se sent en marge. Et puis la croix, seule dans sa page blanche? Ne représente-t-elle pas ce sentiment de marginalité? Bien entendu, il s'agit du symbole de la

crucifixion et du supplice qui en découle. Par contre, je crois qu'elle illustre également la douleur créée par la solitude. Le peintre se retrouve seul au beau milieu de ce monde peuplé d'individus vides et sans saveur. Il est replongé dans les ténèbres du « ressentir »; d'où la gouache noire envahissante autour du protagoniste. La page n'est pas entièrement recouverte de noir, il reste quelques centimètres de blanc. Cela suggère que la plongée dans l'obscurité progresse à grands pas.

Bref, la troisième dimension se dessine à mesure que j'interroge les deux composantes. D'un côté, il ne suffit pas de contempler les illustrations pour réellement comprendre ce que les autres n'ont pas remarqué. Puis, d'un autre côté, se contenter de lire cette courte phrase : « J'étais pourtant différent! », ne constitue pas la clé pour saisir toutes les pensées cachées derrière cette brève assertion. L'union du texte et de l'image oblige à un déplacement constant de l'un à l'autre. Il faut balayer l'illustration à plusieurs reprises, à l'affût de chaque signe. Capter chaque symbole, et revenir, sans cesse, à la phrase collée par-dessus. Ce mouvement de va-et-vient répétitif use la surface de la page, et laisse place, en filigrane, à une nouvelle composition. Chacune des entités garde son identité propre, mais elles travaillent de concert pour ouvrir la voie vers la troisième dimension, cette couche de sens que le lecteur ajoute après avoir exploré chacune des contrées mises en présence dans le livre. Bien sûr, un dialogue s'établit déjà entre le texte et l'image, par le biais de Lino, peintre et auteur. Cependant, un troisième interlocuteur intervient à l'intérieur de cet échange : le lecteur. L'interprétation de ce dernier s'inscrit dans la composition. La troisième dimension dépend du lecteur. « [...] il n'y a pas une seule lecture possible d'une image. [...] chacun effectue des constructions perceptives, c'est-à-dire introduit dans l'image, par projection, des éléments imaginaires qui sont eux-mêmes fonction des séries cognitives propres à l'individu.²³ » Chaque individu possède un bagage de connaissances différent.

²³ Louis Porche dans Silvie Bernier, *Du texte à l'image. Le livre illustré au Québec*, Québec, Les presses de L'Université Laval (Coll. Vie des lettres québécoises/CRELIQ), 1990, p. 60.

Chaque lecteur a son imaginaire propre. La troisième dimension constitue l'espace dans lequel le lecteur fera jaillir le résultat de la relation entre le texte et l'image. Finalement, le dialogue de la troisième dimension laisse de l'espace au lecteur. Celui-ci, poussé par ses connaissances, ses perceptions et son imaginaire, sonde les illustrations et le texte tour à tour afin d'éclaircir la relation existant entre eux.

Harvey. Comment je suis devenu invisible : le dialogue de la continuité

Comme je l'ai mentionné précédemment, Yves Peyré ne considère pas l'album comme un livre de dialogue. « Dans un album, texte et illustration restent sur leur quant-à-soi, au mieux le texte introduit-il à la suite des images [ou les] précède.²⁴ » Autrement dit, les images ne font qu'orner le texte. Elles ne contribuent pas à l'avancée du lecteur dans l'espace du livre. Ce que l'auteur nomme et raconte, l'illustrateur le reproduit fidèlement. Il n'y a pas réellement d'interaction entre les deux sémies. Elles gardent toutes deux une certaine réserve par rapport à l'autre. Le texte et l'image semblent interagir, mais l'illustration ne s'avère pas autonome par rapport au texte. Peyré affirme que, pour être considéré comme un livre de dialogue, le livre illustré doit être né d'une rencontre « s'il veut être véritable dialogue entre l'écrit et l'image, possession réciproque de la poésie et de la peinture »²⁵. L'exemple de Tim Burton montre que, malgré la rencontre entre la peinture et la poésie, la notion de dialogue ne s'applique pas. Cette page, tirée d'un album écrit et illustré par le cinéaste Tim Burton, semble à première vue, présenter une relation entre l'illustration et le texte. Même si les deux entités se côtoient dans l'espace de la page, il ne s'agit pas pour autant de dialogue.

²⁴ Yves Peyré, *op. cit.*, p. 52-53.

²⁵ *Ibid.*, p. 31.

Dans le cas de l'album de Burton, les éléments graphiques appuient le propos poétique de l'auteur. Burton illustre ses vers afin de mettre une image sur les mots. Loin de moi l'idée de diminuer le travail du cinéaste, mais Burton aurait pu illustrer la mort de la jeune femme de diverses façons. Il a opté pour l'illustration de situation qui, je le rappelle, reproduit fidèlement l'action mise en scène dans le texte. Certes, l'ensemble du texte constitue une métaphore sur la monoparentalité. La jeune femme se retrouve seule pour élever un enfant qu'elle a conçu pour se rapprocher d'un homme qui ne l'aime pas. Elle

accouche, dans l'eau, d'un « bébé ancre » qui la fait sombrer au fond de la mer. Pendant ce temps, le père de l'enfant retourne sur la terre ferme et continue sa vie. Malgré le caractère métaphorique du texte, l'image demeure au stade littéral. Elle ne permet pas d'accéder à un autre niveau de sens. Même en l'absence d'illustrations, la figure de l'ancre reste centrale.

Toutefois, certains albums, même s'ils sont adressés aux enfants, présentent un dialogue. C'est le cas de *Harvey. Comment je suis devenu invisible*²⁶ d'Hervé Bouchard et Janice Nadeau. Bien entendu, avant de commencer l'analyse de cette œuvre, je considère important d'en résumer l'histoire. Ce livre raconte la vie d'un garçon nommé Harvey. Celui-ci vit normalement, joue avec ses copains à la sortie de

Et seule elle resta dans la vie
avec son bébé ancre gris,
qui si pesant devint
qu'il la fit couler, à la fin.
Alors qu'elle sombrait au fond,
son vœu non exaucé,
il y avait elle, et son bébé,
et, de-ci de-là, quelques poissons.



Figure 7 : « Bébé ancre » dans Tim Burton, *La triste fin du petit Enfant Huître et autres histoires*, France, 10/18 (Coll. Domaine étranger), 1997, p. 121.

²⁶Hervé Bouchard et Janice Nadeau, *Harvey : Comment je suis devenu invisible*, Montréal, La Pastèque, 2010, 161 p.

l'école. Cependant, sa vie bascule le jour où son papa Bouillon meurt. À partir de ce jour, le processus d'invisibilité commence. Il devient invisible aux yeux de tous à cause de la mort de son père. En d'autres mots, cet album illustre les émotions vécues par un enfant en instance de deuil. Sa mère fait moins attention à lui, les autres membres de la famille concentrent leur attention sur la pauvre veuve. Harvey ne comprend pas réellement toute la lourdeur des événements et se retire dans un monde fantaisiste. Malgré la simplicité de la structure de cette histoire, je trouve important de préciser que cette œuvre renferme plusieurs types de dialogues. En effet, ce livre tend vers le dialogue de la troisième dimension. Comme dans *La Saveur du vide*, des illustrations accompagnées d'une courte phrase ouvrent sur d'autres significations. Cette troisième dimension se creuse grâce au travail du lecteur qui passe d'un média à un autre pour dénicher le résultat de leur union. Comme Lino, Janice Nadeau laisse derrière elle des signes. Ces signes, le lecteur les capte et les met en rapport avec le texte. Dans *Harvey*, il s'agit du même procédé : une simple affirmation comme « Nous sommes rentrés », combinée à des images sémiotiquement chargées.

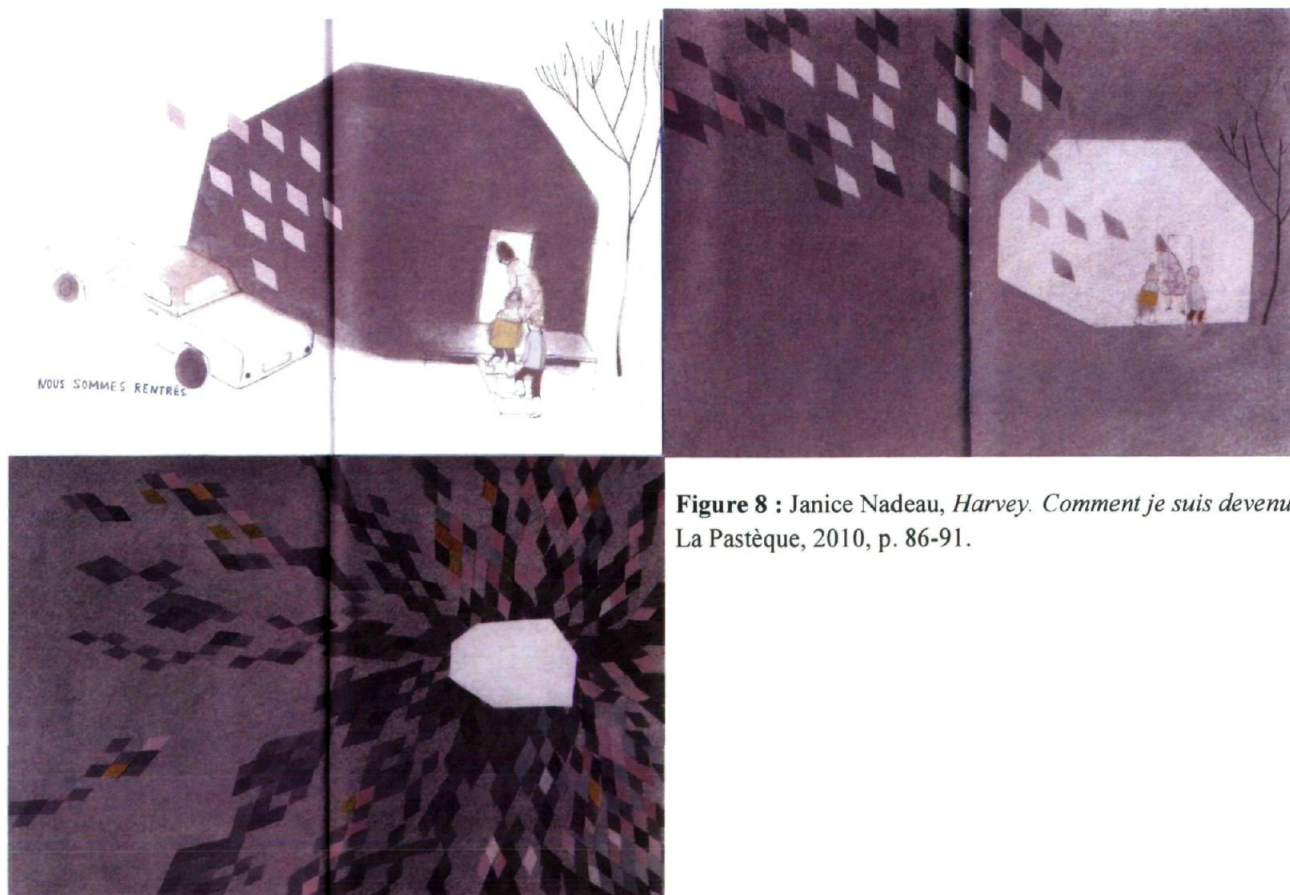


Figure 8 : Janice Nadeau, *Harvey. Comment je suis devenu invisible*, Montréal, La Pastèque, 2010, p. 86-91.

L'affirmation du personnage principal, Harvey, indique qu'il rentre à la maison avec sa mère, devenue veuve, et son petit frère, Cantin. Grâce aux images, le texte gagne en signification et en symbolique. La maison se transforme, au fil des pages, en flocon de neige. Je souligne, au passage, que pour moi, les images présentées constituent une seule illustration. Elle s'étend sur plusieurs pages afin d'engendrer un mouvement. Si le livre était un film d'animation, la transformation de la maison des Bouillon en flocon de neige serait présentée dans son intégralité, sans coupure entre les différentes phases du changement. C'est pourquoi je considère ces six pages comme une seule illustration. Dans *La Saveur du vide*, la figure de Jésus crucifié, par exemple, nous amenait vers d'autres voies de compréhension. Il en est de même dans le livre de Bouchard et Nadeau. L'image du flocon, même si elle peut sembler banale, ouvre sur la troisième dimension. En mettant la phrase, « Nous sommes rentrés » en rapport avec l'illustration de Nadeau, le déplacement (ou geste de lecture) entre les mots et l'image s'amorce. D'abord, cette image évoque la perte de repère occasionnée par la mort du père Bouillon. Une fois la panique dissipée, le corps de père Bouillon parti pour la morgue, la famille endeuillée rentre à la maison, à l'abri des regards indiscrets. Nadeau change la maison en flocon de neige parce que la veuve Bouillon et ses orphelins ne posent pas seulement le geste machinal de rentrer au bercail. Ils entrent dans un processus, celui du deuil. En rentrant dans leur demeure, ils pénètrent dans l'anonymat, puisque le flocon disparaît toujours dans l'immensité du banc de neige. Le flocon vole dans le ciel, mais une fois qu'il s'est posé sur l'amas blanc déjà tombé, il se perd parmi les autres. Impossible de le retrouver, de le reconnaître, il se fond dans la masse. Il s'agit d'un deuil parmi tant d'autres. Je crois même que l'image créée par Janice Nadeau propose un parallèle saisissant avec le titre de l'œuvre : *Harvey. Comment je suis devenu invisible*. Une fois à la maison, il s'enferme dans un deuil, invisible aux yeux des autres. Le foyer familial représente, en temps normal, une balise sur laquelle on peut compter, comme un phare dans la tempête. La *maison-flocon* illustre clairement l'effacement et l'effritement de ces bases solides.

Tout ce qu'ils avaient bâti dans le passé tombe dans l'oubli. Plus l'histoire progresse, plus l'invisibilité prend le dessus. Harvey devient complètement invisible devant sa mère prise dans sa torpeur. Ainsi, l'illustration de Nadeau constitue une sorte de mise en abyme du sort réservé à Harvey. En revanche, elle présente aussi une contradiction. Malgré l'aspect anonyme de l'événement illustré, le flocon symbolise tout de même la différence. Il est bien prouvé que les flocons de neige sont tous différents, aucun n'est identique. Même si les Bouillon se préparent au deuil, comme de nombreuses autres familles tous les jours, ils vivront cet épisode tragique à leur façon. Ils se distingueront tout de même du reste du monde.

Comme je l'ai mentionné, l'œuvre d'Hervé Bouchard et de Janice Nadeau n'abrite pas seulement le dialogue de la troisième dimension. Ce livre met aussi en lumière ce que j'appelle le dialogue de la continuité. Je rappelle les propos de Silvie Bernier afin d'expliquer clairement la notion de dialogue de la continuité. « Au lieu de sa fonction décorative ou didactique, l'illustration agit comme un élément perturbateur de la continuité du texte en instaurant, en sourdine, un discours parallèle.²⁷ » Si la notion de discours parallèle s'avère intéressante dans la perspective d'un dialogue de la troisième dimension, c'est plutôt le silence qui règne dans le dialogue de la continuité. Le lecteur ne se retrouve plus devant de nouveaux discours et symboles à interpréter. Il y a en effet absence de mots, de paroles. L'auteur cesse de raconter pendant quelques pages, afin que l'illustrateur parle à son tour, par le biais de son propre art. « [...] les peintres peuvent en venir autrement à la langue, et même sans écrire.²⁸ » Cela signifie, pour moi, que l'illustrateur parvient à associer des images claires à un phénomène que l'auteur trouve difficile à décrire. Dans le cas du dialogue de la continuité, Janice Nadeau met en image toute la profondeur des sentiments vécus par la mère Bouillon au moment où le drame frappe sa famille. Les images parlent, nul besoin d'annexer un texte afin que le lecteur comprenne. Ce dialogue se rapproche grandement du

²⁷ Silvie Bernier, *op. cit.*, p. 62.

²⁸ Yves Peyré, *op. cit.*, p. 15.

langage cinématographique. L'entrée du livre constitue un bel exemple de mouvement cinématographique.

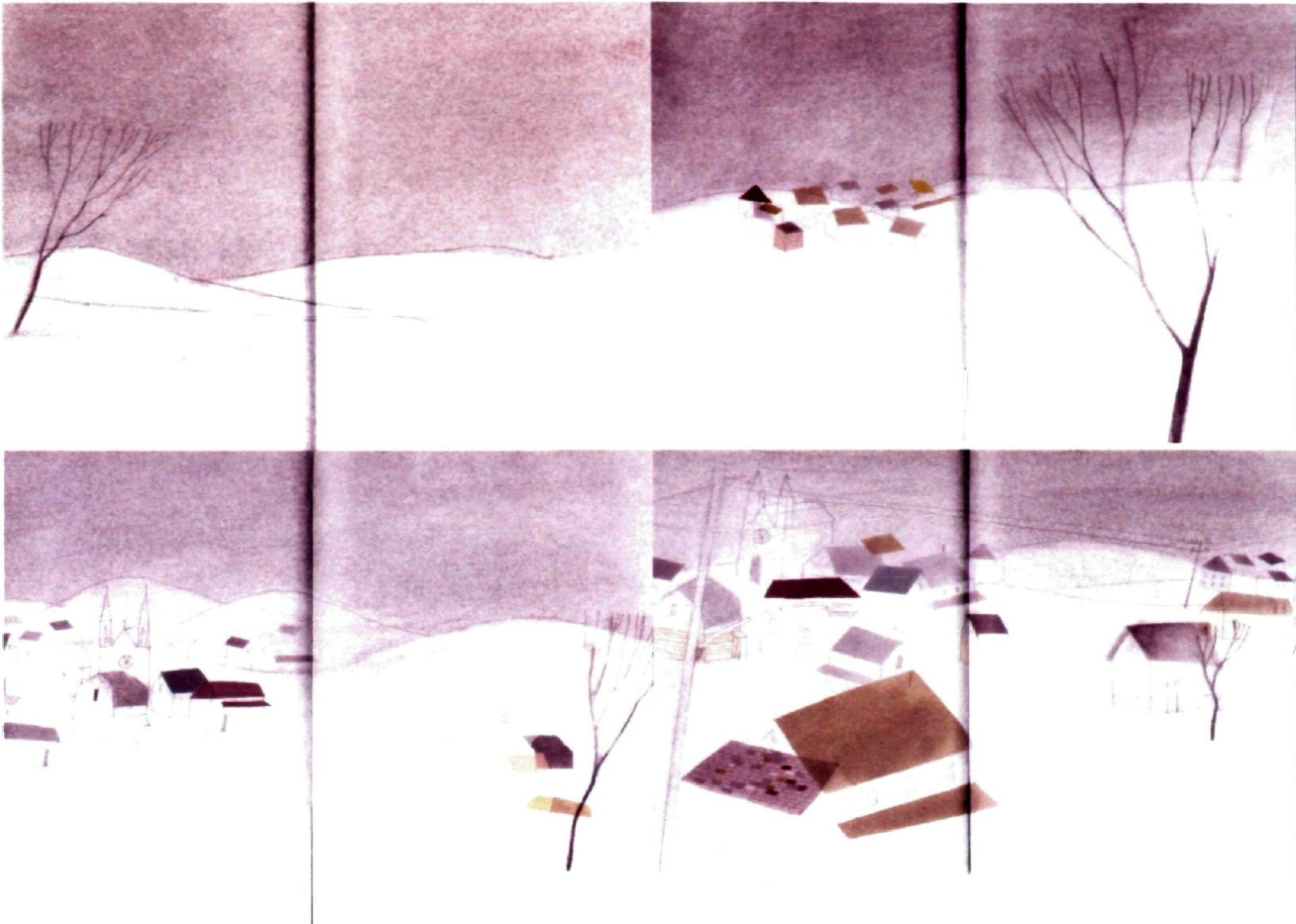


Figure 9 : Janice Nadeau, *Harvey. Comment je suis devenu invisible*, Montréal, La Pastèque, 2010, p. 8-15.

J'insère cet exemple afin de démontrer l'importance du mouvement dans le dialogue de la continuité. Dès l'entrée de l'œuvre de Bouchard et Nadeau, l'image effectue son travail de description. Hervé Bouchard n'a pas besoin de décrire le paysage dans lequel se déroulera l'histoire puisque Janice Nadeau s'en occupe par le biais des illustrations. Un procédé similaire est employé au cinéma. Il s'agit du panoramique. Parfois, un long métrage commencera par des plans de vue panoramique sur une forêt,

par exemple. Graduellement, les plans s'avèreront plus précis. Il y aura un plan panoramique sur une route enneigée, puis un autre plan sur un panneau indiquant le nom d'une ville avec le nombre d'habitants. Dès lors, le spectateur sait où se déroulera l'histoire qui lui sera racontée. Janice Nadeau emploie ce même procédé à plusieurs reprises dans le livre. Les images forment une phrase continue. Nul besoin de narration, car les images parlent et décrivent de façon autonome. La lecture ne se voit pas réfrénée. Même que parfois, au cinéma, les mots s'avèrent inutiles pour exprimer une émotion. À certains moments d'un film, le scénariste ne prévoit pas de dialogue ou de narration, puisque l'image suffit pour exprimer l'émotion vécue par les personnages. Parfois, un morceau de musique accompagne la scène, il ne s'agit pas d'un silence complet. La musique guide le spectateur dans son interprétation de la scène. Dans l'espace du livre, ce sont les couleurs, les textures qui entourent le protagoniste qui servent de repère. Il est important de retenir que la parole cède la tribune à l'image sans pourtant l'abandonner. Le texte ne se voit pas interrompu par l'arrivée impromptue d'une illustration ou d'un symbole dans l'espace de la page.

Dans cette perspective, le dialogue de la continuité diffère du dialogue de la troisième dimension parce que ce sont deux notions divergentes qui régissent leur mode de lecture. Le lecteur passe d'un registre de lecture à un autre. La continuité se voit interrompue par l'ouverture progressive de la troisième dimension, ou de ce « discours parallèle » dont parle Silvie Bernier. Le parcours du lecteur s'avère, dans ce cas, discontinu. Comme je l'ai démontré précédemment, il ne s'agit pas d'un aspect négatif dans une œuvre illustrée. Le dialogue de la troisième dimension, au contraire, permet d'approfondir divers aspects d'une œuvre : les sentiments des protagonistes, la portée de leurs gestes, etc. La notion de continuité, toujours selon ma définition, constitue plutôt un changement, et évoque l'idée d'un tracé bien défini. Le changement du mode d'expression ne crée pas de diversion. On passe de l'écriture à la peinture sans qu'il y ait rupture. La notion de discontinuité (dialogue de la troisième

dimension), quant à elle, mène sans cesse à la rétroversion. Le lecteur bascule d'un mode d'expression à l'autre jusqu'à ce qu'il saisisse l'importance de chaque mot et de chacun des signes contenus dans la composition graphique. Des propos fusent de toute part, et il les recueille. Finalement, la principale différence entre le dialogue de la troisième dimension et celui de la continuité, c'est le mode de lecture. Pour le premier, le lecteur doit en appeler à ses sens, à ses connaissances, à son esprit d'analyse. Pour le deuxième, il doit se laisser porter sur le fil continu du livre. En d'autres termes, quand on a affaire à un dialogue de la continuité, il n'existe plus de différence entre l'écriture et la peinture. Les deux entités entrent dans une sorte de communion totale.

Voir et lire peuvent se fondre en un seul et même acte, mouvement profond du regard qui embrasse cosmogoniquement deux ordres de la réalité pour susciter une entité seconde? Répondre oui, c'est acquiescer à l'idée la plus haute que l'on puisse se faire du livre de dialogue, c'est attester que par lui la parole et l'image flambent dans l'unité quelque peu miraculeuse de leur identité et de leur différence soudain annulée [...] ²⁹.

L'atteinte de la troisième dimension nécessite que l'on passe, de façon constante, d'un geste à un autre. Nous lisons le texte, nous regardons l'image, nous captions un signe particulier, et nous relisons le texte pour creuser le passage vers le second niveau de compréhension. Nous sommes en constante situation de rupture. Nous tentons de rassembler les morceaux. Toutefois, quand un dialogue de la continuité se présente, le mouvement de lecture ne s'effectue pas de la même manière. Les deux sémies, écriture et peinture, demeurent dans le même sillage. Dans ce cas, le rôle du lecteur s'avère tout aussi actif. En effet, il doit tout de même capter ce changement de mode, comprendre pourquoi l'auteur se retire momentanément. C'est à lui d'interpréter ce silence.

²⁹ Yves Peyré, *op. cit.*, p. 30.

La figure 10 pourrait être analysée, une fois de plus, comme un dialogue de la troisième dimension. Cependant, le mouvement amorcé par les images est limpide. Comme je l'ai mentionné, le dialogue de la continuité présente un mécanisme cinématographique. La même scène, celle de maman Bouillon se retrouvant seule, pourrait se retrouver dans un long métrage. La caméra demeure fixée sur la pauvre femme endeuillée pendant que les autres quittent le cadre imposé par l'objectif. La fixité du cadre accentue l'intensité de l'émotion vécue par madame Bouillon. Tout au long de la scène, elle demeure dans la même position : ses yeux fixent un point imprécis et son cou courbe sous la lourdeur de l'événement. Pour elle, le temps s'arrête. Les illustrations de Nadeau s'avèrent efficaces. Il y a une sorte d'arrêt sur image en ce qui concerne maman Bouillon, alors que les autres continuent. Ce phénomène donne l'impression qu'il y a deux images en une. Les images ne suggèrent pas de déplacement entre la lecture et la contemplation. Les illustrations de Nadeau constituent la suite de la phrase : « Les gens ont fini par circuler. » En rapport avec les pages qui précèdent, le message véhiculé par les images coule de source. La mort d'un voisin a créé tout un émoi, les gens se sont attroupés autour de la maison des Bouillon. Ils ont vu la dépouille, étendue sur la civière des ambulanciers, entrer dans le véhicule d'urgence. Le curé de la paroisse a même cru bon se déplacer pour venir en aide à la famille en deuil. Le père Bouillon en route vers la morgue, les gens ne trouvent plus d'intérêt. Ils continuent leur chemin. Autrement dit, le spectacle tire à sa fin. La victime de ce drame familial se retrouve seule. Les voisins ne restent pas auprès d'elle. Ils quittent les lieux afin de regagner leur foyer respectif. Certains jettent des regards de pitié à la nouvelle veuve, d'autres affichent des moues désespérées, se sentant impuissants devant cette situation. Ces illustrations ne se contentent pas de mettre en lumière la situation présente. Elles constituent également une mise en abyme de la vie de madame Bouillon après la mort de son mari. La solitude pèsera lourd sur ses épaules. Personne ne pourra la reconforter suffisamment, même la religion ne sera pas assez apaisante.

Bref, le mouvement proposé par le dialogue de la continuité permet à la fois une interprétation claire des émotions vécues par les personnages et une lecture continue. L'écriture cède la parole à la peinture, car elle s'avère assez explicite pour continuer seule. Le dialogue de la troisième dimension, au contraire, consiste à ajouter une nouvelle piste à travers deux voies qui s'entrecroisent. C'est-à-dire que les deux entités, écriture et peinture, se relancent sans cesse afin de créer un nouveau langage. Certes, les deux formes de dialogue explorées présentent des divergences majeures, mais il n'en demeure pas moins qu'elles peuvent se retrouver dans un même livre.

Dans le paysage artistique actuel, la relation entre l'écriture et la peinture, dans les œuvres collectives ou non, ne résulte pas seulement d'une mise en contact d'agrément. C'est-à-dire que les images n'accompagnent plus seulement l'écriture. Il s'agit maintenant d'effacer les frontières tracées à l'intérieur du livre et de changer notre mode de lecture. Dans les années soixante-dix, les artistes avant-gardistes ont su y arriver en créant des *livres objets*. Aujourd'hui, les auteurs et les peintres explorent les contrées de l'autre. Je crois que les exemples fournis au cours de ma réflexion sont à l'image de l'intermédialité qui règne depuis quelques décennies en art. C'est dans cet esprit de pluralité du langage que j'ai voulu explorer le phénomène du livre illustré.

Lorsque j'ai lu l'ouvrage d'Yves Peyré, *Peinture et poésie. Le dialogue par le livre*, j'ai trouvé l'idée de dialogue très audacieuse, mais plus ma lecture avançait, plus je m'apercevais que la notion n'était pas suffisamment développée. Peyré exclut certains types de livres illustrés, tels que le livre de peintre et l'album. Mes analyses de *La Saveur du vide* et *Harvey. Comment je suis devenu invisible* ne contredisent pas Yves Peyré. Je crois que j'ai simplement adapté ses propos à des œuvres actuelles et diverses. Ce chercheur et poète français a établi les critères de base nécessaires à l'identification d'un

livre de dialogue. De mon côté, j'ai voulu approfondir la notion de dialogue et comprendre comment ce dernier s'articule. D'abord, avec *La Saveur du vide*, j'ai démontré que l'échange entre les deux médias se faisait de façon vertigineuse. Lino ne se contente pas de mettre peinture et écriture en relation, il voit aussi à changer notre mode de lecture. Les mots et les images s'avèrent différents quant à leurs capacités d'expression. L'écriture, même si elle peut décrire l'action et l'émotion, ne peut pas tout rendre palpable. C'est à cet instant que l'image intervient. Les illustrations dans le cas de Lino servent à matérialiser une réalité ou un sentiment vécu par le personnage. À cette étape de mon analyse, j'avais constaté que les deux sémies entretenaient une relation de complémentarité. C'est pourquoi, au départ, j'avais baptisé ce phénomène dialogique : « dialogue de complétude ». Cependant, en me penchant davantage sur l'une des compositions graphiques présentes dans *La Saveur du vide*, j'ai constaté que le mécanisme mis en œuvre allait au-delà de la simple complétude. Par la suite, j'ai découvert la notion de collage, par le biais du travail de Gaëlle Théval. Ce mode d'expression occasionne un déplacement constant d'une entité à l'autre, à la recherche du résultat du métissage entre l'écriture et la peinture. En effectuant le déplacement au cours de ma lecture, j'ai remarqué que les deux sémies entretenaient toujours une relation de complétude, mais que celle-ci s'inscrivait différemment. En tant que lecteur, il faut établir, nous-mêmes, ce lien entre l'image et le texte. L'exemple analysé dans *La Saveur du vide* met en lumière cette notion de déplacement. Le discours, désarticulé au départ, se reforme au fil de la lecture, reconstruit par la formation de la troisième dimension. Le lecteur se déplace d'un point à un autre afin de recueillir un maximum d'informations et de données de sens. D'abord, la composition graphique constitue une surface constellée de points épars. En passant d'une entité à l'autre, le lecteur unit les points ensemble. Il forme cette nouvelle unité de sens : la troisième dimension. Comme lorsque nous effectuons un collage proprement dit, les différentes composantes proviennent de modes d'expression différents. Pourquoi annexer cette phrase à ces images? Les illustrations ou les

photographies, comment modifient-elles le sens de la phrase? Le lecteur doit répondre à ces questions sous-jacentes. L'appellation « dialogue de complétude » suggère que la relation entre l'écriture et la peinture soit déjà établie. C'est pourquoi j'ai décidé de baptiser ce phénomène « dialogue de la troisième dimension ». En fait, ce titre rend justice au travail effectué par le lecteur qui se retrouve devant une nouvelle entité.

Par la suite, j'ai associé l'appellation « dialogue de complétude » au phénomène observé dans *Harvey. Comment je suis devenu invisible*. Le fait que l'auteur laisse un silence dans le texte pour céder la parole constituait un bon exemple de complétude. L'illustratrice, Janice Nadeau, comble le silence laissé par Hervé Bouchard. Dans cette perspective, texte et image se complètent l'un et l'autre. Cependant, j'ai constaté que la complétude évoque l'achèvement. Les illustrations ne mettent pas fin au dialogue en cours. Il ne faut pas voir les images créées par Janice Nadeau comme des pièces manquantes au puzzle. Certes, elles complètent l'insuffisance du discours écrit. Cependant, elles représentent un pont entre le silence de l'auteur et sa reprise de parole. Contrairement au « dialogue de la troisième dimension », il s'agit d'un mouvement de lecture continue, non pas d'un acte discontinu. Le travail graphique de Janice Nadeau permet au lecteur de demeurer sur le fil tendu de l'histoire racontée par le personnage principal. Dans *La Saveur du vide*, il faut constamment sortir de l'espace écriture et de l'espace peinture, pour ensuite y revenir. « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.³⁰ » Le changement incessant d'espace ne fait pas en sorte que le message de départ, « J'étais pourtant différent », se perde dans la diversité des nouvelles pistes qui émergent de toute part. L'exploration de ces pistes ne crée pas de nouveau discours. Le discours de l'auteur se modifie simplement à mesure que se creuse la troisième dimension. Alors que dans *Harvey [...]*, on reste dans l'espace créé par la relation entre l'image et le texte. Les compositions graphiques ne s'avèrent pas le fruit d'un collage. Il s'agit

³⁰ Paroles de Lavoisier, chimiste du 18^e siècle.

plutôt d'une fusion entre les deux sémies. Dans ce cas, il n'y a pas de débordement : texte et images demeurent dans un même espace. La lecture n'est pas freinée par la recherche constante d'une nouvelle signification. Le lecteur suit le trajet né de la collaboration entre Nadeau et Bouchard. À la lumière de cette constatation, j'ai décidé de rebaptiser une deuxième fois le « dialogue de la complétude ». J'ai opté pour le terme « dialogue de la continuité ».

Bien entendu, il ne s'agit pas d'une typologie exhaustive des dialogues possibles entre le texte et l'image. Il existe beaucoup de livres illustrés, donc de nombreuses formes de dialogues artistiques. J'ai exploré deux avenues : le dialogue de la troisième dimension et le dialogue de la continuité. Déjà, lors de mes lectures préparatoires, j'ai observé d'autres phénomènes de dialogue. Il serait possible d'explorer la voie du « dialogue de la transformation », par exemple. Il s'agirait d'observer l'échange qu'un illustrateur entretient avec l'œuvre littéraire qu'il adapte à son média. Un cas intéressant pourrait être *Les Mohamed*³¹ de Jérôme Ruillier. Cette œuvre constitue une adaptation illustrée du livre *Mémoires d'immigrés. L'héritage maghrébin*³² de Yamina Benguigui. Il serait intéressant de voir comment un illustrateur s'approprie un texte déjà existant et comment le texte et l'image dialoguent en ces circonstances. L'intérêt serait également de découvrir ce que les images apportent au phénomène du témoignage. En effet, le livre de Benguigui constitue une sorte de recueil de témoignages. Un autre phénomène que j'ai observé est celui de l'« antidiologue ». *Bye bye Babylone. Beyrouth 1975-1979*³³ de Lamia Ziadé constitue l'exemple par excellence de livre illustré que je pourrais qualifier de « didactique ». Cette œuvre représente une revue du conflit armé survenu au Liban dans les années soixante-dix. Il s'agit, en quelque sorte, d'un documentaire, adoptant le point de vue personnel de Ziadé

³¹ Jérôme Ruillier, *Les Mohamed*, Paris, Éditions Sarbacane, 2011, 285 p.

³² Yamina Benguigui, *Mémoires d'immigrés. L'héritage maghrébin*, Paris, Canal+ éditions, 1997, 215 p.

³³ Lamia Ziadé, *Bye bye Babylone. Beyrouth 1975-1979*, Paris, Éditions Denoël (Coll. Denoël Graphic), 2010 [livre non paginé].

(auteure et illustratrice). Les images jouent un rôle utile dans le corps du livre. Elles contribuent à éclairer, et même parfois expliquer certaines réalités aux lecteurs. Dans l'œuvre de Ziadé, des « illustrations de situation » ont été intégrées. Souvent, lorsque l'auteure fait référence à un élément propre à la culture libanaise, elle l'illustre littéralement. Les images accompagnent ou appuient le texte. Elles occupent une présence plutôt anthropologique dans le livre. Chaque personnage historique, chacun des acteurs du conflit ainsi que tous les objets que le lecteur pourrait ne pas connaître sont représentés. D'autres types de relation restent à cerner dans le vaste bassin des œuvres illustrées contemporaines. De nombreuses variantes de dialogue existent entre l'écriture et l'art visuel. Ce phénomène ne cessera pas de se développer, puisque nous sommes dans une ère où la multiplicité des langages prédomine. Il s'agit d'être à l'affût des émergences.

Réflexions sur la collaboration

Pourquoi collaborer?

Trois brèves tentatives pour répondre à une question immense

Je vais d'abord expliquer brièvement le projet de collaboration avant d'émettre mes tentatives de réponses. Ce travail collaboratif constitue une réponse à un appel. Une étudiante à la maîtrise en arts visuels cherchait un texte à illustrer. Je lui ai alors proposé de travailler à partir d'un texte entamé. En effet, j'avais commencé l'écriture de *Sans elles* en 2008. Cependant, ce roman s'avérait incomplet. Sans savoir laquelle, je savais qu'il lui manquait une dimension. Terminer mon roman constituait une partie de mon projet de maîtrise. Je désirais continuer l'écriture de ce texte qui me hantait et qui avait si souvent changé durant plusieurs années. J'ai donc répondu à l'appel d'Amélie Côté avec empressement dans l'espoir de découvrir ce qui manquait à mon œuvre. Dans un premier temps, elle a lu le premier jet de l'histoire. Les voix l'ont immédiatement interpellée. Nous nous sommes donc lancées dans ce dialogue à travers le livre. Cependant, se lancer tête première dans un tel projet d'échange artistique ne signifie pas que nous savons pourquoi nous le faisons. Une grande question demeure tout au long du processus : Pourquoi collaborer ? Je tenterai de répondre à cette question en abordant trois angles qui, pour moi, s'avèrent essentiels dans une situation de collaboration. Ces trois réponses traiteront de l'abandon des préjugés, de l'importance de l'expérimentation et de la nécessité du second regard. ¹

Parce qu'il faut abandonner certains préjugés personnels pour avancer dans la création ?

Collaborer avec une représentante des arts visuels m'a permis de comprendre et d'identifier ce qui rapproche et éloigne l'écriture et la peinture. Grâce à ce cheminement, j'ai laissé tomber toutes les idées reçues sur la forme du livre illustré. Avant ma collaboration avec Amélie, je croyais que les romans graphiques, même s'ils s'adressaient aux adultes, ne constituaient qu'une tentative de bande-dessinée. Je ne comprenais pas vraiment ce que ces livres avaient de différent des albums pour enfants. Je ne voyais la différence que dans le contenu plus explicite des images. Mon exploration de cette forme

¹ Je tiens à préciser que certaines images présentées ci-dessous n'apparaîtront pas forcément dans la version finale du roman. Néanmoins, je trouve pertinent de les exposer afin de mettre en lumière la progression de notre collaboration.

d'expression m'a amenée à observer des phénomènes pornographiques empreints de violence. Tout livre est légitime, puisque quelqu'un, quelque part voudra s'y plonger. Par contre, personnellement, je ne voulais pas que mon livre ressemble à un recueil de dessins violents. Je souhaitais qu'il conserve son intégrité, que les voix narratives demeurent reconnaissables.

Au départ, je craignais que les images excluent le lecteur du livre. Les illustrations matérialisent ce qui se dessine entre les lignes. Dans ce cas, je croyais que le lecteur se retrouvait sans matière à interpréter. En d'autres mots, les dessins viennent dire à celui que les regarde ce qu'il doit penser du personnage ou de la situation. Étant étudiante en études littéraires, je trouvais inadmissible d'enlever ce privilège au lecteur. Mon amour pour la littérature réside en ce pouvoir que détient le lecteur à l'égard du livre. Il peut mettre en rapport le dit et le non-dit. Dans un livre illustré, le non-dit s'avère mis au jour par l'illustrateur. Avant de lire Yves Peyré, je croyais que les images nuisaient au texte, et plus précisément, à la réception du texte par le lecteur. « Sans elles » n'étaient pas destinés à être illustrés. Je désirais seulement mettre en relation deux matériaux d'expression distincts : la fiction et la poésie. À l'intérieur d'une fiction narrative, je créais parfois des images « à large spectre ». C'est-à-dire que celles-ci avaient des fortes résonances et ne référaient pas qu'à une seule réalité.

Leurs pupilles grossissantes se cherchent. Je les plonge dans le noir. Ils finissent toujours par se retrouver au bout du tunnel. Iris, je la force à rester dans l'ombre, derrière moi. Lui, il vient tout le temps la sortir de là, la toucher, plonger ses yeux dans les siens. Leurs iris se connectent, et les voilà à l'abri. Plus rien ne compte autour quand le fil est tendu entre eux. Je suis en dehors de cette bulle. Je ne sens pas l'odeur réconfortante qui s'y répand. Je ne vois pas les beautés qu'ils aperçoivent. Je n'entends pas les refrains enfantins qu'ils sifflent en chœur. Rien ne me parvient. Tout reste dans ce dôme, immense, inaccessible. Je m'approche, et une intense répulsion m'empêche d'avancer.

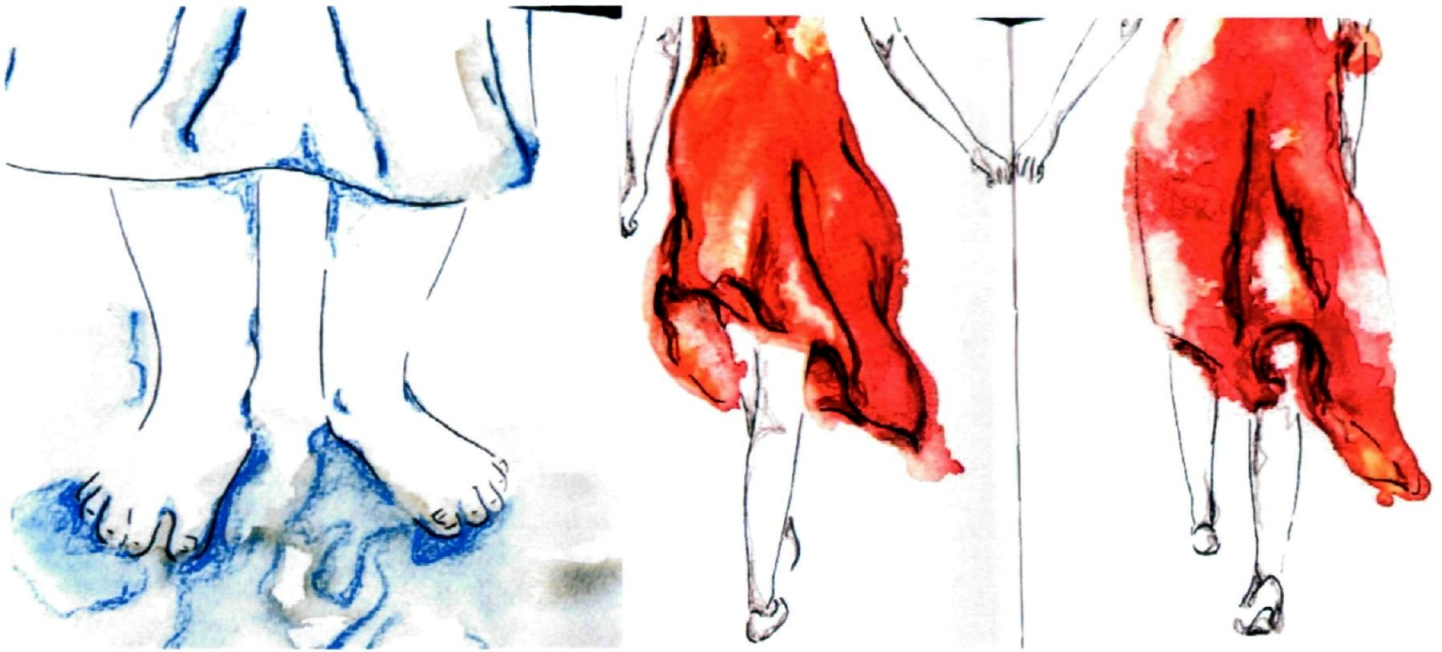
Cet extrait constitue un exemple d'image « à large spectre ». Il s'agit d'un morceau de texte provenant du journal de Mère. La réalité illustrée dans cet extrait : les jumeaux partagent un univers commun, bien à eux, duquel Mère, de toute évidence, est carrément exclue. Par conséquent, plusieurs éléments non dits s'avèrent palpables. Entre autres, divers contrastes habitent Carla Drapeau. Dans cet extrait, il est clair

qu'elle est fascinée par la force d'attraction existant entre ses jumeaux. D'un autre côté, le lecteur captera la jalousie ressentie par Mère quant à cette relation privilégiée. Une sorte de tristesse se dégage également de ces propos. Quand elle tente un rapprochement, elle se sent rejetée. Bref, l'image créée par les mots propose d'autres pistes aux lecteurs. En incluant des illustrations dans mon œuvre, j'avais peur de mettre fin à cette recherche de vérité dans le non-dit. Je redoutais la facilité et les réponses toutes faites. En regard de la complexité de mes personnages, je ne voulais pas que le lecteur se retrouve devant une œuvre sans subtilité.

Le travail d'Amélie Côté a su baisser ma garde. Comme dans tout processus de création, il a fallu recommencer certains segments, s'ajuster l'une à l'autre. Le temps et les recherches m'ont permis de mieux comprendre le phénomène du livre illustré. Dès lors, j'ai pu apprécier cette collaboration à sa juste valeur. J'ai réalisé à quel point, malgré plusieurs contrastes évidents, l'écriture et les arts visuels pouvaient être complémentaires. J'ai appris que les illustrations ne servent pas nécessairement à révéler les réponses, et qu'un livre illustré n'équivaut pas forcément à un texte rempli de redites. Ma rencontre avec Yves Peyré m'a également aidée tout au long du cheminement. La notion de *livre de dialogue* a aussi contribué à forger mon point de vue quant à cette pratique particulière.

Parce qu'il s'avère important d'expérimenter en tant que créateur ou créatrice, et ce, même si l'expérience ne frôle pas la plénitude dès le départ ?

Dans notre cas, la première production d'illustrations ne s'est pas avérée satisfaisante. La tonalité de la voix du chacun des personnages, et la gravité de leur vie respective ne semblaient pas transcender les œuvres visuelles d'Amélie. Une sorte de dissonance était perceptible entre les deux médias. Des couleurs vives et chaudes (oranges, jaunes, roses) composaient les illustrations. Les images s'avéraient plutôt figuratives. Il s'agissait parfois d'une reproduction de personnage.



Après une rencontre avec l'illustrateur et auteur Lino, Amélie a réalisé qu'il fallait aller au-delà de la figuration et des couleurs. Bientôt, la maquette s'est vue radicalement transformée. Seuls le rouge et le bleu demeurent présents dans la composition graphique du roman. Le rouge apparaît lorsqu'il y a du sang ou de la violence. Le bleu se montre uniquement pour représenter les éléments naturels (la neige et l'eau), dans le chapitre « Au quai de Saint-Antoine ». Quant au reste, le noir et le blanc prédominent dans la page. Les visages et les silhouettes ne sont pas toujours clairement définis. Cependant, les aspects les plus importants sont mis de l'avant. L'incommunicabilité entre les personnages se fait maintenant percevoir. La séparation progressive des jumeaux s'avère d'autant plus palpable. La souffrance de Mère et la menace qu'elle représente pour Iris et Gabriel sont également mises en valeur. Nous pouvons mieux sentir l'oppression, la terreur et la détresse qui règnent en ces pages.

Bien sûr, le cheminement a nécessité beaucoup de remaniements et de changements. D'abord, il y a eu l'ajout du journal de Mère. Nous avons décidé, Amélie et moi, qu'il serait écrit à la main, afin de rendre l'expérience de lecture plus intime. Nous voulons que le lecteur se sente concerné, et qu'il réalise qu'il est le seul à avoir accès à ces morceaux de vie privée. Par la suite, comme dans tout processus

d'écriture, la période de réécriture s'est imposée. Hormis ces éléments, en ce qui concerne le dialogue, l'ajustement à la voix de l'Autre ne s'est pas orchestré facilement. Comme l'affirme Yves Peyré, la rencontre entre l'écriture et la peinture vise une totalité parfois difficile à atteindre. « Il y aurait dans la rencontre de deux pratiques aussi divergentes comme l'utopie d'un point de plénitude où l'axe du monde serait d'autant mieux affirmé que ses deux pôles les plus contraires seraient équilibrés, et même plus, cet équilibre serait actif puisqu'il reposerait sur le dialogue.² » Dans l'étude que j'ai menée précédemment, j'ai démontré que l'écriture et la peinture n'étaient, en aucun cas, des modes d'expressions divergents. Le terme « différent » me semble mieux adapté à la réalité du livre illustré. Comme je l'ai mentionné antérieurement, l'écriture réfère à ce qui s'avère impalpable, tandis que les arts visuels parviennent à matérialiser certaines réalités abstraites et à les rendre moins hermétiques. Ce dont il est question dans notre tête ne s'avère pas toujours accessible pour les autres. Dans le contexte d'une collaboration entre un écrivain et un peintre, le rôle de l'illustrateur est d'entrer en contact avec les pensées et les émotions peuplant les pages. Le but visé : l'harmonie entre les deux voix artistiques mises en présence dans le livre. L'interaction entre les deux pratiques doit être palpable tout au long de la lecture. L'illustrateur doit faire transcender les éléments forts du texte. Autrement dit, il occupe une place importante dans la conception de l'œuvre. L'artiste visuel use de son langage riche en signes divers pour que le lecteur saisisse mieux le texte. Avec ses couleurs et certains de ses motifs, il crée une atmosphère. Bien entendu, tous les textes, quelques-uns plus que d'autres, possèdent une ambiance propre, qu'ils soient illustrés ou non. Sans les images, le texte pourrait être lu et compris dans toute sa profondeur. Comme l'affirme Yves Peyré : « Tout livre de dialogue ne peut se justifier, quelles que soient la beauté de l'image, la justesse de l'instrument-livre, si le texte qu'il incarne ne supporte pas en

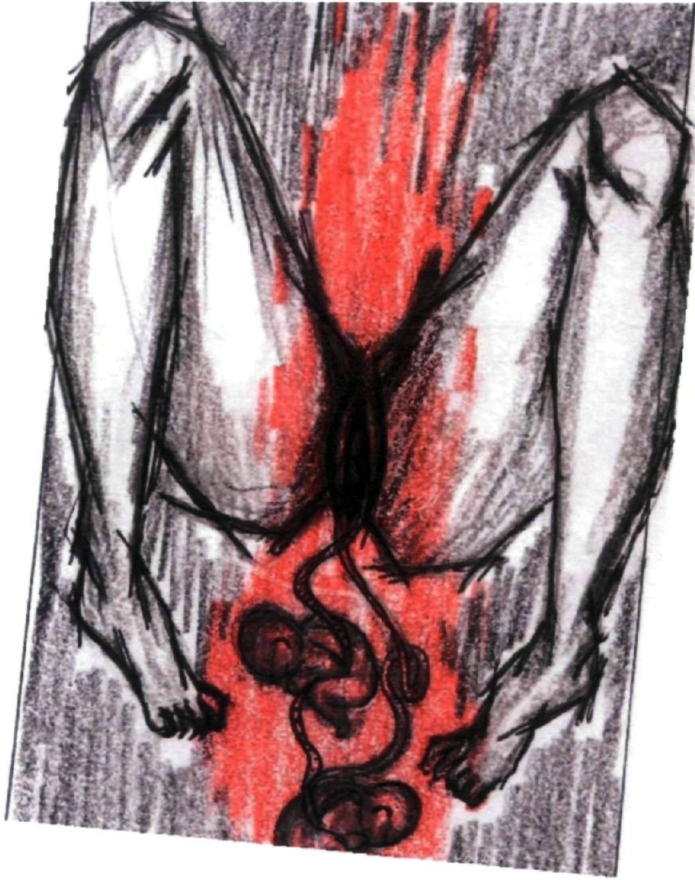
²Yves Peyré, *Peinture et poésie. Le dialogue par le livre*, Gallimard, Paris, 2001, p. 12.

un autre temps (avant ou après) d'être lu dans la plus grande pauvreté.³ » Par ailleurs, le livre illustré offre la possibilité au lecteur de plonger tête première dans la multiplicité et la richesse de l'interprétation. Il lui permet aussi d'exercer deux modes de lecture dans un même espace.

Malgré ces avantages appréciables, il m'est arrivé, au début de ma collaboration avec Amélie, d'avoir des doutes à l'égard de la notion d'« harmonie entre les deux voix artistiques ». Je suis d'accord avec Peyré quand il affirme que « [...] l'illustration a pour moteur un désir qui répond à un autre désir, une violence d'expression qui recoupe une autre violence d'expression.⁴ » Les deux sources agressives se rejoignent, se mélangent et créent quelque chose ensemble. La notion de dialogue implique que chacun des partis puisse s'exprimer sans l'ombre d'un obstacle; les deux entités mises en relation se respectent. Cependant, certaines illustrations auraient pu interrompre le dialogue. À ma première lecture, quelques images m'ont paru inadéquates dans leur manière de présenter les réalités exposées. Je craignais que ces dessins attirent l'attention du lecteur sur un élément de second plan. Plus précisément, je redoutais que l'on ne perçoive plus le message véhiculé par l'écriture, et que l'on demeure coi devant la brutalité de quelques représentations graphiques. C'est notamment le cas de l'image suivante. À première vue, la vision offerte s'avère choquante : les jambes ouvertes de Carla, un plan rapproché de son sexe, des fœtus pendant au bout de leur cordon ombilical. Les bébés semblent pendre dans le vide. Aucune censure n'est exercée quant à la vulve de Mère. La première fois que j'ai vu cette image, j'ai été confrontée à cette crainte : l'image envoie une fausse perception à celui qui lit l'histoire. Mise à part l'illustration disposée sur la page titre du chapitre « Leçon de ballet », il s'agit de la toute première représentation graphique à paraître dans le roman. Dans cette perspective, je me suis mise à penser que cela mènerait les lecteurs sur la mauvaise piste. Ils croiraient qu'ils ont affaire à un roman uniquement axé sur la violence. Il faut réellement lire le texte pour ne pas se sentir choqué par cette représentation.

³ Yves Peyré, *op. cit.*, p. 30-31.

⁴ Yves Peyré, *op. cit.*, p. 33.



Si je devais nommer ma crainte, j'aurais pu l'appeler « la peur du premier degré ». En regardant cette illustration, à première vue, sans lire le texte, j'ai l'impression qu'il est question d'un infanticide. Des enfants ont été tués à la naissance. Il faut que cette image entre en relation avec l'écriture afin d'être pleinement légitimée par rapport à l'ensemble.

Tout à l'heure, la sueur ruisselait et dégoulinait. Mes cheveux collaient à ma nuque, à mes tempes. Les jambes écartelées, les pieds dans les étriers, je livrais bataille. Le médecin piquait du nez dans ma béance. Je poussais pour que ces deux pourritures voient le jour et sa laideur. Deux êtres me déchiraient à l'intérieur,

s'agrippaient à moi. Je hurlais pour que ces deux immondices ne vivent jamais cette vie. Celle qui les rongera et qui grugera leur carcasse jusqu'au dernier morceau d'âme. Deux êtres me lacéraient en dedans, tuaient ce qui résistait en moi, emportaient avec eux ce qui restait de moi.

Maintenant, je connais les souffrances du corps et de l'esprit, le supplice du vide complet, la torture de l'évacuation massive. Chaque fois que je poserai mes yeux sordides sur eux, je souffrirai le martyr.⁵

Dans le texte, l'accouchement représente un détail si on le mesure à l'importance accordée à la souffrance de Mère. Bien entendu, Carla évoque les événements. Elle parle des poussées, de la sueur créée par l'effort, du médecin qui accomplit son travail. Il n'en demeure pas moins que la douleur domine tout le reste dans cette scène. Pour Mère, Gabriel et Iris représentent l'épisode qui a gâché sa vie et sa jeunesse. En les expulsant, Carla a l'impression de dire « adieu » à la jeune femme prometteuse qu'elle était. Mère croit qu'ils s'agrippent au passage, car elle ne veut pas perdre le peu de dignité qui lui

⁵ Marie-Michèle Roy, « Sans elles », version 2011-2012.

reste. La fierté et la beauté qui survivaient en elle, de peine et de misère, les deux bébés l'emmenèrent avec eux en sortant. La pauvre Carla pense avoir laissé sortir la preuve de son vice, de son péché. Elle souhaite que ses enfants souffrent, tout comme elle. Autrement dit, cette scène exploite davantage le supplice psychologique de Carla que la douleur physique due à l'accouchement. Pour ces raisons, à la première lecture, l'image créée par Amélie ne s'harmonisait pas au texte. À mon sens, l'illustratrice mettait en lumière l'enfer de l'accouchement, et non celui de Mère, comme je le souhaitais. Je ne voulais pas qu'il y ait de distorsion entre l'image et le texte. À ce moment, j'en percevais une. J'avais l'impression que le dessin d'Amélie camouflait le véritable message que je tentais de véhiculer. J'ai donc décidé de remettre mon évaluation de son travail à plus tard.

Quelques mois plus tard, j'ai relu le roman en son entier. Au cours de la période où j'avais interrompu la lecture, j'ai aiguisé mon sens analytique quant aux œuvres illustrées. J'ai entrepris l'écriture de mon étude sur *La Saveur du vide* et *Harvey. Comme je suis devenu invisible*. J'ai étudié la question du dialogue plus en profondeur. Je me suis intéressée à la manière dont s'articulent les dialogues texte/image dans divers travaux de collaboration ou de non-collaboration contemporains. Quand j'ai regardé l'image une nouvelle fois en relisant le texte, une nouvelle perspective s'est offerte. Après avoir développé la notion de *dialogue de la troisième dimension*, j'ai compris qu'il fallait que ma perception aille au-delà des signes présents dans l'image. C'est-à-dire que je devais considérer toutes les composantes de l'illustration, et que je les mette en relation avec l'écriture. D'abord, le gros plan sur les jambes ouvertes de Carla constitue une manière d'illustrer la perte de la dignité. Elle a honte d'elle-même, malgré le fait qu'elle n'y est pour rien puisqu'il s'agit d'un viol. Le fruit de cet instant tragique se retrouve maintenant à l'extérieur à la vue de tous. Les traits de crayons rouge sur le sexe de Mère représentent une sorte de condamnation. Comme si sa féminité était à présent chose du passé. Plus personne n'aura accès à cette partie de son âme. Bien sûr, à un certain moment dans le cours de

l'histoire, Carla aura des relations sexuelles avec un autre homme que son violeur (Louis). Cependant, ce dernier n'a droit à aucune tendresse de sa part. Carla s'absente pendant qu'il est en elle. Elle ne ressent absolument rien. J'oserais même affirmer que Mère n'est plus une femme, mais plutôt un être flottant. En d'autres termes, on a dénaturé Carla Drapeau, on lui a enlevé toute trace féminine, et même une grande part de son humanité. Quand elle parle de ses enfants, elle ne les qualifie pas tout à fait comme des êtres humains, et n'éprouve aucun sentiment maternel à leur égard. Bref, les traces rouges grossières sur sa vulve ne se retrouvent pas dans la composition graphique simplement pour évoquer la douleur de l'accouchement. Elles y sont aussi pour signifier le cloisonnement de l'esprit de Carla.

Le fait que Carla et ses fœtus semblent flotter dans le néant s'avère également un élément intéressant. Je ne l'ai pas constaté à ma première lecture, il s'agit d'une représentation du gouffre devant lequel Mère et ses deux jumeaux se retrouvent tout à coup. Amélie a rempli l'espace autour d'eux à l'aide d'un crayon noir. Il n'y a donc pas de repère. Mère ne souhaite pas que sa progéniture vive dans des conditions favorables, et n'imagine pas son avenir avec eux. Elle désire seulement qu'ils sortent d'elle au plus vite. Carla ne veut pas les prendre en charge, et les laisse pendre dans le vide, car ils incarnent sa condamnation. À cause d'eux, elle devient Mère. Déjà, elle n'est plus une femme désirable pour les autres, et désirante d'aimer. Enceinte à seize ans, Carla n'a plus rien. Finalement, cette image mérite sa place dans l'ensemble du livre, puisqu'elle met en lumière ce que Mère ne dit pas textuellement. Cette illustration constitue le reflet de sa pensée. Elle s'est laissée envahir, et maintenant, elle en paie le prix.

Parce qu'il est enrichissant et nécessaire d'avoir un second regard sur son œuvre ?

Malgré les réticences qui se sont présentées au cours du cheminement, travailler avec Amélie a grandement changé ma perception à l'égard de ma propre écriture. Au départ, les paroles des

personnages de Gabriel et d'Iris s'échangeaient sans cesse le point de vue. J'expérimentais, en quelque sorte, l'anti-dialogue. C'est-à-dire que la focalisation oscillait entre Gabriel et Iris sans arrêt, dans un mouvement de va-et-vient étourdissant. Je souhaitais plonger le lecteur dans une espèce de cacophonie assourdissante. Cependant, Gabriel et Iris n'entraient jamais directement en dialogue. Il s'agissait, au contraire, de soliloques traitant d'une même scène survenue dans leur enfance, ou dans le présent. Je voulais que mon texte rende palpable le bouillonnement intérieur qui habite chaque individu. Chacune des répliques portait un numéro afin de mettre en lumière le fait que chaque parole prononcée par les personnages s'avère pesée et calculée. Voici un exemple de l'articulation du roman avant la collaboration.

Iris 1

17 h 31. Tu l'entends. Tu ne te trouves même pas encore dans le salon. Le son agressant enterre tout. Le tapement du pied de Mère. Comme si elle portait des chaussures d'acier et qu'elle les frappait contre un baril de métal. Un tapement qui te secoue le cerveau. Tu es en retard à la leçon. Mère déteste attendre. *Ils me manquent de respect. Ils se moquent des principes et de la bienséance. Ils paieront, ils regretteront*, songe-t-elle, sans doute. Tu es ingrate, un véritable cafard.

17 h 32. Tu entres dans le *salon-ballet*. Le dos courbé sous les yeux lasers de Mère. Inspection. Chignon bien tiré, collant tendu au maximum, tutu parfaitement évasé. Tu ne négliges jamais rien, toi. Une tenue irréprochable. Aucun reproche. Le sourire de Mère te soulage. Les rides de son visage se détendent. Elle est satisfaite. Abaissement du corps vers l'avant. Une révérence, pour Mère, et tu t'installes à la barre, entre le fauteuil à bascule et le pendule. Même pas une vraie salle de danse. Tu t'échauffes et Mère te sourit. Elle te pardonne ce léger retard.

Mère jette un petit coup d'œil à la pendule. 17 h 38. Gabriel, ton frère, ne se pointe pas. Mère l'accuse des pires bassesses. *La masturbation, quelle obscénité! Seuls les primates ont besoin de ça pour vivre heureux*, se dit-elle, sûrement. Elle lui hurle l'ultimatum.

Cinq, quatre, trois,deux...

Ton frère apparaît dans le cadre de la porte. Mère remarque chaque oubli, chaque défaut. Sa tignasse mêlée, détachée. Son collant tout plissé. Les poils drus qui s'échappent. Et cette protubérance sous le nombril. Mère fixe la bosse. Dégoût. Gabriel avoue qu'il a égaré son tutu. Le rouge sur ses joues, sa respiration qui accélère. *Il ne mérite pas de porter le nom d'un ange*, croit-elle, assurément. Tu dois enlever ta jupette pour la prêter à ton frère. Tu obéis à Mère, mais tu as pitié de lui, ton jumeau.

Gabriel 1

Grotesque. La grosse face cratère de Mère collée à la mienne. À trois centimètres. Une lionne prête à me bondir dessus, sur le point de me déchirer le poitrail. Haine, écoeurement. Oser me présenter comme ça devant Mère et Iris. Une abomination. « Tu me fais vomir ! Sale primate déjanté ! » Enfin, sa figure laide se décolle de la mienne. Faux soulagement. Une gifle, un coup de fouet sur ma joue. Crisper la mâchoire à m'en casser les dents. Retenir la larme. Trop tard, elle roule, coule sur ma joue. Humilié, une fois de plus.⁶

Tout le roman, à l'exception du chapitre « Au quai de Saint-Antoine » et du journal de Mère, était structuré de cette manière. Aussitôt que les images ont intégré le roman, l'écriture s'est transformée. Bien entendu, les soliloques numérotés pouvaient convenir pour illustrer la rigidité imposée par le personnage de Mère, mais cela ne laissait pas le temps au lecteur de pénétrer dans l'intériorité des personnages et de s'identifier à eux. J'ai donc décidé de préserver les mêmes modes narratifs pour chacun des protagonistes. Iris continuerait de s'exprimer par le biais du pronom « tu ». Tandis que Gabriel poursuivrait dans une narration auto-diégétique, accompagnée de passages à l'infinitif. Cependant, chacun disposerait de son moment de parole. Certaines images ont ouvert une nouvelle voie. Cette illustration, entre autres, caractérise de façon adéquate le dialogue instauré entre l'écriture et les arts visuels. Elle constitue l'une des preuves qu'Amélie et moi communiquons par le biais du livre. Quand elle crée certaines images, elle ne les appose pas uniquement sur une seule parcelle de l'histoire racontée. Quelques-unes concernent toute l'œuvre. Amélie est plongée dans l'univers des Drapeau. En effet, ce dessin représente Iris, bien



⁶ Marie-Michèle Roy, « Sans elles », version 2010.

sûr, mais il prend sous son aile tous les personnages. Iris se retient de parler, comme si Mère posait son doigt sur ses lèvres en permanence. Elle ne s'accorde pas le droit de s'affirmer. Gabriel, de son côté, ne discute pas avec les autres, même pas avec sa sœur jumelle qu'il aime tant. Quand il veut la consoler, il laisse ses actes parler pour lui. Il semble plus impératif pour Gabriel de se taire, puisque Mère déverse toute sa haine sur lui. En effet, elle s'avère plus indulgente envers Iris. Carla (Mère), quant à elle, garde le silence lorsqu'il s'agit de dévoiler ses secrets. Jamais elle n'a révélé à ses enfants la vérité sur sa douleur. Elle camouffle sa détresse sous un manteau de colère et de terreur. C'est pourquoi, à la suite de ma rencontre avec l'univers visuel d'Amélie, j'ai décidé de réserver un espace à Mère. Au départ, la scène du viol et celle de l'accouchement étaient racontées par le biais d'une narration extra-diégétique. Les illustrations, particulièrement celle de la page précédente, m'ont permis de réaliser l'importance de la prise de la parole par Mère. La forme du journal m'a semblé propice à l'expression de Mère. Sans cette petite parcelle, elle n'aurait pas pu décharger une partie de sa rancœur et de sa tristesse sans fin. Bref, cette image reflète les modes d'expression choisis, chacun se tait et ne révèle rien de la vérité qui les habite. Comme je l'ai spécifié, l'image du doigt sur les lèvres ne concerne pas seulement Iris. La clé du roman repose sur cette illustration. Tout le monde crie de l'intérieur.

Désormais, je crois réellement que les illustrations d'Amélie jouent un rôle de catalyseur au sein du roman. Il est vrai que la forme de l'œuvre et les choix narratifs en disent long sur les personnages. Par contre, le travail visuel d'Amélie concrétise les éléments formels. Il permet au roman de sortir de sa structure et de son intangibilité. Yves Peyré suggère que l'écriture s'avère impalpable. Même si je présente les mots d'une certaine manière, je n'ai pas de garantie quant à l'interprétation du lecteur. Je ne suis pas assurée qu'il comprendra mes intentions par rapport à la structure du roman. Mes personnages s'expriment, mais n'entament jamais de discussions les uns avec les autres : voilà ce que suggère mon travail d'écriture et la structure de mon roman. Il n'existe pas de véritable dialogue entre les

protagonistes. Bien entendu, Mère s'adresse directement aux jumeaux, mais jamais ils n'osent répondre ou émettre le moindre commentaire. Les créations graphiques d'Amélie mettent en lumière ce que les personnages n'osent pas se dire les uns aux autres. Cette illustration est tirée du chapitre intitulé « Au quai de Saint-Antoine » et apparaît au moment où Mère se montre, une fois de plus, agressive envers



Gabriel. Le jeune homme affirme ne pas entendre les paroles prononcées par Mère. Il fixe la bouche de Carla et la décrit d'une manière peu flatteuse. Cette image présente deux aspects gardés sous silence par Gabriel et Carla. Dans un premier temps, dans l'extrait associé à l'illustration, le lecteur n'a pas accès à l'image mentale créée par Gabriel. Il n'a accès que sommairement à cette image épouvantable. La description faite par le personnage ne

s'aventure pas aussi loin dans les détails physiques.

Ses lèvres bougent, ouvrent et ferment, articulent les consonnes. Pourtant, je n'entends pas les voyelles. Je fixe l'intérieur de sa bouche. Ses dents tachées de vin. Sa langue sale, pâteuse, coupante. Sa luette qui palpite. Des postillons sur mon avant-bras. Pas un son. Seulement Mère et sa grande gueule en putréfaction qui me crache dessus. Son haleine aigre sur mes joues, dans mes narines. Son double menton qui frétille sous les cris inaudibles. Une scène au ralenti, comme dans les films. Je suis le personnage agressé, épuisé, sur le point de lui sauter à la gorge.⁷

Dès lors, l'image donne accès à la pensée réelle de Gabriel. Il voit Mère comme un monstre n'ayant qu'une énorme bouche aux dents acérées. Le corps de Carla est également dénaturé. Ses mains ont été transformées en longs doigts coupants, et ses seins s'avèrent pointus et plats, comme s'ils devenaient des pectoraux déformés. Il semble également que Mère soit dotée d'une queue, derrière.

⁷ Marie-Michèle Roy, « Sans ells », version 2011-2012.

Dans cette perspective, Amélie complète la vision de Gabriel en donnant à Mère la forme d'une bête. Cependant, un détail dans la composition graphique ne réfère pas à l'imaginaire de Gabriel. Il s'agit du trou dans la poitrine de Carla. Ses enfants ignorent pratiquement tout de son passé. Ils savent à propos du ballet, mais la période succédant à la danse leur est totalement inconnue. Les conditions dans lesquelles ils ont été conçus, Mère la leur cache. Ils ne croient pas que Mère puisse être meurtrie, puisqu'elle se montre agressive et sans sensibilité en tout temps. Lorsque Gabriel regarde sa mère, il ne la voit pas telle qu'elle est en réalité. Cette image met en lumière deux aspects que mon texte ne perce pas à jour. Cette illustration ouvre sur la perception de Gabriel, celle-ci étant créée par la peur qu'il ressent à l'égard de Carla. Il n'osera jamais lui avouer : « Mère, vous m'effrayez. Je ne comprends pas pourquoi vous agissez ainsi. » Et d'un autre côté, Mère ne révélera jamais la profondeur de son mal : « Je ne veux plus que personne ne vive heureux, parce qu'un jour, quelqu'un m'a volé mon innocence et ma jeunesse. Je veux que tout le monde paie pour ça, même vous, mes enfants, ma chair. » Jamais elle ne l'affirmera de cette manière. Le dessin d'Amélie dénonce l'incommunicabilité persistante entre ces individus liés par le sang. Il permet également de mettre au jour la compassion que nous avons pour le personnage de Mère. Au fil du temps, à travers les discussions à propos des protagonistes, nous en sommes venues à ressentir de la pitié envers Carla Drapeau. Cette image rappelle que sous sa monstruosité, Mère a été blessée et mutilée par son violeur. Cette expérience l'a profondément marquée pour le reste de ses jours. Sans cette colère qui circule en elle, elle demeure vulnérable. En d'autres termes, cette meurtrissure alimente sa méchanceté. Bref, les illustrations d'Amélie ne se fondent pas seulement sur le discours textuel. Elles naissent, d'abord, des dialogues entre l'artiste visuel et l'auteur. Je ne réfère pas seulement aux conversations que nous avons eues, de personne à personne. J'inclus également la capacité d'Amélie à capter les échos émanant de mon écriture.

En somme, dans mon cas, collaborer avec une autre artiste a mis fin aux préjugés que j'entretenais à l'égard du livre illustré. Maintenant, je considère cette pratique littéraire à part entière. Si une pièce de théâtre nécessite une scène, des comédiens, des décors, des spectateurs pour être pleinement effective, un roman graphique (ou *livre de dialogue*) ne demande qu'un lecteur capable de s'adapter à un tout autre mode de lecture. Au départ, je craignais l'appauvrissement de mon texte. Aujourd'hui, je suis fière d'affirmer que mon œuvre déborde de signes et de pistes à explorer. Au même titre que la pièce de théâtre, « Sans elles » requiert des lecteurs dont le regard peut voyager dans l'espace. Après tout, le théâtre ne s'avère-t-il pas, lui aussi, une forme de dialogue entre deux médias ? Au théâtre, le spectateur balaie l'espace de jeu à l'affût de toute action susceptible d'enrichir sa compréhension de l'histoire. Le livre illustré, quant à lui, constitue un théâtre dans lequel deux entités, au préalable distinctes, dialoguent afin de devenir complémentaires. Le *spectateur-lecteur* doit voguer sur les flots de parole provenant des sources littéraires et artistiques. Il doit, sans cesse, passer de l'écriture à la peinture afin de saisir l'entièreté de ce qui lui est raconté. Finalement, la réponse à la question « Pourquoi collaborer ? » me semble assez simple maintenant arrivée au bout du cheminement. Pour ma part, j'ai collaboré afin d'explorer les limites de la littérature. J'ai voulu découvrir jusqu'où peut aller la littérature. J'ai découvert que peu importe les manipulations, elle ne s'éteint jamais. Au contraire, la littérature renaît au contact d'un autre art. Les illustrations, plus précisément, apportent une sorte de second souffle aux mots. Au bout du compte, la littérature ne connaît pas de limite.

BIBLIOGRAPHIE

1. Œuvres à l'étude

BOUCHARD Hervé et NADEAU Janice, *Harvey : Comment je suis devenu invisible*, Montréal, La Pastèque, 2010, 161 p.

BURTON, Tim, *La triste fin du petit Enfant Huître et autres histoires*, France, 10/18 (Coll. Domaine étranger), 1997, 125 p.

LINO, *La Saveur du vide*, Montréal, Les 400 coups, 2003, 110 p.

STEVENSON, ROBERT LOUIS, *L'Île au trésor*, Paris, Le livre de poche, 2006, 250 p.

2. Autres œuvres citées

BENGUIGUI, Yamina, *Mémoire d'immigrés. L'héritage maghrébin*, Paris, Canal + éditions, 1997, 213 p.

RUILLIER, Jérôme, *Les Mohamed*, Paris, Les éditions Sarbacane, 2011, 288 p.

ZIADÉ, Lamia, *Bye bye Babylone. Byerouth 1975-1979*, Paris, Denoël Graphic, 2010, [non paginé].

3. Études

BERNIER, Silvie, *Du texte à l'image. Le livre illustré au Québec*, Québec, Les presses de L'Université Laval (Coll. Vie des lettres québécoises/CRELIQ), 1990, 335 p.

BIBLIOTHÈQUE DÉPARTEMENTALE DES BOUCHES-DU-RHÔNE, *Le livre et l'artiste : Actes de colloque*, France, Éditions Le mot et le reste, 2007, 224 p.

LEWIS, John, *The twentieth Century Book : Its illustration and design*, Londres, Reinhold Publishing Corporation, 1967, 272 p.

MOEGLIN-DELCROIX, Anne, *Esthétique du livre d'artiste:1960-1980*, Paris, J.-M. Place, 1997, 388 p.

PEYRÉ, Yves, *Peinture et poésie. Le dialogue par le livre*, Gallimard, Paris, 2001, 269 p.

THÉVAL, Gaëlle, « De la poésie faite avec des moyens plastiques », dans Joana Barreto, Jérémie Cerman, *et al.* [dir.], *Visible et lisible : Confrontation et articulation du texte et de l'image*, Paris, Nouveau Monde (Coll. CIES-Sorbonne), 2007, p.143-163.

4. Références électroniques

ART ET BIBLE, *Banques d'images d'art*, [en ligne], www.artbible.net/, [Site consulté le 2 mai 2012].

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA, *Le livre d'artiste. Une lecture réinventée*, [en ligne], www.collectionscanada.gc.ca/livres-d-artistes/, [Site consulté le 6 février 2012].

INSTITUT DE RECHERCHE ET D'HISTOIRE DES LIVRES, *Les manuscrits enluminés*, [en ligne], www.enluminures.culture.fr, [Site consulté le 2 mai 2012].

LA LIBRAIRIE ANCIENNE DU FEU FOLLET, *Livres anciens – Bibliophilie – Livres rares*, [en ligne], www.edition-originale.com/, [Site consulté le 2 mai 2012]

ANNEXE

SANS ELLES
Roman graphique, illustré par Amélie Côté

©Amélie Côté, 2012
©Marie-Michèle Roy, 2012

Sans elles

SANS ELLES

Texte de Marie-Michèle Roy

Illustré et mis en pages par Amélie Côté

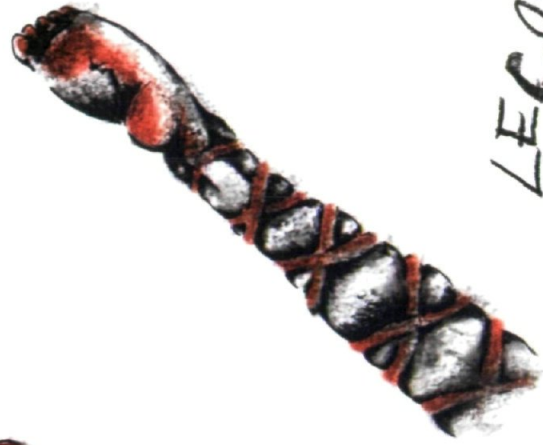
À ceux qui se taisent sans cesse.

Refouler la mort, c'est ne pas savoir vivre.

Gabrielle Wittkop

Les livres ont des visages

LEÇON
DE BALLET



Tu l'entends, et tu ne te trouves pas encore dans le salon. Le son agressant enterre tout. Le tapement du pied de Mère, comme si elle portait des chaussures d'acier et qu'elle frappait sur un baril métallique. Ça te secoue le crâne. Tu es en retard à la leçon. Mère déteste attendre. Tu es ingrate, un vrai cafard.

Tu entres enfin dans le *salon-ballet*. Le dos courbé sous les yeux violents de Mère. C'est l'inspection. Ton chignon, bien serré. Ton collant, tendu au maximum. Ton tutu, parfaitement évasé. Tu ne négliges jamais rien, toi. Ta tenue est tout le temps irréprochable. Elle n'a aucun reproche à ton égard. Le sourire de Mère te soulage. Ses rides se détendent. Elle est satisfaite. Tu inclines ton corps vers l'avant, fais la révérence pour Mère. Tu t'installes à la barre. Tu t'échauffes, et Mère te regarde, te trouve merveilleuse, te pardonne ce léger contretemps.

Mère jette un coup d'œil au pendule. 17 H 38. Gabriel ne se pointe pas encore.

Mère l'accuse des pires bassesses. *Sûrement en train de se masturber dans les toilettes. Plus ça va, plus il me fait peur. Il va devenir un pauvre de gueule avec un os séché sexuel. Elle lui hurle l'ultimatum. C'EST CINQ, QUATRE, TROIS, DEUX...*

10 janvier

Tout à l'heure, le suor nisselait et dégoulait.
Mes cheveux collaient à ma nuque, à mes tempes. Les jambes
écartées, les pieds dans les éthers, je livrais bataille.

Le médecin pignait du nez dans ma béance.

Je poussais pour que ces deux poum'huber soient
le jour et sa laideur. Deux êtres me déchiraient

à l'intérieur, s'agrippaient à moi. Je hurlais pour que

ces deux immondices ne vivent jamais cette vie.

Celle qui les rongera et qui gèlera leur carcasse
jusqu'au dernier morceau d'âme. Deux êtres me

laccraient en dedans, traçant ce qui résistait
en moi, emportaient avec

eux ce qui restait de moi.

Flantruant, je envais les souffrances

de corps et de l'esprit, le supplice

de vide complet, la torture de l'évacuation

massive. Chaque fois que je poserais

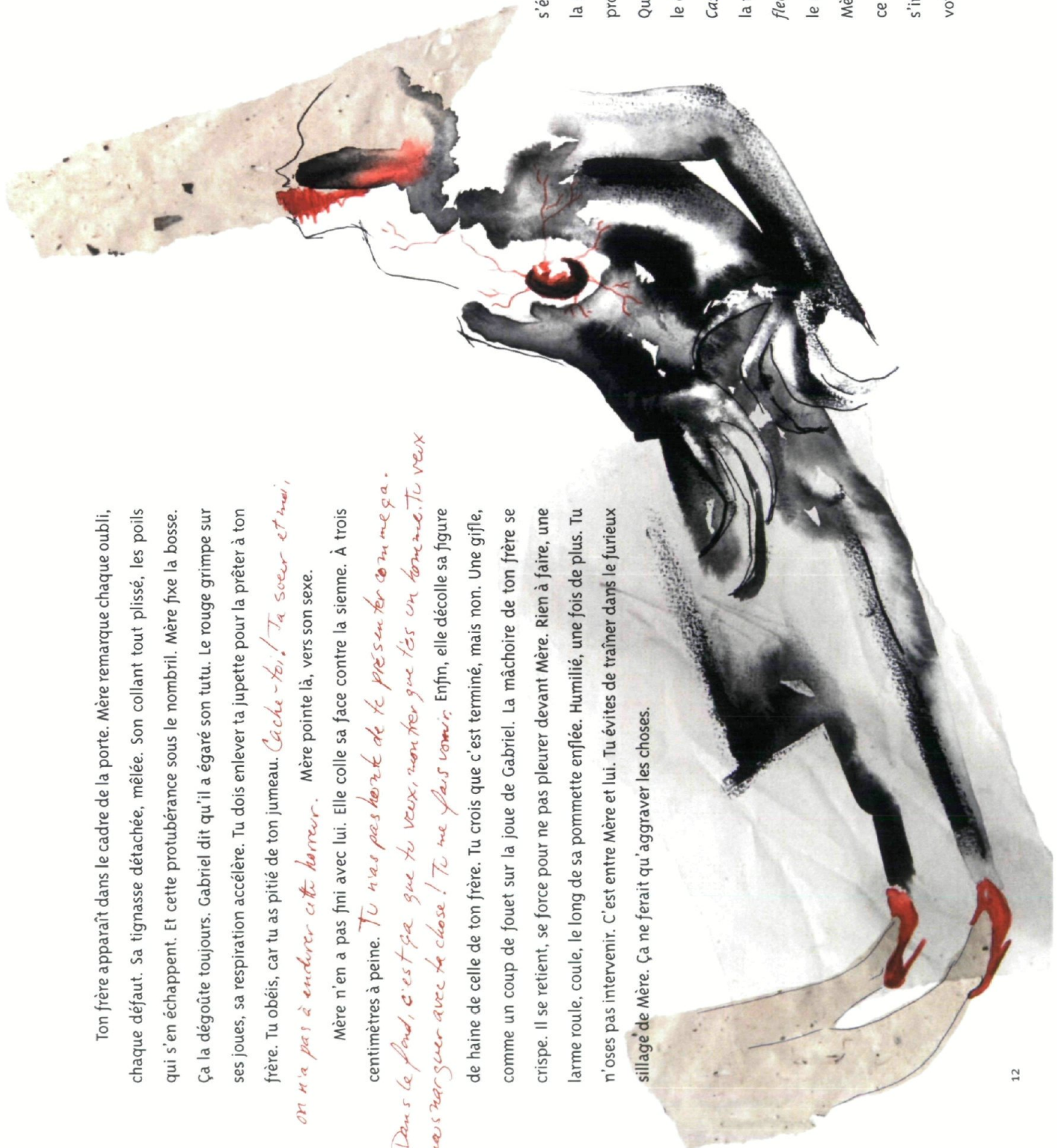
mes yeux sordides sur eux,

je souffrirai le martyr.

Ton frère apparaît dans le cadre de la porte. Mère remarque chaque oublié, chaque défaut. Sa tignasse détachée, mêlée. Son collant tout plissé, les poils qui s'en échappent. Et cette protubérance sous le nombril. Mère fixe la bosse. Ça la dégoute toujours. Gabriel dit qu'il a égaré son tutu. Le rouge grimpe sur ses joues, sa respiration accélère. Tu dois enlever ta jupette pour la prêter à ton frère. Tu obéis, car tu as pitié de ton jumeau. *Cache-toi! Ta soeur et moi, on n'a pas à endurer cette horreur.* Mère pointe là, vers son sexe.

Mère n'en a pas fini avec lui. Elle colle sa face contre la sienne. À trois centimètres à peine. *Tu n'as pas honte de te présenter comme ça. Dans le fond, c'est ça que tu veux, montrer que t'es un homme. Tu veux mais regarder avec la chose! Tu ne fais vomir.* Enfin, elle décolle sa figure de haine de celle de ton frère. Tu crois que c'est terminé, mais non. Une gijfe, comme un coup de fouet sur la joue de Gabriel. La mâchoire de ton frère se crispe. Il se retient, se force pour ne pas pleurer devant Mère. Rien à faire, une larme roule, coule, le long de sa pommette enflée. Humilié, une fois de plus. Tu n'oses pas intervenir. C'est entre Mère et lui. Tu évites de traîner dans le furieux sillage de Mère. Ça ne ferait qu'aggraver les choses.

Ton jumeau caresse sa joue. Il s'échauffe les muscles avant le début de la séance, prend son trou pour ne pas provoquer le courroux de Mère, encore. Quand il finit, il fait la révérence. Mère met le disque. Elle choisit toujours le même: *Casse-Noisette*. Tu dances toujours sur la même pièce avec Gabriel. *La Valse des fleurs*. Tu le détestes Tchaïkovski, depuis le début, depuis que tu as quatre ans. Mère ne s'en lasse pas. Comme toujours, ce sera difficile, rude, impossible. Elle s'impatiera. Vous suerez à en tremper votre maillot de corps.



Tu as les quelques mesures de harpe du début pour te préparer. Mère garde ses yeux clos. Ses doigts bougent sur une harpe imaginaire. Les violons se mettent de la partie. Son corps se meut, danse. Ses pieds tracent des pas de valse. Ses mains tiennent l'épaule d'un cavalier invisible. *Un, deux, trois.*

Un, deux, trois. La voix basse de Mère compte les pas. Tu demeures en position, attend qu'elle reprenne ses esprits. Tu patientes, ton frère aussi, le temps de la pièce. Mère garde ses paupières fermées, même si la musique s'est tue. Gabriel tousse un bon coup, pour gâcher le délice de Mère. Elle sort de sa transe. La leçon de ballet peut débiter, sans explication. Vous n'avez pas droit à l'erreur.

Les vents et la harpe, puis le murmure des violons. Une dernière accalmie avant la tempête. Les cuivres attaquent, et Mère crache les pas. Tu ne peux pas t'empêcher de penser à de la mitraille. Des balles sifflent tout près de tes oreilles quand Mère se met à gueuler la routine. Et

Mère continue, mais tu ne l'entends plus. Tu ne vois que le désastre. Ton frère chute par terre, sur le ventre. La peur brûle ton estomac, comme un ulcère qui éclate. Mère arrête, et l'orchestre poursuit sans elle. Elle applaudit Gabriel, et toi, tu te tais. Son visage s'assombrit. Tu n'aimes pas, ça signifie que le sol va trembler.

Tu ne veux pas être la victime. Arrête, tu n'es pas comme ton frère. Obéis-sante et vaillante, pas maladroite, dégoûtante. *Espèce d'épave! Tu rampes sur le tapis comme une limace gluante. Je vais être obligé de reculer cher un nouveau parachute pour ta sœur. Tu flanches au moindre effort. Iris n'a pas besoin d'une loge peinte et malsaine comme toi. Tu m'écœures!*



Tu aimes ton frère. Tu voudrais le dire à Mère. L'enchaînement ne suit pas la mélodie. Tu te la boucles, Iris, tu te la fermes. Mère n'a aucun sens du rythme. Tais-toi, Iris. Tu n'iras jamais dans une école de danse comme elle le désire. Tu ne sais rien sur le ballet. Ils riront quand tu danseras à l'audition. Tu as honte. Mère n'apprend rien à personne. Cesse de penser, Iris! Tu ne diras rien de toute manière. Tu ne sauveras pas Gabriel. Tu montes dans ta chambre comme Mère l'a demandé. Tu ne soupèreras pas, Mère a toujours raison. *Ton maillot va te peindre sur le dos. Il y a des mailles dans tes collants. T'es trop grosse. Tes cuisines sautent quand tu danses. Tu disparaîs, et c'est tout.*

Pendant que tu crèves de faim dans ta chambre, Gabriel fait l'esclave dans la cuisine. Il prépare le souper de mère. Tu sais qu'il t'amènera quelque chose à manger. Moins d'une demi-heure plus tard, le voilà. Il te regarde dévorer tes rôties. Ses yeux remplis d'amour. Il s'assied près de toi. Tu te couches, la tête sur son torse. Tu sens son odeur aigre, rassurante. Son maillot est encore trempé de sueur. Culpabilise, Iris! Tu es une personne terrible, mauvaise. Ton amour pour ton jumeau, ta prétendue moitié, c'est la définition parfait de l'inertie, de la stérilité, de la crainte. En retour de ce rien, tu es protégée, servie, vénérée. Tu n'oses pas t'aventurer. Pas d'affection sincère, juste de l'artificiel. Toi, tu l'aurais laissé mourir de faim et de froid dans ses minces couvertures. Il serait monté dans son grenier. Il ne t'aurait pas attendue. Il sait trop bien que Mère t'effraie au point de ne rien faire. Tu as le cœur percé par son adoration sans condition. Gabriel ne te demande jamais rien.

Tu feins un profond sommeil pour qu'il puisse partir. Il essaie de ne pas te réveiller. Tu l'aimes si fort.





15 mai

Une seule journée est restée gravée dans
ma mémoire. Il ne me revient aucun autre
soir de ma jeunesse. Comme si je n'en avais
pas eu. Comme si je n'avais jamais été une petite
fille, juste la danseuse épile de l'école de danse.
Le même événement me gifle en pleine figure,
n'agresse, me bloque le souffle dans la gorge.
Ce moment de joitant reste pris, là, comme une
roche. Je veux vomir, mais je n'y arrive pas.
Ma respiration coupée, les nausées, les sueurs
quand je me mets à y penser.



J'ai pris mon bain tout à l'heure. J'ai lavé
le baignoire, juste avant, avec de la Parisienne au
citron. Des effluves d'eau de favel brûlaient mes
narines. J'ai marché dans une détartrante pour
ne pas qu'ils m'entendent. D'autres souvenirs sont remontés
à la surface. Ce soir de mai, j'ai désinfecté ma
baignoire avec de la Parisienne au citron. J'en ai versé entre
mes jambes, j'ai frotté avec une laine désinfectante
de sang sur mes doigts, sur mes cuisses, sur
le plancher.

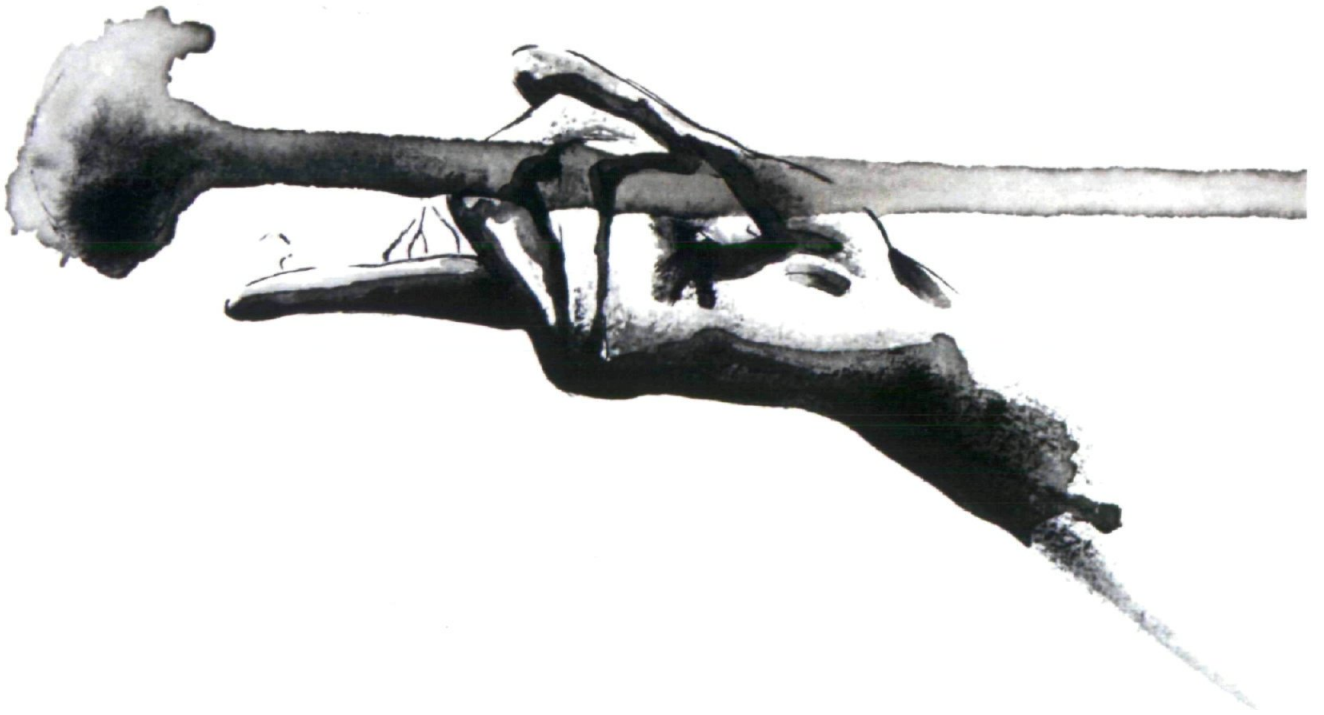
J'ai laissé tellement de larmes couler. Ma tête est
encore pleine de souvenirs, d'encre épaisse et noire autour
de ce jour de mai. Rien n'est visible sauf ça. Je vois

mes mains couvertes de rouge, ma celette
à fleurs tachée de sang et de légende poisseuse. Tout
est trop propre autour de moi: le lavabo,
la celette ~~ultra~~ blanche.

C'est fait ma fille

Ce jour de mai, ce n'est pas seulement un mauvais
souvenir. C'est fait une heure sale, infecte. J'étais de
écouter mélina. Je n'étais pas la première. Après
la répétition générale pour le spectacle de fin de
saison, dans un champ, près d'un grand arbre: le pire
instant de ma vie. Ça a été si court in temps réel,
mais ça m'a semblé une éternité. Je ne me suis jamais
pardonné. Je la sens toujours la victrice sous mon
sein droit. Je me souviens, j'ai essayé de le copier le soir
même, avec mes petits ciseaux de gauche. J'ai ouvert
la rondelle. Chaque fois que je frotte la boursouflure,
je repense à ça. J'ai peur d'être malade. J'ai encore
pleuré aujourd'hui. Ils ne m'ont pas entendue.

ENFANCE



JOUR DE PLAGE

De ton enfance, des images te reviennent. Des moments de poupées avec ton frère, dans ta chambre rose. Sa catin, Wendy, celle aux faux cheveux roux. Tu peignais avec la brosse violet nacré, ta préférée. Ton jumeau faisait la même chose avec la bleue. Tu habillais ta poupée Léonie. Un pull crocheté gris par-dessus une robe bleu ciel. Pas de chaussures, pas besoin, tu t'en allais au bord de l'eau avec Mère et Gabriel. Tu n'as pas dit à ton frère qu'il n'avait qu'une seule chance. Un faux pas, et c'est fini.

Tu feras d'ailleurs se comparer comme il faut, sinon il restera dans la voiture.

Le jour de plage, tu entendais déjà des rires dans ta tête. Le fleuve, les grélands, les algues échouées sur la grève de cailloux. Tu as toujours aimé cette journée.

Il n'a pas attendu que la voiture s'arrête, il était trop excité. Il a ouvert la portière, comme s'il avait des fourmis dans les doigts. Mère fixait avec ses yeux ronds, méchants. Elle t'effrayait, elle ressemblait à une vieille chouette en chasse. Gabriel, c'était sa proie. Sa bouche était comme un gros bec aux énormes cisailles acérées. Elle l'a engueulé. *Tu vas le tuer! Inléak! Popéme*

la punk! Trop tard. Mère grimaçait, comme quand elle souriait. Tu attendas ici. Tu vas rester couché sur la banquette tout le jour.

Tu devais suivre Mère, ne pas penser à Gabriel. Le jour de plage, c'était jouer au volley-ball avec Mère, construire des châteaux de sable, manger de la crème glacée. Tu devais t'amuser. Mais tu ne te préoccupais que de ton frère. Tu essayais de te convaincre. « Joue avec Mère, Iris. Ris avec elle, Iris. Empiffre-toi de crème glacée. Laisse Gabriel en dehors de ça. Oublie-le. Profite du jour de plage avec Mère. » Tu n'y arrivais pas. Tu pensais seulement à lui, à son visage en peine. Tu t'es quand même éloignée, bras dessus, bras dessous, avec Mère. Vous êtes parties vers la baie de Beauport. Tu as vu sa face blanche, translucide par la fenêtre, et ses yeux désolés. Rendue sur la plage, tu l'imaginais couché, sa poupée Wendy contre son cœur. Il pleurait comme un chien, tu en étais certaine. Il a peut-être dormi pour passer le temps.

Et toi, tu ne voulais pas frustrer Mère. Tu t'efforçais de ne pas craquer. « Souris à Mère, Iris. Ignore ses moqueries quand tu rates ton service. Continue, joue, Iris. » Tu savais que Gabriel se morfondait. « Allez, envoie le ballon à Mère. Tu aimes le volley-ball avec Mère. » *Un peu d'entraînement, grosse. Tu as toujours détesté qu'elle t'insulte devant tout le monde. Bouge-toi le gros du cul, vache!* Les gens autour ne disaient jamais rien. Ils ne voulaient pas de chicane. Tu as toujours voulu dire à Mère que tu faisais de ton mieux, mais elle ne t'aurait pas cru. Tu essayais d'aimer le volley-ball avec Mère. Tu pensais quand même à lui. À Gabriel, tout seul, dans la voiture, pas de nourriture, pas d'eau. Tu te disais : « Laisse tomber, jouis du moment avec Mère... »

Ton frère avait peur, tu pouvais le sentir de loin ou de près. Quand il pleure, ton cœur est en crise. Lorsqu'il a peur, ton ventre remue. Pendant le jour de plage, Gabriel t'envoyait sa crainte de bouger. Tu avais vu le regard de Mère, toi aussi. Son

blanc d'œil percant. Une violente crampe t'as pris cette journée-là. Ton jumeau n'a pas bougé, n'a rien tenté. La frayeur le bloquait. Il a patienté, la bouche asséchée, la langue râpeuse de soif. Sans doute qu'il se mourait, là-dedans. Peut-être qu'il comptait les secondes, qu'il répétait les comptines d'école pour accélérer le temps. *Venez mes choux sur mes genoux, avec vos bijoux et vos joujoux, mais ne lancez pas de cailloux aux vieux hiboux plein de poux.* Tu espérais qu'il avait enfoncé ses doigts dans ses oreilles pour ne pas entendre le vide.

Tu songeais trop à lui. Mère t'a lancé le ballon de volley en plein visage, exprès pour te réveiller. Elle savait ce qui t'empêchait de t'amuser pour le vrai. Mère a décidé de t'acheter de la crème glacée au chocolat. Rien ne te faisait envie.

« Mange ta glace au chocolat ! Dévore-la. » *Même s'il avait été avec vous, il n'en aurait pas eu.* Iris, tu as écouté Mère, tu as léché la glace fondante, croqué dans les morceaux de pacanes pendant que Gabriel avait chaud, soif et faim. Tu as

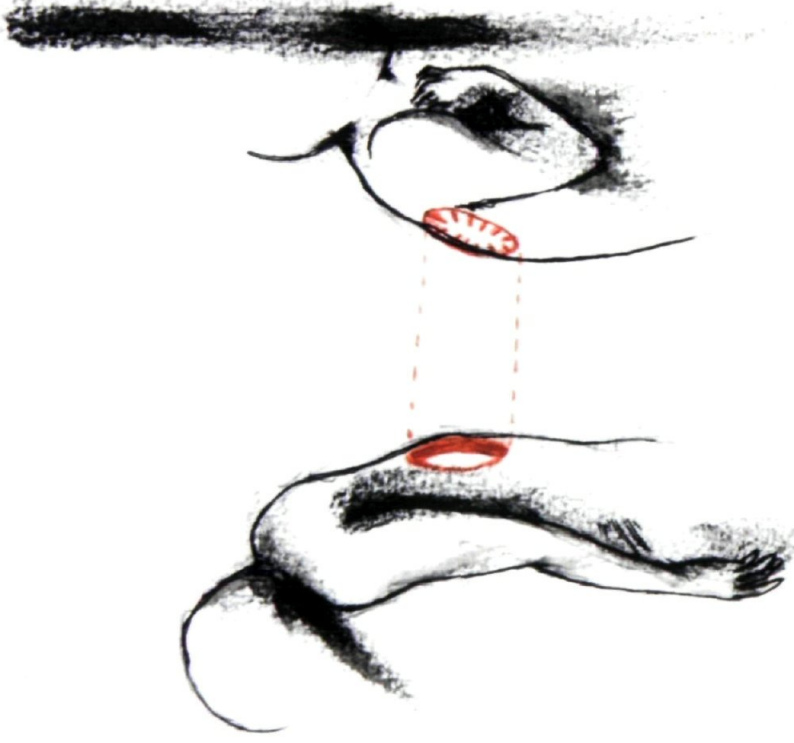
tout bu la limonade et mangé toutes les chips. Il ne faut rien laisser à Gabriel.
Tout pour toi. Tu as été dégueulasse. Tu as enduré les injures. *Grosse trou d'aise.*

Gabriel dans l'auto, comme une pauvre bête. Mère n'a même pas laissé une fente pour qu'il respire un peu. La sueur coulait dans son dos, dans tous

ses plis. Il s'est retenu des heures. Tu connaissais toutes ses expressions, même celles des « besoins ». C'était ça que tu voyais dans sa figure.

Pour revenir, Mère voulait que tu t'assoies à l'arrière avec lui, question de le narguer. Il a regardé là, à l'endroit exact où il fallait pour que Mère jouisse. Elle ne vous a pas regardé directement, juste à travers le rétroviseur. C'était assez.

Sa haine parvenait jusqu'à nous. *La douleur était au rendez-vous. Iris et moi avons profité de terrain de volley-ball. Mais nous sommes bien amussés. Pas une, mon bébé ? Tu n'as pas parlé, pour ne pas faire de peine. Tu as détesté ça. Tu aurais voulu qu'il soit là. Tu te serais mise à brailler pour que Gabriel te serre dans ses bras. Ça aurait été lui, comme à toutes les fois. C'était toujours lui qui frissait par te consoler. Tu as été tellement lâche. Même s'il avait vécu la pire journée de sa vie, confiné dans la voiture, il t'aurait pris la main ou caressé la cuisse. Ton frère a toujours bâti les ponts entre vous.*



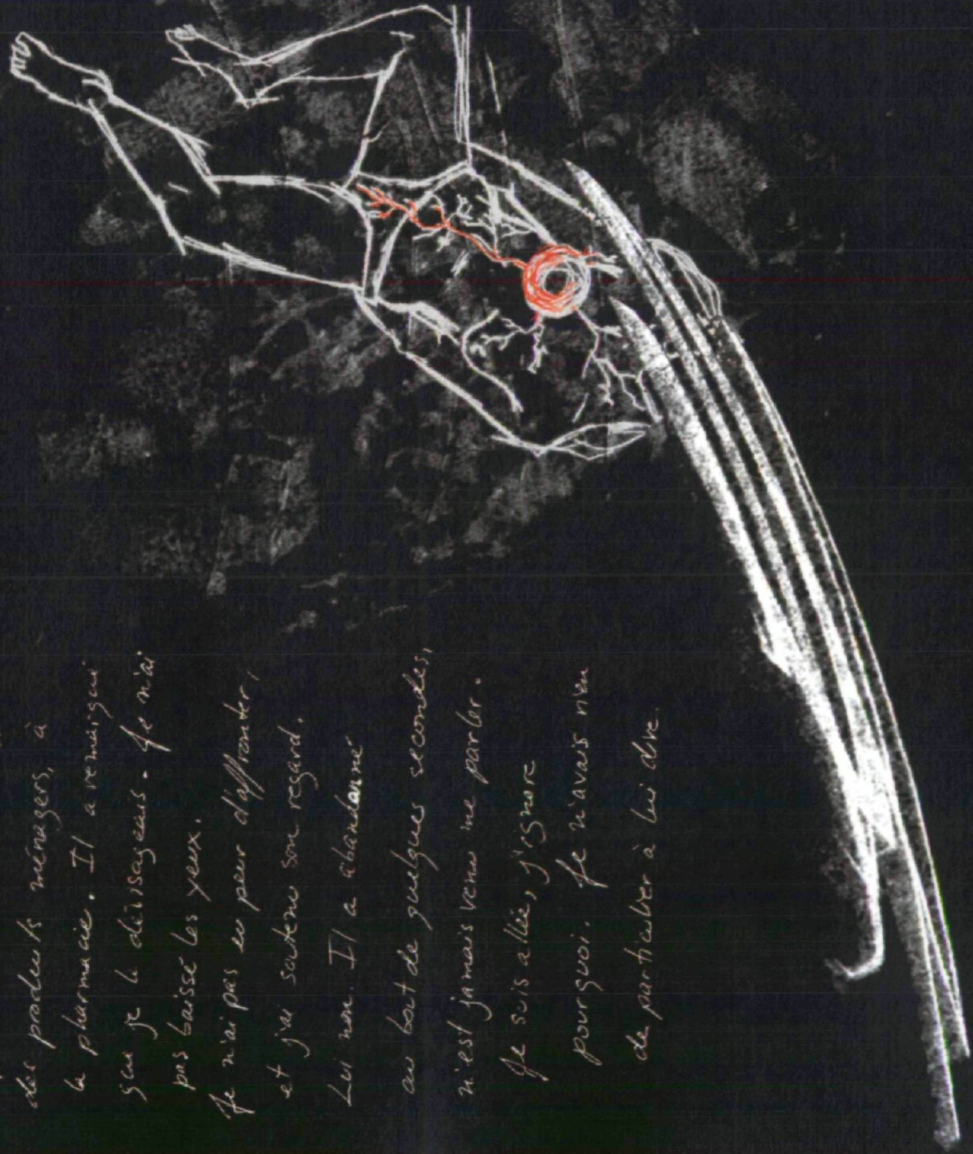
En arrivant à la maison, il s'est pissé dessus. Mère a craché tous les gros mots de la terre sur lui, même si c'était votre anniversaire, à toi et à ton frère. Pour ses huit ans, ton frère a passé le reste de la journée enfermé.

9 June

Je lui fait, alors que j'avais
dit que ça n'arriverait plus
jamais. Ça s'est passé si vite.
Je l'ai vu dans la rangée
des produits ménagers, à
la pharmacie. Il a remis que
je n'ai pas baissé les yeux.
Je n'ai pas eu peur d'affronter,
et j'ai soutenu son regard.

Lui non. Il a abandonné
au bout de quelques secondes,
n'est jamais venu me parler.
Je suis allée, j'ignore
pourquoi. Je n'avais rien
de particulier à lui dire.

J'avais envie d'avoir une
conversation avec une personne
qui ne me connaissait pas,
qui ne me jugerait pas.
Et son front dégariné, je
devinais qu'il n'allait pas à
l'école avec moi. De puis qu'ils
sont arrivés, je ne fais que
sortir. J'ai besoin de ~~sortir~~ quitter
la maison, de marcher pendant
des heures. Même ne les
laisserait jamais travailler
éternellement. Dans le village,
je cherche ~~quelqu'un~~ quelqu'un
sans savoir qui. Partout
je rencontre des visages que je
hais. Des copies de la pensée, de l'école.
Des faces anxieuses qui le goût
d'envoyer un crachat sale.



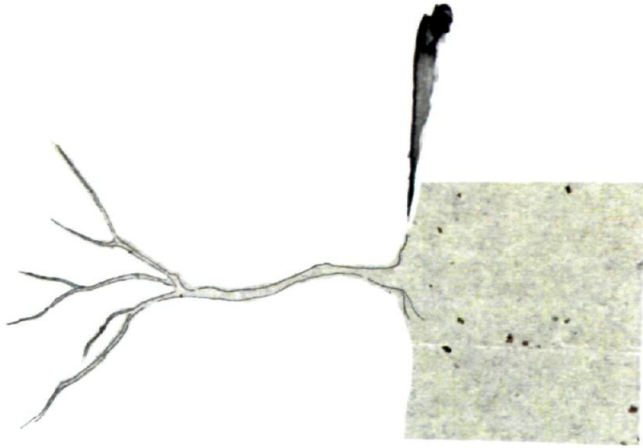
Et j'ai croisé ce visage d'homme doux.
J'ai avancé vers lui sans hésiter. Il n'a rien dit
du tout, même si j'étais près de lui. Je n'ai
peut-être pas assez attendu. Je lui ai adressé
la parole, mais je ne me rappelle plus de ce que
j'ai dit. Il m'a souri. J'ai pris sa main,
et je l'ai tiré vers le dehors. Il m'a
demandé si je voulais boire quelque
chose. Non. Il fallait aller chez lui.

Il m'a amené dans son appartement. Celui
au dessus du dépanneur. Il avait honte,
ramassait ce qu'il pouvait, pendant
que j'enlevais mes vêtements.
Je l'ai attendu, assise sur le bord
du lit. Il s'est arrêté, et m'a
fixé comme s'il n'avait jamais vu
une adolescente nue, avec un
ventre flasque. Il s'est approché
de moi, s'est assis si près que
je sentais l'odeur de ses cheveux
pas lavés. Tout était maladroït.

Ses mains moites sur mes seins,
comme s'il faisait des oranges
pouries. J'étais immobile, offerte.
Quelques baisers dans mon cou.
Quatre ou cinq coups de nerfs,
rien d'autre. Il s'est allongé à côté
de moi. Je suis restée sur le dos,
les jambes ouvertes. Une fissure
traversait le plafond de sa chambre.

Rien n'a changé à l'intérieur.
Pas de chaleur au ventre. Pas de
bouffée de larmes. Le vide autour et
en dedans. Et son regard de poisson
mort vive sur moi. Son front en sueur,
son souffle court. Tout m'a écoeuvée.
Je me suis habillée, j'ai quitté sans un mot.

Fini, j'ai ressuyé. J'ai glissé ma main dans
ma culotte. J'ai tenté de trouver quelque chose.
J'ai cherché. J'ai perdu.



NOËL DOUZE

À 8h39, je suis le premier réveillé dans la maisonnée. Encore sous mes épaisses couvertures d'hiver, l'humidité sur ma nuque, derrière mes oreilles, mes genoux. Je retire la grosse laine sale de sur moi, et saute hors du lit. Mes pantouffles, mon peignoir. Je traîne mon corps osseux jusqu'à la fenêtre minuscule. Je grimpe sur ma chaise de devoir, et je tire le rideau de ma petite lucarne de grenier. Une vitre givrée, glacée. Vitrail opaque de neige restée collée, là, pour embêter. J'appuie ma main, je sens la couche gelée fondre. Ma paume et mes doigts engourdis, rougis. Créer une meurtrière, observer le dehors. Le ciel terne aux épais nuages cotonneux. Un tas de ouate grise qui crache des flocons fondants. Ce n'est même pas une vraie bordée de Noël. Au sol, une mince couche blanche s'étend. Elle ne cache même pas tous les brins d'herbe. Les bouleaux chétifs luttent contre un vent quasi inexistant. Les lumières multicolores serpentent entre les branches cassantes. Les jeux lumineux, seule trace de Noël à l'extérieur. Un paysage de mouillasse digne du mois de novembre. Aller aux toilettes avant de me pisser dessus.

Je descends au salon. Les braises crépitent dans le foyer. Je lance des bûches dans l'âtre avant le réveil de Mère, ranime le feu avec le soufflet. Sous le sapin, la crèche et le village en porcelaine cachés par les cadeaux. Je branche le fil dans le mur. Les ampoules bleues scintillantes, les boules argentées miroitantes, les soldats de plomb ballant sur les branches au bout de leur filament d'or. Trop beau. J'aime le sapin de Mère.

Ma sœur arrive, je l'entends. Je capte sa chaleur dès qu'elle se trouve dans les environs. Elle m'embrasse sur la mâchoire, presque dans mon cou.



Son baiser me gêne, me donne chaud dans le ventre. Ses bras étreignent ma taille. Un murmure dans le creux de mon oreille. *Joyeux Noël, Gabriele!* Son souffle matinal sur ma peau. Mon duvet se hérisse. La serrer très fort. Sentir l'odeur aigre de son cuir chevelu. Peut-être qu'elle sait que mon cœur s'excite dans sa cage. Sa tête sur mon torse. Elle l'entend défoncer les barreaux, j'en suis sûr.

Les escaliers craquent. Iris me repousse, se détache de moi, se précipite sur le divan. Mère apparaît dans le salon-ballet. Ses cheveux tirés en arrière, figés par la pommade. Mère dans sa robe à traîne écarlate, chaussée de ses escarpins assortis, les yeux trop maquillés. Vieille pute. Mère avec tout son mépris, ridicule. Ne pas rire de sa graisse pendante, fuyant par l'échancrure du dos. Ne pas me moquer de ses pieds presque bleus et gonflés, tellement ses chaussures confinent ses orteils. Ne pas rigoler devant son maquillage de poisson mort, devant ses paupières au coloriage qui dépasse, devant le rouge à lèvres sur ses dents. *Que faites-vous en pyjama? C'est Noël, faites de vêts!*

Allez m'enlever vos lunettes, vous me faites pitié. Allez top! En tenue de gala!

Je le vois dans sa moue, Iris regrette de s'être collée contre moi. Elle se plie si vite aux ordres. Je monte aussi au grenier pour enfiler mon costume de clown. Pour Noël, ne pas faire d'histoire. Je mets mon pantalon noir trop court, qui remonte jusqu'aux genoux. J'enfile mon veston le plus récent. Il se déchire entre mes épaules. Ma chemise blanche, je ne l'ai pas repassée. Mes orteils se recroquevillent dans mes souliers vieux d'il y a cinq ans. Un habit de cirque.

Je redescends au salon-ballet. Iris est déjà avec Mère. Sa poitrine dans un chemisier rouge cerise, ses jambes satinées, dénudées sous sa jupe noire plissée. Je la regarde comme une femme, pas comme une petite sœur. Elle,

elle évite de poser son regard sur moi. Mère se moque, jacasse comme une

mamie sénile. *Tu devrais avoir bon ké, mon gars. Tu ressembles à un petit singe de kermesse. Mergue juste les cymbales dorées.*

Ma sœur lutte pour ne pas éprouver la moindre émotion pour moi.

Elle fixe le parquet, mais son menton frétille. Je sais qu'elle veut s'apitoyer sur mon sort. Elle garde sa posture distinguée, demeure assise, les jambes collées, les mains sur les genoux. Comme une dame invitée à prendre le thé chez son prétendant. Mère glousse, tape sur ses cuisses flagéolantes. La gifler, lui cracher dessus. Je garde mes mains dans mes poches. Mère arrête de mugir comme une vulgaire vache. *Je veux mon café dans ma tasse habillée. Et que ça saute!* Sa tasse avec le Père-Noël et la Fée des étoiles qui s'embrassent. Je disparaiss dans la cuisine.

Un filet de café fumant heurte le fond du silex, le remplit petit à petit. Dans le salon, *La Danse russe* de Tchaïkovski. La maison tremble. Iris ne dit rien, sans doute. Elle ne veut jamais blesser personne. Mais ici, c'est le tremblement de terre. Dans l'armoire, les tasses s'entrechoquent sur l'étagère, glissent vers le bord. Elles s'approchent au rythme des pas de Mère qui danse comme une génisse sans grâce. La tasse de Noël est de plus en plus près. Oups. Je n'ai pas le temps de tendre la main. L'anse se fracasse contre le rebord du comptoir. Je ne cherche aucune solution. Au salon, Mère crie, réclame sa boisson chaude. Impossible de lui servir le café dans une autre tasse.

J'entre à peine dans le salon, que c'est déjà la catastrophe. Ce n'est pas à cause de la tasse. Pire encore. C'est un trophée d'excellence. Le plus gros

de sa vitrine a cassé la carreau de vitre, et est tombé par terre. La ballerine ne tient plus sur son socle. Mère n'a toujours pas remarqué l'anse cassée. Elle fulmine, n'en revient toujours pas.

Elle sort enfin de sa torpeur, mais ne s'aperçoit de rien. Mère saisit sa tasse dans le vide de l'anse cassée. Dans son élan, elle frappe la tasse. Le liquide brûlant éclabousse sa toilette de gala grotesque. Devant mes yeux, une scène délicieuse, au ralenti. Mère sautillant, qui souffle sur ses seins, qui regarde le dégât sur le sol. Ses yeux me foudroient, me transpercent, me calcinent. Mes cheveux, en tas, dans sa main qui tire. Elle serre le poing, me menace. Les paupières closes, attendre le coup qui ne vient pas. Son souffle de bœuf dans mon visage. *Tu boussilles tout! Je vais te ramber. Tu vois ces bois cadeaux? Ah! c'est ce que tu dévises si je les fourrais dans le feu?*

Moi aussi, je peux tout briser! Les flammes dévorent le papier vert et doré,

puis le carton des boîtes. *J'aurais aimé voir ton visage quand tu les aurais ouverts, quand tu aurais vu qu'il n'y avait rien dans les boîtes. Je voulais que tu déballe du vide. Ta place vaut encore plus cher que me ça, quand je brûle de vide. Maintenant, disparaiss!*

Elle me confine au grenier pour Noël douze. Iris ne montera pas ici. Lâcher prise, rester là, compter les heures. Dans mon doudou de laine, je ne braillerai pas.

18 juin

Leurs pupilles grossissantes se cherchent.
Je les plonge dans le noir. Ils finissent toujours par se
retrouver au bout du tunnel. Iris, je la force à rester dans
l'ombre, derrière moi. Lui, il vient tout le temps la sortir
de là, la toucher, plonger ses yeux dans les siens. Leurs iris
se connectent, et les voilà à l'abri. Plus rien
ne empêche au tour ~~de~~ quand le fil est

tendu entre eux. Je suis en dehors
de cette bulle. Je ne sens pas l'odeur
reconfortante qui s'y répand.

Je ne vois pas
les beautés
qu'ils aperçoivent.



Je n'entends pas
les respirations enflambées
qu'ils sifflent en chœur.

Rien ne me parvient. Tout reste dans ce dôme,
immense, inaccessible. Je m'approche, et
une intense répulsion m'empêche d'avancer.

Je n'ai jamais pu entrer là-dedans.

Je dois les séparer. Je ne peux pas les laisser
ensemble trop longtemps. Il ne faut plus
qu'ils se vent l'un à l'autre.

Jamais dans ma vie, quelqu'un ne m'a amenée
loin de tout. Avec Melina, je n'avais aucune empathie.
Son œil était toujours froid et vide, sans aucune étincelle
pour établir le contact. Je n'ai rien touché dans ses yeux
verts aux petites écorces. Quand j'essayais de m'accrocher
à son regard, ma sœur fermait ses paupières longuement.

Comme si elle écrasait mes doigts agrippés avec pitié sur
le rebord d'une corniche. Je tombais dans le vide, seule.

Chaque fois que Melina me foudroyait de son œil
embrasé de douleur, des larmes de colère m'attaquaient
dans le nœud. Je n'ai fait que la blesser. Tout s'est tué
d'un coup. Pas de bonne odeur de fraise, pas d'étole
de mer multicolore, ni de sirène aux yeux d'émeraude,
pas de chanson de Noël. Rien d'autre qu'un creux
dans l'estomac. Juste des larmes chaudes et salées.

Je ne leur permettra plus de partir loin.

Melina n'a jamais voulu me suivre. Elle préférait
se laisser pénétrer par Céline, la voisine. Leur rire insipide,
pendant que je jouais dans ma chambre, alors que
je faisais semblant ~~d'aimer~~ d'aimer ma poupée. Melina
et Céline dans le salon, assise devant le piano. En duo,
leurs cordes qui se froient, leur soufre qui répond à celui
de l'autre. Melina et son ancre dans la piscine.

Synchronisées l'une à l'autre, elles enchevêtraient les cordes,
les jambes en chandelle, les bras écartés. Elles créent
un spectacle pour elles seules. Céline et ma sœur, dans
le même lit, sous la couverture. La voix de Melina lisant
l'histoire du Petit Chaperon rouge. Le faisceau de la lampe
de poche tenue par Céline. Leur gazouillis qui dure toute
la nuit. Deux fillettes enfermées dans une bulle au parfum
de souvenirs. Pas de place pour moi, pour personne.

Iris et Gabriel dans leur pays à eux.

AUX FRAISES

Tu gémissais pour qu'il t'entende. Assise sur le carrelage de la salle de bain, tu te plainais. Tu avais laissé la porte ouverte exprès. Tu savais qu'il viendrait. C'était toujours comme ça. Tu pleurnichais, et il accourait. Tes yeux piquaient, ton nez coulait. Des pleurs prêts à recommencer sur le bord de tes lèvres. Tu voulais que Gabriel te serre dans ses bras, qu'il invente quelque chose pour te rassurer.

Il est venu te voir, et t'a consolé. Tes larmes ont séché sur tes joues. Il a entouré tes épaules. Tu t'es confiée à lui. Ça te pinçait dans le ventre, là, juste en dessous de ton sexe. Peut-être que tu digérais mal le souper de la veille. Tu as souri question de la persuader que tu n'es plus inquiète, et que tu n'as presque plus mal. *Grâce à toi, ça tiraille moins.* Mère criait du bas de l'escalier. Tu devais arrêter de souffrir, dans trente minutes, tu sortais de la maison. Mère avait décrété qu'il était obligatoire de porter vos bermudas blancs.

Dans l'auto, tes crampes ont recommencé. Tu as pesé sur ton ventre. Ta mine a changé, ton sourire s'est affaissé. T'as fait ça juste pour qu'il te regarde et qu'il remarque ta douleur. Ça fonctionnait toujours. Gabriel t'a collée contre

son flanc, t'a caressé et baisé les cheveux. Les yeux de Mère dans le rétroviseur.

Elle a soupiré si fort, crié si vite. *Lâche-le ! Elle déjeune mal c'est tout !*

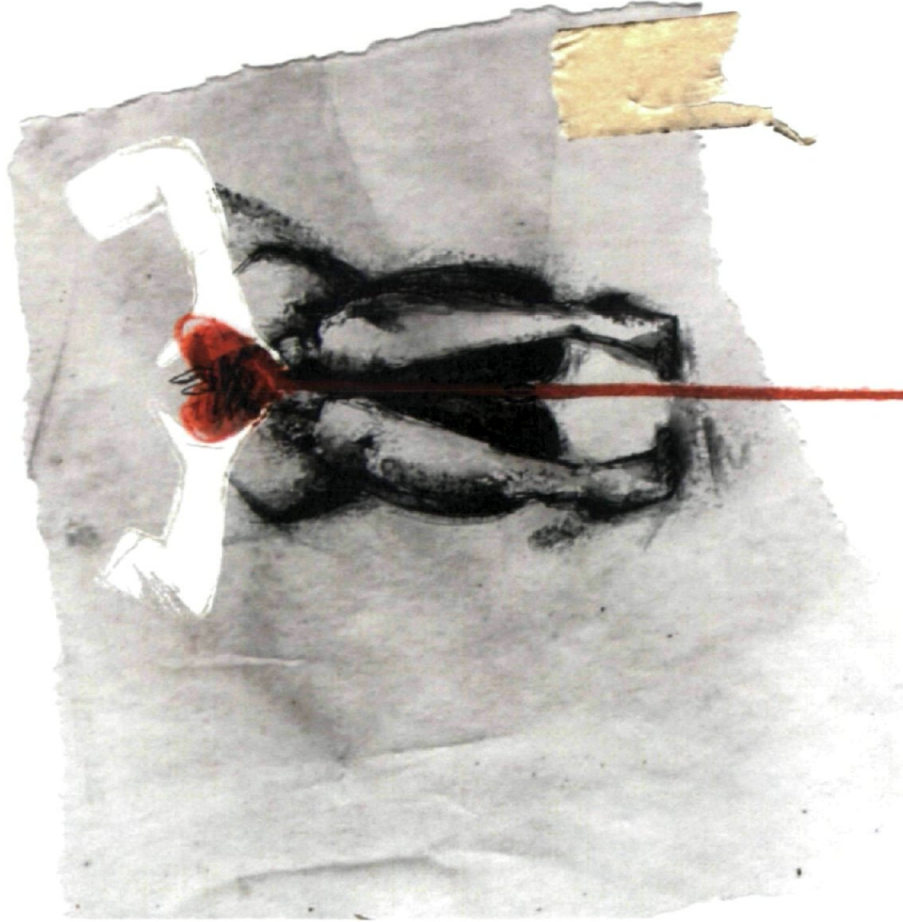
Ôte tes sales pattes ! Gabriel t'a abandonnée. Mère te toisait, te jugeait. Si tu mangerais moins aussi. Tu ne serais pas ballonnée comme une grosse dinde de Noël !

Comme tu peux être crève. Prends ton mal en patience, ça te servira de leçon. Arrête de te gonfler comme une tarte, et fiche-nous la paix avec tes larmes de crocodile. La dernière phrase résonnait dans ta tête, en écho. Le mot « truie »

créait une distorsion dans ton cerveau. *Bang ! Bang !* Tu faisais de ton mieux pour te retenir. Tu n'as versé aucune larme. Ça n'en valait pas la peine. Tu n'as pas montré ta douleur. Mais tu n'as pas réussi à faire la sourde oreille. Tes cris s'accumulaient, ils devenaient si gros que tu manquais de souffle. Mère te scrutait dans le rétroviseur, attendait tes pleurs, tes excuses. Tu n'avais pas à être navrée, cette fois. Non, Iris. *Mère, pardon d'être aussi grosse et laide.*

Tu sentais que Gabriel brûlait à l'intérieur. Tu entendais ses dents grincer, s'user les unes sur les autres. Il est resté immobile jusqu'à notre arrivée chez *Pouliot, fraises et baies.* Mère a salué la propriétaire des champs, comme toujours. Elle a montré nos paniers comme si Madame Pouliot était une amie de la famille, comme si nous étions des invités de marque. Elle nous a ensuite poussés vers les fraisiers.

Gabriel et toi, vous vous êtes accroupis à cinq ou six rangs de fraises de Mère. Vous cueilliez les fruits sans rien dire. Tu as reniflé. Gabriel s'est tourné vers toi. Tu retenais un tel torrent. Ton frère arrachait les fraises de leur plant, les écrasait contre ses paumes. Le jus coulait sur ses poignets. Il contenait une telle envie de te cajoler, de te dire que tu étais belle. Il ne pouvait plus mépriser ta peine, ta douleur. Mère vous ignorait. Ton jumeau s'est approché. Tu as tout laissé jaillir. Dans ses bras paralysée par tes maux, secouée par tes pleurs, la



bouche béante, tu as touché la fourche de ton bermudas. Tu as humé le rouge déposé sur tes doigts. Ça puait. Tu saignais. Tu n'as pas pu t'empêcher de brailler, encore. Tu t'es blottie contre Gabriel. Tu t'es cachée, le nez écrasé contre son torse. Tu as compris. Tes larmes mouillaient son tee-shirt. Mère était trop occupée à ramasser ses fraises. Elle ignorait que tu la fixais de loin, que tu souhaitais lui dire. Mais Mère ne parlait jamais de ces trucs-là.

Quand tu t'es retournée, ton frère t'a montré quelque chose d'épouvantable. Il s'était assis sur une poignée de fraises. Pour ne pas que tu te fasses engueuler toute seule. Son bermuda taché comme le tien. Tu lui souriais, mais tu voulais hurler. Mère allait le tuer. Toi, tu avais une bonne excuse, pas lui.

Mère vous a rappelés à elle. Tu courais, un peu derrière ton frère. Mère a lorgné vos paniers. Puis, elle a parlé sans articuler, la mâchoire si serrée qu'elle déchirait presque ses joues. *Vous n'avez pas essayé rempli vos paniers, rampés-fants. Je l'avais pourtant demandé, ce n'était pas si compliqué. Retournez-y.*

À peine rendus près d'une rangée, Mère vous a agrippés au collet. Vous l'avez suivie jusqu'à la voiture. Vous vous êtes assis sur la bâche empruntée à Madame Pouliot. Mère n'a pas arrêté. *Une vraie bande de cochons. De la vermine rentrée dans la selle, des rats. Vous êtes deux sales coiffés.*

Pour votre anniversaire de treize ans : des insultes. Tu ne t'es pas expliquée. Tu n'as pas révélé ton lourd secret. Ton frère et toi, vous avez passé le reste de la journée dans votre chambre. Lui, dans son grenier. Toi, dans ta chambre rose. Pour ton anniversaire, t'as eu le droit à des saignements et à des pincements au ventre. Tu n'as jamais eu la carte que ton jumeau avait bricolée pour toi. Tu n'avais rien pour lui. Il te l'a donnée trop tard, la semaine suivante.

13 juin

Je n'ai pas senti qu'il fallait lui dire. Je n'ai pas parlé de ça. J'ai suivi les conseils de ma mère. J'avais aimé crever en les expulsant. Les gens m'auraient abhorré. Tout le monde se doute pourquoi je ~~suis~~ ne suis plus à l'école, ou à la palestra. J'avais aimé pouvoir les rendre amnésiques. Ils auraient perdu tout ça quelque part dans les détails de leur mémoire. J'avais continué à vivre, à danser.

Ils continuent d'être un poids même à l'extérieur, même s'ils ne demandent rien. Ils n'ont pas fait après. Je les déteste grand même.

J'ai fait une connerie aujourd'hui.

Je suis retournée le voir. Je suis allée sonner à sa porte. Je portais les talons de ma mère, ceux qu'elle avait achetés pour le

baptême de mes enfants, demain. Il n'a pas répondu tout de suite. Comme s'il s'arrêtait que c'était moi. Au fond, il ne pouvait pas se douter que je reviendrais. Je l'ai quitté de façon si dégoûtante. Sans lui adresser le moindre mot, sans le regarder. Je m'en faisais de cet homme. Je ne lui ai rien laissé. Pas même l'espoir.

Mais j'ai appuyé sur sa sonnette une deuxième fois. J'ai entendu des pas derrière la porte. Je transpirais, ça sentait le talon. Il a demandé qui c'était. Je me suis tue. Puis, il a enfin ouvert, et m'a fixée longtemps. J'avais eu envie de lui dire quelque chose. Toutes sortes de mots dégoûtantes se bousculaient, et m'étranglaient.

J'avais été capable de lui demander de me jeter sur sa table de cuisine comme si j'étais une porce. J'avais pu le supplier de relever ma robe, et de me prendre

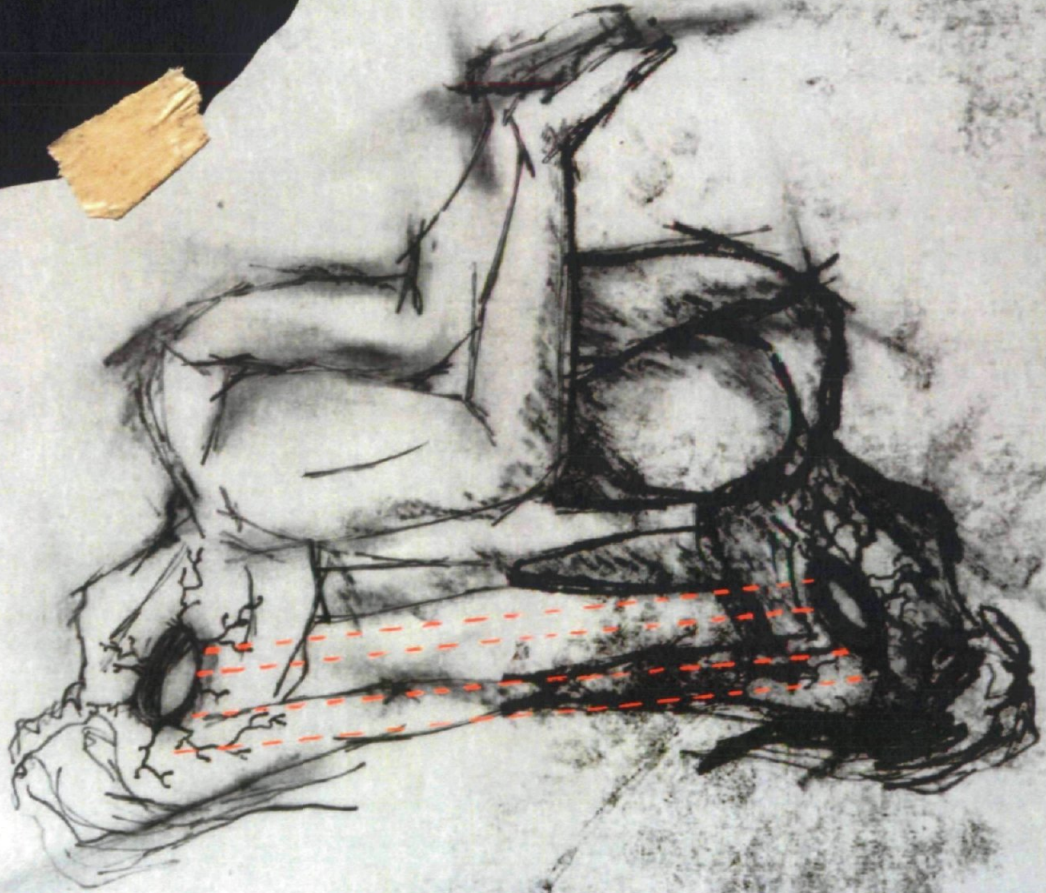
par-derrière, pour ne pas qu'il me voit pendant que je n'éprouve rien du tout. J'y serais arrivée s'il n'avait pas pris ma main si doucement. Il m'a fait entrer. Tout m'a énervé. Rien n'a été supportable. Pas même la délicatesse avec laquelle il m'a couché dans les draps, avec laquelle il m'a dévêtue. Sortait pas ses lèvres partout

sur mon corps, ses baisers sur le bout de mes seins,
sa langue nide de fermer dans mes oreilles, mon
nombril, ma vulve. Encore mais ses doigts dans mes
cheveux, ses mains glissent le long de mes cuisses.
Il ne me comprends. Je voulais qu'il me défonce pour
voir, pour vérifier si j'étais toujours là. Je n'ai bide
plus mon corps. Je lui repasse. Quand je me suis
cambree comme une chienne, il m'a laissée tomber.

15 juin

Je ne croyais pas ma mère capable
d'une chose aussi violente. Elle n'a pas hésité
une seconde avant de me foutre une claque.
Il n'y avait aucune culpabilité dans ses yeux.

Elle a tout de moi. Depuis qu'ils sont là, ma mère
me déteste encore plus. Tout va à Malibu,
à Gabriel, à Ins. Moi, j'ai le droit à
une siffle parce que j'ai sali ses chaussures
avant le baptême. Je suis revenue de chez lui



sans penser aux talons ~~de~~ de ma mère. Je suis passée par la route - en poussière de pierre, celle qui s'enfonçait un peu dans le bois. Ma mère n'a vu que la couche de sable brun-gris sur ses souliers blancs. Elle m'a demandé ou j'étais allée. Je n'ai pas répondu. Elle trouvait que je sentais la cigarette. J'ai baissé la tête pour rire plus discrètement. Pourquoi j'ai ri? Je n'arrive pas à saisir, je n'ai pas répondu. Je me fichais de ce qu'elle disait. Pourquoi j'avais mis ses chaussures à elle? Pourquoi je sentais la cigarette? Pourquoi je ne me suis pas excusée?

Je n'ai pas pleuré quand elle m'a frappé de toutes ses forces, elle m'a tournée le dos. Ça ne me faisait toujours rien. Elle ne m'aimera plus, et je m'en balance. Ma mère m'a jeté hors de chez elle, et rien n'a changé en moi.

Je reste silencieuse, vide. Je dois aller à Saint-Antoine, dans la maison d'été. Ils veulent avorter de moi, et garder mes enfants, mes problèmes.

TELEPHONE

Ça n'arrive presque jamais. Mais aujourd'hui, ça sonne. *Laissy, sonner! Ne réponds pas!* Mère bouillonne de rage quand quelqu'un ose appeler. Seize fois

que le téléphone sonne, mais personne ne décroche. Peut-être que notre père a déjà tenté de nous rejoindre. Aujourd'hui, la sonnerie insiste. Essayer de ne pas l'entendre. Le huitième appel insistant depuis le début de la semaine. *Laissy!*

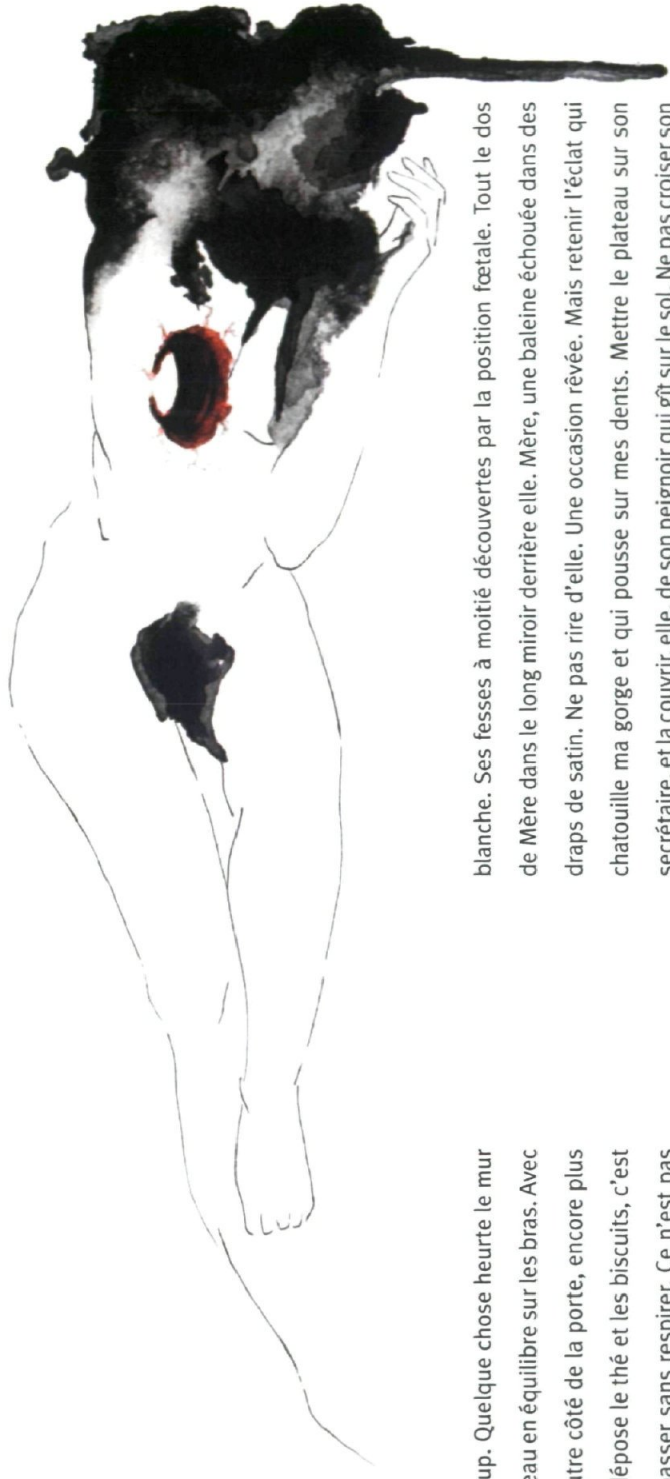
Il s'agit d'arriver par se fatiguer. Ça arrive une fois par an, dans le mois de juillet. Gabriel, apporte-moi un thé avec des biscuits, dans ma chambre. Tout de suite! Ne pas attiser sa colère. Je me grouille. Pendant que l'eau bout, je

mange quelques biscuits. Mère ne le saura pas. Elle rumine dans sa chambre comme une vieille vache folle. Depuis le début de la semaine.

La sonnerie arrête, nette, en plein milieu de son élan, n'a pas le temps sonner son trente-troisième coup. Mère a décroché. *QUOI? QU'EST-CE*

TU VEUX? POURQUOI THARÈTE PAS D'APPELER? FOUS-MOI LA PAIX!

Ne pas trop retarder, quand même. Ne pas éveiller plus de foudre en elle. Je monte lui porter son encas.



Mère crie derrière la porte. Un gros coup. Quelque chose heurte le mur de l'autre côté de la porte. Je reste là, le plateau en équilibre sur les bras. Avec la théière pleine dessus, c'est lourd. De l'autre côté de la porte, encore plus de bruit. J'entre, et je ressors aussi vite. Je dépose le thé et les biscuits, c'est tout. Aucun regard, aucun faux pas. Juste passer sans respirer. Ce n'est pas un plan compliqué. Qu'elle me gueule dessus, la vieille crasse, je m'en fous. Qu'elle m'insulte, un jour, je lui revalidrai ça.

Mère vulnérable, recroquevillée sur son lit aux couvertures défaites. Mère pathétique, ses cheveux dénoués qui trempent dans sa morve, qui collent partout où ses larmes ont coulé. Mère aussi hideuse qu'à l'habitude, ses lèvres pincées, rentrées dans sa bouche, coincées entre ses dents. Mère sans fierté, ses genoux massifs rentrés dans son ventre mou dénudé. De la graisse qui déborde, comme de la pâte à biscuit qui dépasse autour de l'emporte-pièce. Mère impudique, son soutien-gorge beige aux bretelles tombantes. Ses vieux seins aux vaguelettes blanches. Mère presque nue dans sa petite culotte

blanche. Ses fesses à moitié découvertes par la position fœtale. Tout le dos de Mère dans le long miroir derrière elle. Mère, une baleine échouée dans des draps de satin. Ne pas rire d'elle. Une occasion rêvée. Mais retenir l'éclat qui chatouille ma gorge et qui pousse sur mes dents. Mettre le plateau sur son secrétaire, et la couvrir, elle, de son peignoir qui gît sur le sol. Ne pas croiser son regard, même si elle en est absente. Juste poser l'étoffe de molleton rose sur son corps de femme laide. Pas de contact avec sa peau. Presque jeter le tissu chaud sur elle, le laisser retomber sans y toucher, lui permettre d'épouser ses difformités par lui-même. Partir. Mère comme un nouveau-né. Sans défense.

Avant que je ne sorte, une plainte. La voix de Mère, mais je ne la reconnais pas. Ce n'est plus ce ton pesant. Comme un râle de fin de vie. *Il ne veut pas m'oublier. Il sait tout. Veut pas me laisser tranquille. J'ai pas le soin de sa criss de pitre. Rien à foutre de son a mourir. Rien à crisser qu'il veuille bien de moi comme ça. Fait qu'il m'oublie, qu'il m'oublie. C'est jéré un orph de criss.*

Laisser Mère seule. Je n'ai pas envie de comprendre.

30 juillet

Depuis que même ma gultée, j'ai empli le nombre de fois. J'ai voulu les faire vingt et une fois, trois fois chaque jour.

Je les garde en vie juste pour ne pas leur éviter le pire. Je veux qu'ils vivent de déveulasse, eux aussi. Personne n'a écarté les cadavres de mon chemin.

Je me suis rayée dedans. Eux, ils vont presque y mourir... In extrémis, je vais les en sortir.

Avant même qu'ils soient remis, je leur enfonce la tête jusqu'au fond. Maintenant, ils survivent trop faibles

pour survivre c'est trop tôt. Ils pleurent, je les nourris,

les change, puis je les remets dans leur berceau. Ils restent là en attendant de tomber quand ils essaieront de marcher.

Ils rient à l'école parce que c'est cool là-bas. Les autres

les frappent, les humilient, les haïent. J'ai déjà

pensé les laisser crever. Pendant des heures, de matin au soir,

je suis partie loin. Eux, ils sont restés là,

et se sont accrochés.



AU QUAI

DE SAINT-ANTOINE

Le ciel nuageux, et son reflet dans l'onde brunâtre du Saint-Laurent. Le vent dans mes cheveux. Devant moi, le fleuve. Sous mes pieds, ses silencieuses vaguelettes. Le ciel nuageux, une épaisse couverture laineuse sur les collines de la Rive-Nord. La cigarette aux lèvres, assis au bord du quai, je l'adore. Michèle, mon amie. Notre seule amie. Ses cheveux noirs, son teint blanc immaculé. Son maillot échancré. Ses seins tout jeunes. Michèle et ses longues jambes. Elle envoïe un coup de pied dans l'eau pour arroser Iris. Ses mollets se tendent. Y déposer un baiser. Son rire et celui d'Iris. Mon cœur bondit. Plus rien ne compte. De temps en temps un bateau sur l'eau, à toute allure, entre les deux rives. Le quasi-silence brisé. Plus rien ne compte. Dans le ciel nuageux, la cacophonie. Les mouettes et leur famine.

Mère n'est pas là. J'aime Michèle. Lui montrer, la toucher. Ici, au quai de Saint-Antoine. Effleurer sa cuisse duveteuse. Je me sens poète. Je pense, mais je ne parle pas. Les images. Pas les mots. Michèle s'assoit à côté de moi.

Son sourire, comme un jet d'eau froide en pleine figure. Ses dents imparfaites, mosaïque de céramique. Son souffle haletant, œuvre de virtuose. Son parfum, agrume, girofle, vanille. Iris reste sur la grève. Michèle et moi, seuls, sur le quai. Je tends la main vers elle. Une caresse sur la cuisse, près de l'aine. J'ose. Le visage de Michèle éteint. Sur ses lèvres, un faux sourire. Malaise. Retirer ma



main. Ne rien dire. Elle me regarde, sans me voir. Ses yeux perdus quelque part où je n'ai pas le droit d'aller. Ses pupilles rapetissées. Autour, ses iris verts, incrustés de pépites d'or. Gauche, droite. Ils fuient mon regard. Je la salis de mon œil pervers. À moitié entré en ce lieu où je n'ai pas le droit de pénétrer. Michèle parvient à fermer la porte, à tourner la tête.

La grisaille épaisse pèse sur le quai de Saint-Antoine. Tremblements nerveux de mes doigts jaunis. Accumulation de cendre au bout de ma Peter Jackson. Ma langue colle au palais. Le goût âcre de la cigarette soulage mes maux, pendant un trop court moment. Je fais des ronds de fumée pendant que les rires pèsent sur mes épaules. Des rires de jeunes femmes. Prendre une bouffée mortelle. Tousser fort pour ensevelir le ricanement chevalin d'Iris. Pomper le poison qui s'installe dans toutes les parois de mon corps et qui m'assassine lentement. La cigarette, une mort trop douce, trop lente. Plutôt mourir à la pointe du couteau, vidé de mes viscères alors que je vis toujours. Souffrir.

Fumer, et fermer ma gueule. Monter la garde. « Bon chien, bon chien. » Petit ton doucereux d'Iris. Attendre sur le banc. Rouge. Jaune. Orange. Pas une touche de vert. Je fixe la palette de couleurs chaudes sur l'autre rive, sans la voir. J'entends leur rire mesquin dans les bourrasques glacées. J'écoute leur roucoulement malsain. Le fleuve s'agite, s'emporte. Fracas des flots sur les rochers immobiles. Fissure dans ma poitrine, fragmentation des vagues après l'impact. La tourmente fluviale. Mon cœur éclate. Vomir les morceaux. Non ! Les retenir. Tout ravalé, comme le fleuve quand il quitte la grève. Ne rien

démontrer. Laisser Iris en paix. Ne pas salir son bonheur. Tout supporter. Michèle et Iris, main dans la main. Michèle et Iris, bouche contre bouche. Des mains glissent sur des hanches rondes. Des lèvres roses, douces s'entre-mêlent. La main porcelaine de Michèle effleure le sein de ma sœur.

Iris compte sur moi, Michèle se fie à moi. Me taire quand Mère m'interroge. Lui répondre : « Non, les garçons ne plaisent pas à Iris. » Ne pas crier : « Non ! Ma sœur déteste les garçons ! C'est une sale lesbienne ! » Effacer les images de terreur de ma tête. La scène où je blesse Iris avec un couteau. Taire les menaces de suicide puériles. Pas de plan de vengeance stérile. Accepter, rester loyal à la solidarité entre frère et sœur. Ne jamais laisser tomber. Ne pas détruire le pacte si bien scellé. Je serai près d'Iris quand la peine d'amour sonnera à la porte. J'aurai oublié Michèle et je pourrai médire d'elle. Tout ce qui compte : le bonheur d'Iris. Tout ce qui compte : le bonheur de Michèle. Tout ce qui compte : être invisible aux yeux de Mère. Terroriser la colère, les désirs. Être un homme, un vrai. Devenir un homme attachant, non violent, obéissant. Errer pendant que Michèle et Iris s'aiment. Attendre qu'Iris revienne. Rentrer chez Mère, sans amour partagé. Ne pas tout raconter à Iris.

Aujourd'hui, je vais au quai de Saint-Antoine. Tout seul. Sans Iris. Sans Michèle. Mère ne veut pas. Elle peut bien crever. L'accès est dégagé. De la neige partout. Plus rien, tout se cache en dessous. Plus de sentier sablonneux, de galets, de grève. Seulement la forme des roches sous le grand drap blanc. Juste la forme à travers l'enveloppe. Rien que du blanc. Du blanc sale. Personne ne voit la saleté. La neige, c'est propre. On veut en manger, pour se

rafraîchir quand on a soif. La neige c'est que de la merde. On croit que c'est blanc et pur. La neige blanche sale. Ôter le costume trop étroit. Ne plus être Gabriel. Le gentil, l'obéissant, l'hypocrite. Le froid, fouet sur mon visage. Me dévorer la face. Arrêter de souffrir, enfin. Un frisson insupportable sur ma peau. Me racler l'avant-bras jusqu'aux os, user mes ongles, les casser. Arrêter de souffrir, enfin. Sur le fleuve, les glaciers solitaires flottent, fondent, finiront pas disparaître au printemps. Partir, à la dérive, comme un glacier. Me noyer dans l'eau glacée. Mourir. Tête nue, j'avance. La bourrasque dans les oreilles. Personne ne peut m'arrêter. Monter sur la rambarde, passer par-dessus. Perdre pied. Ça serait si drôle. Suivre le défilement des glaciers sur le Saint-Laurent. Y plonger tête première. Des larmes chaudes sur mes joues. Je ne suis plus un homme. Rien à foutre. Repasser la rambarde, et rentrer chez Mère. Ne plus brailler comme une fille. Oublier Michèle.





20 juillet

Ça fait un mois que je suis arrivée à Saint-Antoine, je n'ai pas encore eu le courage de descendre au quai. J'attends que Melina s'en aille, je ne peux pas supporter sa présence. Je l'aime encore assez pour ne pas réaliser qu'elle soit mon esclave. Je ne lui donnerai pas mieux que de vide. Elle me sourit sans cesse, du lever au coucher. Et moi, je lui offre des regards qui ne transmettent rien, des silences interminables quand elle est là, près de moi, des absences répétées, volontaires lorsqu'ils se mettent à pleurer. Elle s'occupe d'eux, et moi, je continue à creuser mon vide.

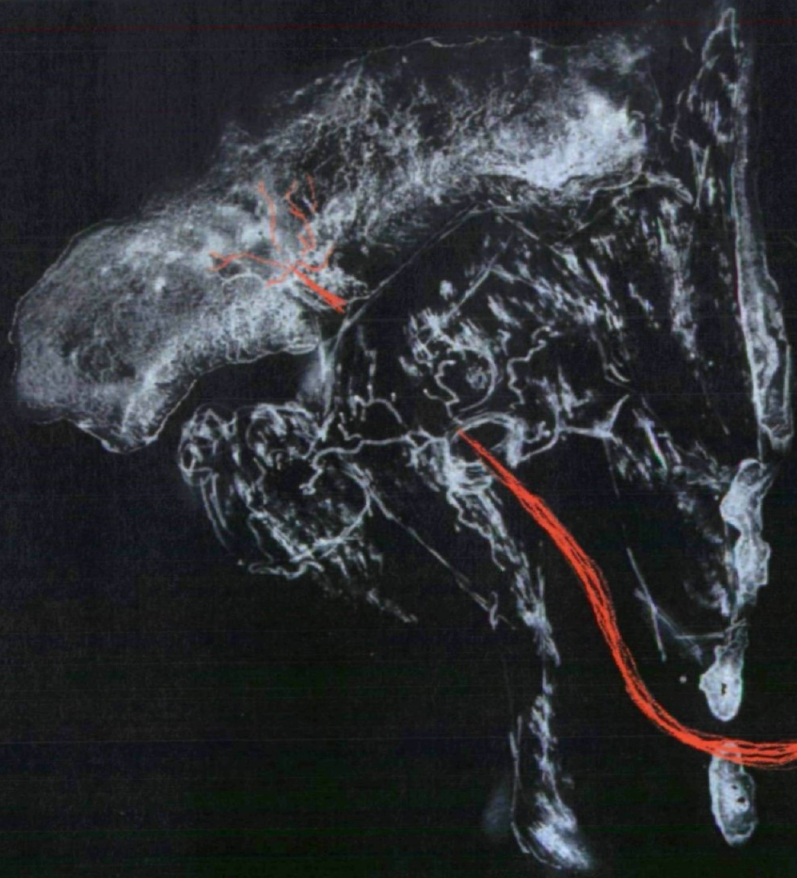
22 juillet

La nuit dernière, je suis descendue au quai de ~~Saint-Antoine~~ Saint-Antoine. J'ai attendu que Melina soit endormie, je ne pouvais plus attendre qu'elle parte. J'ai eu envie de les abandonner ici. Je suis juste allée au quai. Il ventait fort. Je n'avais pas froid, mais j'avais peur. Quelque chose habitait près du quai, survole les lieux. Je ne sais pas si on peut le toucher. Je ne crois en rien.

Le ciel est vide, les corps



aussi. Mais il y a un truc là-bas. Je n'arrive pas à comprendre.
L'eau était calme. Je ne pouvais pas descendre sur la
grève, la marée était haute. J'attendais juste le dépotis
de l'eau contre le béton de quai. Je ne voyais rien du tout.
Et là, plus rien, des mains invisibles m'ont étranglée.
Je ne respirais plus, et je n'en pouvais. Fais, j'ai hurlé.
Combien de temps je suis resté comme ça, à gueuler dans
le vent? D'un moment, je ne sentais plus les maris gelées
sur mon cou. Tout le temps que je criais, il n'y avait
plus ce serrement, juste une image horrible. Une fille
était là avec ses cheveux blancs touchés, sa peau
lâche, son visage avaché. Elle me ressemblait. Elle pleurait
assise, seule. Son nez saignait, son œil n'ouvrait plus.
Elle ne cachait pas son corps nu. Il lui manquait un
sein, comme si on l'avait arraché de sa poitrine. Du sang
coulait sur ses cuisses déjà ensanglantées. Ses pleurs
se sont changés en hurlements. Le sol a cédé sous elle,
puis elle a disparu sans que je puisse l'aider. Il n'y
avait plus que mes cris. Ça m'a pris du temps
à arrêter. J'ai vomis de l'air pendant un long
moment. Et je suis revenue.



Le soleil et ses coups. Les promeneurs du dimanche sur le quai de Saint-Antoine. La marée basse. Les touristes sur la grève. L'escalier de fer grinçant, couinant sous leur poids. Le petit sentier de sable humide. La plage rocailleuse. Deux garçonnets, une balle rouge. Un chien, la gueule béante. Le fleuve. Une fillette et ses pieds dans l'eau tiède. Beauté factrice.

Mère et son chapeau de paille, et sa robe soleil à pois, et son gros cul. Des amoureuses, main dans la main. Michèle et Iris. Moi, seul, à l'écart. Le regard attendri de Mère devant les accolades lesbiennes. Mère, Iris et Michèle. Leur gloussement mesquin. Mère me foudroie de ses yeux fauves, me parle. Ses lèvres bougent, ouvrent et ferment, articulent les consonnes. Pourtant, je n'entends pas les voyelles. Je fixe l'intérieur de sa bouche. Ses dents tachées de vin. Sa langue sale, pâteuse, coupante. Sa lulette qui palpite. Des postillons sur mon avant-bras. Pas un son. Seulement Mère et sa grande gueule en putréfaction qui me crache dessus. Son haleine aigre sur mes joues, dans mes narines. Son double menton qui frétille sous les cris inaudibles. Une scène au ralenti, comme dans les films. Je suis le personnage agressé, épuisé, sur le point de lui sauter à la gorge.

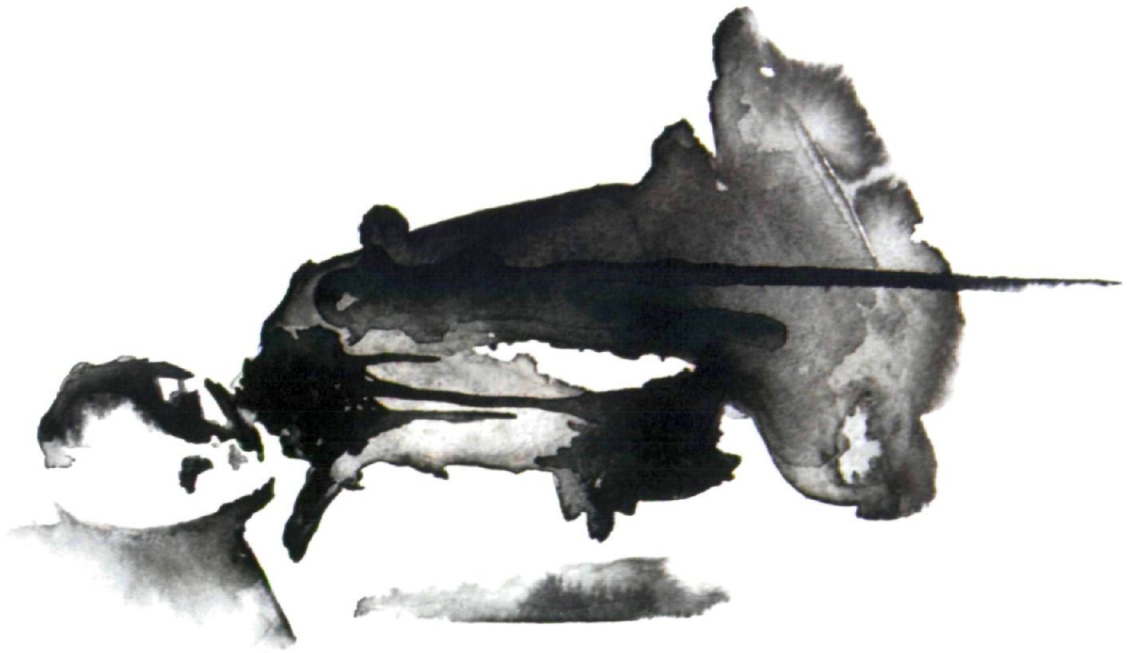
Je ne devrais pas être là. Me volatiliser, me faire enterrer vivant sous le sable vaseux. Mourir asphyxié. La gorge et les narines pleines. Croquer les grains de sable. Goûter à la terre, déguster mon lit de mort. Je ne supporte plus les yeux acides de Mère. Lui enfoncer dans le crâne. Je n'en peux plus de ses commentaires acerbes de sa voix de vieille revêche. *Mh! Quel idiot!*

ce Gabriel. Il croyait que tu allais t'intéresser à lui! Lui aurait eu qu'il puisse tomber amoureux de quelqu'un d'autre que lui.

Jeux faussement penauds. Lui cracher à la figure, la gifler. La haine brûle en moi. Les images angéliques, les paroles doucereuses, les caresses désirées. Sauter à la gorge de Mère. Tuer. Enfermer Iris, l'empêcher de voir Michèle. Les abattre, mais pas tout de suite.



FEB



Le toit de bardeaux noirs bout sous les rayons de juillet. Un halo de chaleur humide brouille une parcelle du ciel au-dessus. Dans l'angle du toit, une lucarne ronde. Fenêtre qui donne sur les nuages, par où le soleil entre en fin de journée. C'est la seule ouverture de ma chambre vers l'extérieur. Mère veut que je la laisse close, en tout temps. Sous la lucarne, une baie vitrée. Impossible de voir à travers en plein jour. Il n'y a que le reflet du dehors. Le fleuve, l'autre rive : des champs, des monts, le ciel. Il faut coller son nez, salir la vitre pour percer le secret du salon de Mère, pour apercevoir la barre et le mur miroir du *salon-ballet*. Je ne vois pas jusque dans le fond de la pièce, mais je sais qu'il y a l'étagère encastrée. Je la connais par cœur. Un sanctuaire classique. Tchaïkovski, Beethoven, Mozart, Dvorak, Strauss, Mahler, Rachmaninov, Bach. Pénétrer dans l'intimité du salon, dans l'obsession. Une armoire vitrée de trois tablettes. Trois trophées par tablette. Des ballerines en plastique, peintes en or. Des couples de danseurs à la peinture dorée, écaillée. Figurines du passé, l'armoire du triomphe avorté. Une vieille horloge



ronde. Dedans, une photo de la Tour Eiffel, en noir et blanc. Un souvenir de son seul voyage à Paris, de son unique voyage de danse. Sur les murs, que des œuvres de Degas. Des danseuses de ballets en répétition, sur scène, au vestiaire. Pas de livre, de téléviseur, aucune autre voix que celle du passé.

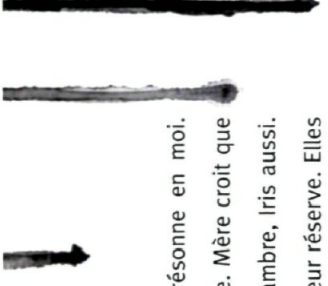
Que la musique. Mère est restée figée au temps de la danse. *Celui-là, je l'ai eu pour mon interprétation d'Odette dans le Lac des cygnes. J'ai toujours été la meilleure. Et celui-là quand j'ai joué Clara dans Lesse-Noisette. Tout le monde m'applaudissait. C'était magique. C'est toujours moi je m'choisisrait comme à l'école.* Personne ne lui a dit qu'elle était l'étoile d'un trou perdu. Personne ne

la connaît sauf les habitants du village où elle a grandi. Pathétique. Elle vit dans le passé, dans l'illusion d'avoir été quelqu'un. Il faut qu'elle meure avant qu'elle s'aperçoive qu'elle n'est rien d'autre qu'une vieille coquerelle prête à s'écraser contre une semelle. Peut-être que ce serait trop gentil de lui enlever ses illusions. Je sais qu'elle a mal quelque part à l'intérieur. Je ne veux pas le faire pour elle. Je le ferai pour moi, c'est tout. Parce que je n'en peux plus de tout ça. Poser un dernier regard sur le hublot du grenier, sur l'extérieur de ma cellule. Je n'y retournerai plus jamais là-dedans.

Je me sauve. Je ne dois pas retarder, car elle pourrait se rendre compte que je rôde autour de la maison. Je fuis vers le bois. Repérer les cachettes : derrière les groseilliers, dans les vallons de feuilles mortes et de terre fraîche, sous un conifère aux branches cassées. Des odeurs de boue chauffée au soleil, de lichen, d'écorces. Attention aux racines à surface, aux entrailles de la terre remontées pour piéger les fuyitifs. Les feuilles écran solaire dans l'attente. Me percher dans un arbre. Dans ma tête, un air se met à jouer. Pas capable de le fredonner ou de le siffler, mais je le reconnais. J'ai appris ce que c'était à l'école. Un requiem, un truc pour les gens morts, écrit par Mozart. Ça me fait

sourire. Le chœur résonne en moi. Je n'ai plus de peine. Mère croit que je suis dans ma chambre, iris aussi. La surprise que je leur réserve. Elles se préparent à mourir. Leurs yeux ahuris dans l'épaisse fumée, leurs plaintes inaudibles, leur suffocation silencieuse, leur peau en train de griller dans les flammes. Je vois tout ça dans la musique. Un magnifique tableau de fin de vie. Je n'ai pas peur. Attendre que le soleil se couche.

Michèle dort à la maison ce soir, dans le lit d'Iris. Mère croit que je purge ma peine dans le grenier, bien tranquille, comme un prisonnier innocent. Une semaine dans la chaleur du toit au pain sec et à l'eau, pour rien, pour son bon plaisir. Elle jouit de savoir que je crève là-haut. Une semaine qu'elle m'ignore totalement. Pourquoi je ne l'ai pas tuée avant ? J'ai eu un nombre infini d'occasions. Sa confiance aveugle en ma soumission. J'aurais pu la tuer avec un couteau de boucher, avec un oreiller, avec une



thière d'eau bouillante. Chaque fois que j'étais seul avec elle. Pendant les deux semaines où je devais lui raser les jambes parce qu'elle s'était cassé un bras. Une petite incision à la trachée avec la lame du rasoir. Pourquoi avoir attendu ? Patience, mon tour s'en vient. C'est moi qui infligerai la punition, cette fois.

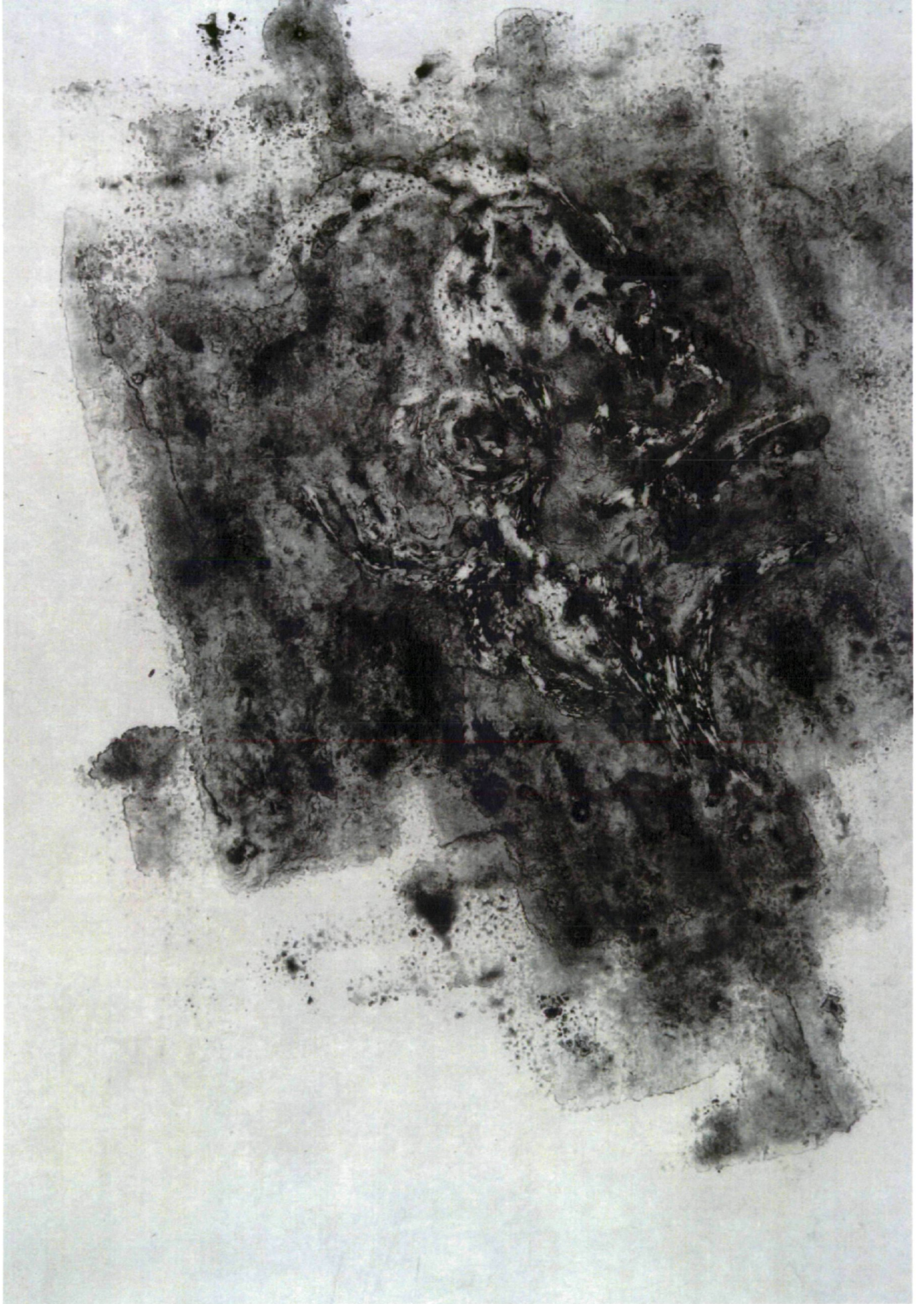
Le soleil n'est pas encore en voie de se coucher. J'ai le temps de me regarder en face. Je suis laid. Mes bras, mes jambes, mon tronc, mes doigts. Tout mon corps, maigre. Ma peau blanche, rôtie par l'été. Des veines sail-lantes, faciles à trancher. Je suis transparent, sauf quand je suis gonflé de haine rouge. Je déclenche des démangeaisons insupportables, quand je m'at-tarde trop longtemps dans les parages. Je suis un parasite de malpropreté. Je leur donne envie de prendre une douche dès que mon regard se pose sur eux. Je suis un pou. Mes cheveux fins, frisés. Jamais coupés, gardés longs comme le voulait Mère. Il fallait être comme Iris. Ma nuque ruisselante sous cette tignasse de femme. Ma figure hideuse. Des sourcils invisibles. Mes yeux globuleux, presque extirpés de leur orbite. Toujours secs à force de les garder ouverts sur ce qui fait peur. Plus une seule larme n'en coule.

Crépuscule orange-rosé à travers les feuilles de mon arbre. J'ai faim. Patience. La nuit tombera bientôt. La voiture du père de Michèle dans la cour avant. Une portière qui claque. La voix d'Iris, celle de Michèle, au loin, l'auto-mobile qui s'éloigne. Pas de mots audibles, juste le ton, celui de la joie qu'elles ressentent de se revoir. Pour la dernière fois : les caresses sur la rondeur des seins, les baisers autour du nombril, la rencontre des sexes humides, le langue-à-langue, les regards perdus dans l'obscurité, les doigts dans les cheveux lisses, les lèvres dans le cou, les corps voluptueux nus, enlacés. Deux filles qui s'aiment. Mon membre durci. J'en profite. Elles ne sauront jamais que j'ai fait ça.

C'est l'heure. Redescendre de l'arbre. Exécuter le plan à la lettre. Attendre l'extinction des feux, le requiem recommence dans ma tête. Je me cache derrière le rang de groseilliers. Attendre que Mère éteigne sa lampe de chevet. Rôder autour de la maison, les pieds dans mes sandales. L'eau de rosée s'infiltrer par les ouvertures. Ouvrir la porte du garage, jamais verrouillée, toujours bien huilée. Entrer et repérer, à la lueur de la lune, les bidons d'essences. Pas besoin de refermer la porte. Mes mains serrées sur la poignée du bidon. Mes bras s'élancent. Je suis le mouvement de la musique, me laisse pénétrer par les voix du chœur. La musique enterrer tous les sons ambiants. Des jets d'essence sur les parois de bois peintes en blanc. Crachats de haine. Je fais le tour de la maison, mouille les fondations et l'herbe tout autour. Effluves enivrantes.

Je craque une tête d'allumette sur la mince ligne sablée. Une fraction de soufre dans mon nez. Flamme jaillissante. Je la jette dans le gazon. Je répète le geste quatre fois, pour chaque cloison. Couinement de la terre sous la brûlure.

Les flammes ne ralentissent pas, s'emparent de la maison. Plus rien n'est visible. Juste le feu, vorace. La musique cesse. Que le crépitement du bûcher, la plainte du bois enflammé dans la nuit. Ma prison, en fumée. Fuir sur le chemin de gravier.



Sans elles

« Tu l'entends, et tu ne te trouves pas encore dans le salon. Le son agressant enterre tout. Le tapement du pied de Mère, comme si elle portait des chaussures d'acier et qu'elle frappait sur un baril métallique. Ça te secoue le cerveau. »

« Une seule journée est restée gravée dans ma mémoire. Il ne me revient aucun autre souvenir de ma jeunesse. Comme si je n'en avais pas eu. Comme si je n'avais jamais été une petite fille, juste la danseuse étoile de l'école de danse. Le même événement me gifle en pleine figure, m'agresse, me bloque le souffle dans la gorge. »

« Mère sans fierté, ses genoux massifs rentrés dans son ventre mou dénudé. De la graisse qui déborde, comme de la pâte à biscuit qui dépasse autour de l'emporte-pièce. Mère impudique, son soutien-gorge beige aux bretelles tombantes. »

